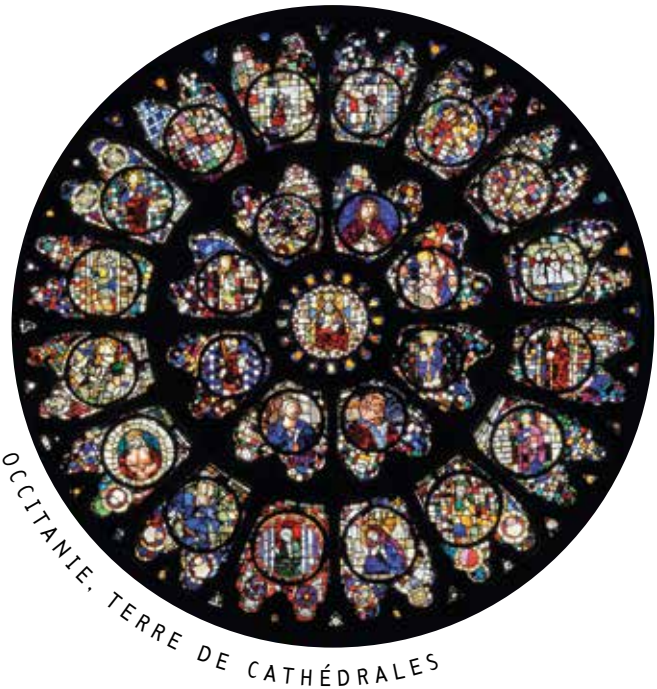
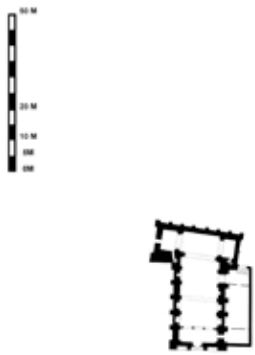
monuments et objets



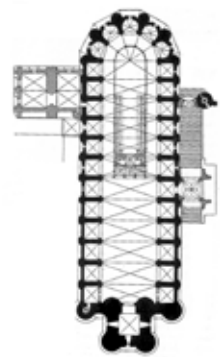
Occitanie, terre de cathédrales

monuments historiques et objets d'art d'Occitanie
DIRECTION RÉGIONALE DES AFFAIRES CULTURELLES

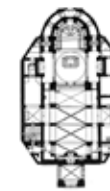
Ministère de la Culture



AGDE



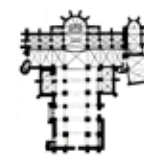
ALBI



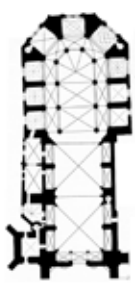
ALÈS

CAHORS

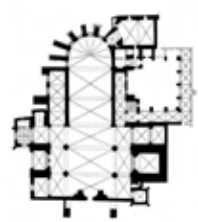
CARCASSONNE
Saint-Michel



CARCASSONNE
Saint-Nazaire-et-Saint-Celse

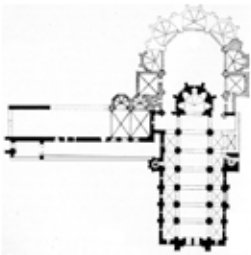


LECTOURE

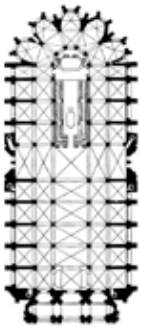


LODÈVE

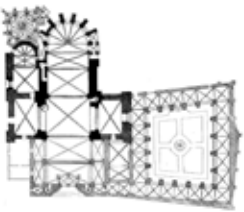
LOMBEZ



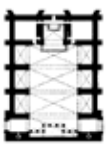
ALET-LES-BAINS



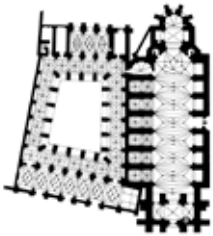
AUCH



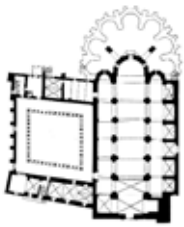
BÉZIERS



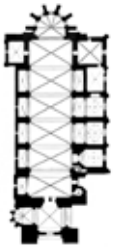
CASTRES



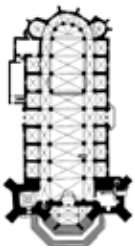
CONDOM



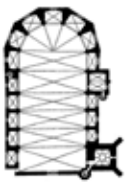
ELNE



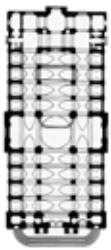
LAVAUR



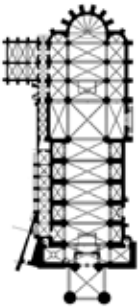
MENDE



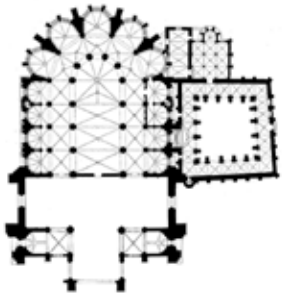
MIREPOIX



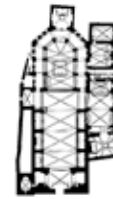
MONTAUBAN



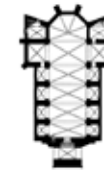
MONTPELLIER



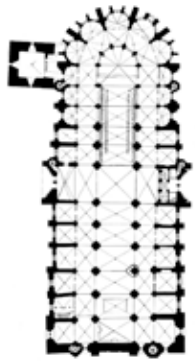
NARBONNE



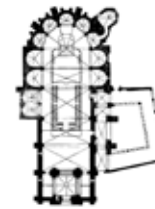
NÎMES



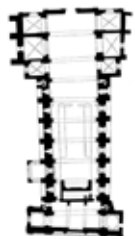
PAMIERS



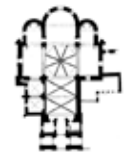
RODEZ



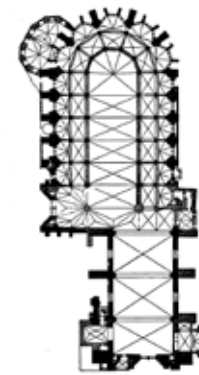
SAINT-BERTRAND-DE-COMMINGES



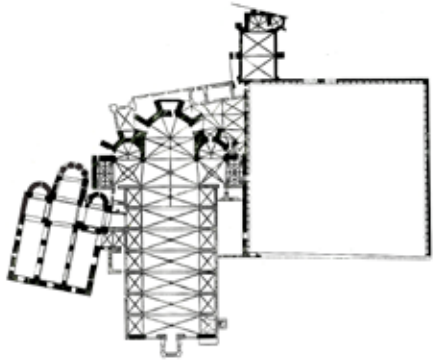
SAINT-PONS-DE-THOMIÈRES



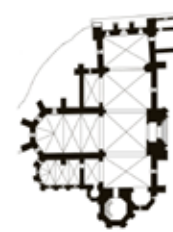
TARBES



TOULOUSE

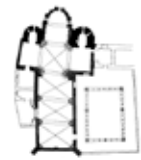


PERPIGNAN

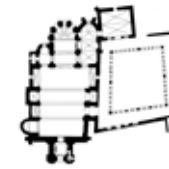


RIEUX-VOLVESTRE

SAINT-LIZIER
Notre-Dame-de-la-Sède

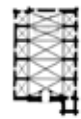


SAINT-LIZIER
Saint-Lizier



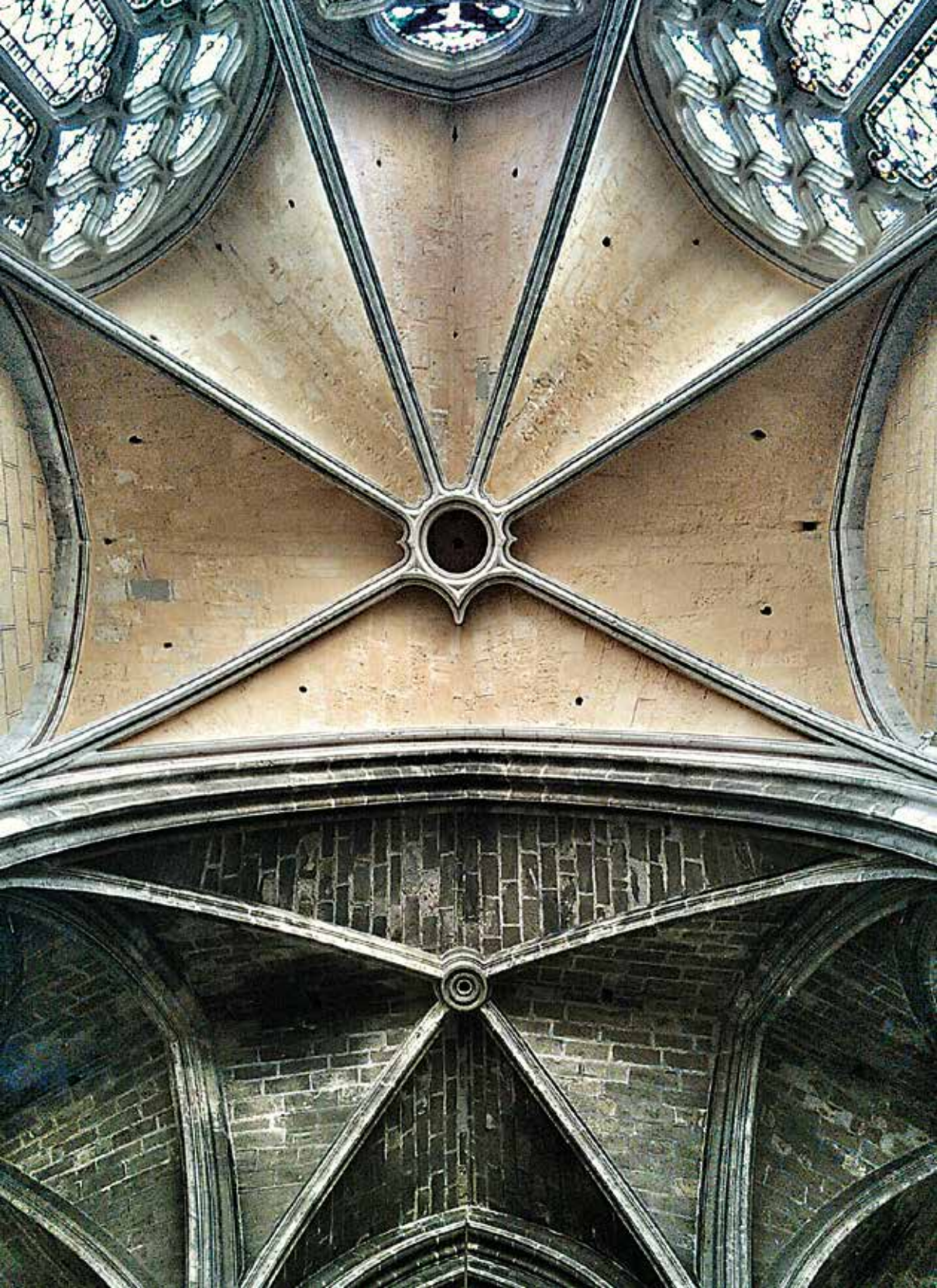
SAINT-PAPOUL

UZÈS



VABRES-L'ABBAYE

VILLENEUVE-LÈS-MAGUELONE



Ouvrage sous la direction de Laurent Barrenechea

Auteurs

Claire Aubaret [CA]
Chargée d'études documentaires, CRMH, DRAC Occitanie

Laurent Barrenechea [LB]
Conservateur régional des Monuments historiques, CRMH, DRAC Occitanie

Josette Clier [JC]
Chargée d'études documentaires, CRMH, DRAC Occitanie

Yvon Comte [YC]
Chargé d'études documentaires, CRMH, DRAC Occitanie

Marie-Emmanuelle Desmoulins [MED]
Chargée d'études documentaires, CRMH, DRAC Occitanie

Ariane Dor [AD]
Conservatrice des Monuments historiques, CRMH, DRAC Occitanie

Jackie Estimbre [JE]
Chargée de la valorisation, CRMH, DRAC Occitanie

Michèle François [MF]
Chargée d'études documentaires, CRMH, DRAC Occitanie

Catherine Gaich [CG]
Conservatrice des Monuments historiques, CRMH, DRAC Occitanie

Valérie Gaudard [VG]
Conservatrice régionale adjointe des Monuments historiques, CRMH, DRAC Occitanie

Georges Gonsalvès [GG]
Chargé d'études documentaires, CRMH, DRAC Occitanie

Philippe Hertel [PH]
Conservateur des Monuments historiques, CRMH, DRAC Occitanie

Hélène Palouzié [HP]
Conservatrice régionale adjointe des Monuments historiques, par intérim, CRMH, DRAC Occitanie

Clémentine Perez-Sappia [CPS]
Architecte des bâtiments de France, cheffe de l'UDAP du Gers, DRAC Occitanie

Olivier Poisson [OP]
Inspecteur général des Monuments historiques, Direction générale des patrimoines

Marie-Anne Sire [MAS]
Inspectrice générale des Monuments historiques, Direction générale des patrimoines

Jean-Louis Vayssettes [JLV]
Ingénieur de recherche, SRA, DRAC Occitanie

Isabelle Vidaillac [IV]
Ingénieur du patrimoine, UDAP de Tarn-et-Garonne, DRAC Occitanie

Couverture :
Toulouse, cathédrale Saint-Étienne, rosace occidentale.

Page précédente :
Narbonne, cathédrale Saint-Just-et-Saint-Pasteur, détail des voûtes de la chapelle axiale.

monuments du objets

Occitanie, terre de cathédrales

Née le 1er janvier 2016 de la fusion du Languedoc-Roussillon et de Midi-Pyrénées, l'Occitanie est la région de France qui possède le plus grand nombre de cathédrales. En effet, en incluant les « anciennes cathédrales » (c'est-à-dire les églises qui ont été le siège d'un diocèse aujourd'hui supprimé), trente-six édifices, tous protégés au titre des Monuments historiques, revendiquent ce titre prestigieux qui renvoie à ce que le patrimoine national possède de plus précieux.

Si des chefs-d'œuvre comme Sainte-Cécile d'Albi ou Saint-Nazaire-et-Saint-Celse de Carcassonne jouissent d'une certaine renommée, l'imagerie populaire n'associe pas spontanément les cathédrales aux icônes patrimoniales de la région, comme peuvent l'être les antiquités romaines, les abbayes romanes, les châteaux dits « cathares » ou la noble architecture des Temps modernes.

Pourtant, les cathédrales de la région Occitanie constituent un formidable ensemble d'édifices qui illustre, tant par leurs architectures que par leurs œuvres, toutes les étapes significatives de l'Histoire de l'Art. L'élancement de leurs clochers, la puissance de leurs contreforts ou l'harmonie de leurs cloîtres marquent fortement nos paysages et maillent le territoire régional, du plus petit bourg à la grande métropole, d'un réseau monumental de premier intérêt.

Aussi, afin de valoriser ce patrimoine commun et ouvert à tous, la Direction régionale des affaires culturelles Occitanie a souhaité que le premier ouvrage de la collection Duo conçu sur le périmètre de la nouvelle région leur soit consacré. Jusqu'à présent, ces trente-six monuments n'avaient jamais été mis en perspective conjointement.

Sans prétendre être une étude exhaustive, la publication propose néanmoins une présentation inédite du corpus, évoquant l'histoire fondatrice des diocèses et l'évolution millénaire de l'architecture religieuse, suivie d'une notice synthétique pour chacun des édifices concernés. Cet ouvrage lance ainsi la nouvelle collection « Occitanie, terre de cathédrales » qui aura pour objectif de diffuser, à l'occasion d'études ou de chantiers de restauration, l'actualité des cathédrales de la région.

Enfin, l'année 2017 marque le septième centenaire de la création des nouveaux diocèses du pape cadurcien Jean XXII. Cette réorganisation importante de la carte des évêchés est à l'origine de l'embellissement ou de la reconstruction de nombreuses cathédrales de notre région (Rieux-Volvestre, Lavaur, Condom, Lombez, etc.), car il a fallu donner à d'anciennes églises paroissiales ou abbatiales la dignité architecturale exigée par leur nouveau statut. Ce Duo souhaite ainsi célébrer cet événement, qui a permis d'enrichir la parure monumentale de la région Occitanie de certains de ses plus beaux bijoux.

Pascal Mailhos
Préfet de la région Occitanie

Toulouse, cathédrale Saint-Étienne, intérieur du chœur. Lithographie. Taylor (Isidore), Nodier (Charles), Cailleux (Alphonse de). *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France. 1820-1854*. Languedoc, Tome VIII, 1833.

Créée en 2010, la collection Duo consacrée aux monuments et objets remarquables participe au rayonnement de la Direction régionale des affaires culturelles Occitanie et de son devoir de transmission du savoir.

Associant connaissance, conservation-restauration et valorisation, elle offre trente-trois titres et se décline en diverses sections : « Patrimoine restauré », « Patrimoine protégé », « Patrimoine du XXe siècle », « Matériaux et savoir-faire » et « Patrimoine mondial ». Chaque ouvrage est le fruit d'un travail pluridisciplinaire réunissant architectes, ingénieurs, historiens de l'art, archéologues, tous experts dans leur domaine et garants de la transmission du patrimoine. Avec le présent ouvrage, la collection s'enrichit de la thématique « Cathédrales » et s'ouvre ainsi à de futures publications. Intégralement rédigé et essentiellement illustré par des agents de la DRAC Occitanie (CRMH) et l'IGMH, il permet de percevoir, pour la première fois, l'exceptionnelle richesse patrimoniale de la région Occitanie.

Ces ouvrages fédèrent la recherche, favorisent les partenariats avec les collectivités territoriales et les collaborations institutionnelles. C'est en effet un plaisir, une grande satisfaction, de voir les résultats d'études ou de chantiers mis à la disposition de tous, fruit de la réflexion, de la discussion, des confrontations et de la synthèse. Reflets de l'action de la DRAC sur le patrimoine et la création, cette collection d'ouvrages gratuits répond au vœu de Malraux, de «rendre accessible au plus grand nombre les œuvres capitales de l'humanité» et élargit le champ des possibles.

Laurent Roturier
Directeur régional des affaires culturelles

Cathédrales et diocèses de la région Occitanie

Villeneuve-lès-Maguelone, cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Dalle funéraire de l'évêque Jean de Bonald (1472-1487).

Avec trente-six cathédrales et anciennes cathédrales, la région Occitanie dispose du plus vaste ensemble d'églises épiscopales en France. Les dimensions de la région ne suffisent pas à expliquer cette densité hors-norme : la Nouvelle-Aquitaine, plus étendue, n'en possède que seize. C'est la riche histoire des diocèses méridionaux, dont l'origine remonte à l'Antiquité, qui permet de comprendre ce trait singulier du patrimoine monumental régional.

Les cathédrales sont les églises où l'évêque a son siège, sa *cathèdre*. Là où il s'assoit, pour présider la liturgie, lui qui a été ordonné (selon la tradition de l'Église catholique) par un successeur proche ou lointain d'un apôtre, l'un des douze compagnons du Christ. Au début du christianisme, il n'y a d'églises que cathédrales, car elles suffisent à regrouper les chrétiens, mais bientôt les lieux de culte se multiplient : alors la cathédrale devient leur église-mère, celle à laquelle elles se rattachent, celle à partir de laquelle s'exerce l'autorité d'une religion organisée comme un pouvoir. Dans quel territoire ? Celui, naturel, des villes où les évêques se sont implantés.
Dès le 3e ou 4e siècle, les territoires de l'Église se calquent sur ceux, administratifs de l'État romain, auquel on emprunte le vocabulaire : un *diocèse*, mot qui est resté jusqu'à nos jours, c'est un groupe de provinces romaines, selon les réformes administratives de Dioclétien. Ainsi, jusqu'à la Révolution française la carte des diocèses va conserver cette géographie administrative héritée de l'Antiquité, dont la mémoire nous est encore transmise. Les cités antiques étaient de taille différente, car fruit de la conquête plus ou moins ancienne des territoires de la Gaule méridionale par les Romains et du respect plus ou moins grand par ces derniers des territoires des peuples conquis. Narbonne, la plus ancienne capitale, presque une seconde Rome, accueille très tôt un évêque, peut-être dès le 3e siècle. Narbonne, Toulouse, Limoges, Clermont sont au Moyen Âge d'immenses diocèses, parce que ces villes étaient les chefs-lieux de grands territoires de l'Empire. À l'inverse, il existe de tout petits diocèses, comme celui d'Agde, souvenir peut-être de la petite cité d'*Agathè*, une colonie grecque bien antérieure à l'arrivée des Romains, ou encore

les évêchés de Comminges et de Couserans, concordant avec leurs cités antiques pyrénéennes.
Cette géographie des diocèses va perdurer bien au-delà de l'État romain dont elle est la trace et cette carte ne connaîtra qu'une seule véritable réforme avant 1790 : celle de Jean XXII en 1317, qui concerne principalement notre région[1]. Occitan, né à Cahors, Jacques Duèze est le premier des papes d'Avignon. Il connaît bien les territoires du Midi – ensanglantés, à peine une génération plus tôt, par la Croisade contre les Albigeois –, il connaît les inégalités anciennes et, surtout, à l'apogée de ce « beau Moyen Âge » urbain et commerçant que la Grande Peste va bientôt frapper, il entend réformer les structures de façon à y accroître le poids de l'Église et, par là, profiter du dynamisme économique. De nouveaux sièges, c'est un maillage plus serré qui compte garantir l'Église d'un retour de l'hérésie et ce sont donc autant de nouveaux évêques, avec leurs chapitres et le clergé privilégié qui leur est attaché. D'ailleurs, depuis quelques décennies le pape se réserve la collation des bénéfices[2] et contrôle ainsi de façon très étroite le monde des clercs prébendés, voire « multi-prébendés » (c'est-à-dire titulaires d'un bénéfice dans plusieurs églises ou cathédrales différentes), qui sont aussi les juristes, les diplomates ou les conseillers des princes et des rois. Dix-sept nouveaux diocèses sont créés, aux dépens des plus grands, Narbonne, Toulouse, Rodez, Clermont, Poitiers, Limoges, Pamiers, Agen et Périgueux. En contrepartie, Toulouse est élevée au rang de métropole[3].

À côté de cette réforme majeure, il y a eu d'autres changements, mais beaucoup plus limités. D'une part, on observe quelques évolutions des diocèses eux-mêmes, où la ville chef-lieu périclite, et entraîne pour ainsi dire une « migration » de la cathédrale. Ainsi, l'évêque de Maguelone passe à Montpellier en 1536 et celui d'Elne à Perpignan au tout début du 17e siècle. Dans les deux cas, il s'agit de villes nouvelles du Moyen Âge, qui n'ont pas de passé antique mais qui s'imposent comme chefs-lieux par leur développement politique et économique dès les 11e et 12e siècles. Cependant, les pesanteurs et les résistances retardent souvent

Montpellier, archevêché, portrait du pape Urbain V : Guillaume de Grimoard (Grizac, diocèse de Mende, 1310-Marseille 1370). Détail de la crosse en argent de Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier. Armand-Calliat, 1890.

1. Les évêchés de Jean XXII dans notre région sont : Alet, Castres, Condom, Lavaur, Lombez, Mirepoix, Montauban, Rieux-Volvestre, Saint-Papoul, Saint-Pons-de-Thomières, Vabres. Pamiers avait été érigé en 1295 par Boniface VIII. Seul Montauban a gardé ce statut aujourd'hui.
2. Un bénéfice est un revenu dont jouit un membre du clergé en rétribution d'un certain nombre de services – messes ou assistance aux offices réguliers –, revenu issu soit de la dotation d'un chapitre – collège de clercs desservant une église – ou de fondations particulières de laïques ou de prélats.
3. Une métropole est une ville pourvue d'un archevêché, capitale d'une province ecclésiastique.

Toulouse, cathédrale Saint-Étienne, Louis d'Anjou (1274-1297), dit saint Louis de Toulouse, évêque de Toulouse en 1296. Détail du vitrail du Roi dans la chapelle Saint-Joseph, 15e siècle.

ces ajustements : réclamé dès le 13e siècle, le transfert du siège d'Elne à Perpignan n'est acté par le pape qu'en 1601 !
Les guerres de Religion, qui bouleversent profondément le pays pendant plus de cinquante ans – avec de nombreuses destructions de cathédrales : Nîmes, Uzès, Mende, Lodève, Montpellier, Saint-Pons, Vabres, Castres, Alet –, ont eu aussi leurs conséquences, sans parler des innombrables atrocités dont elles ont été le cadre. Après la révocation de l'Édit de Nantes, le besoin de renforcer les structures religieuses catholiques provoque en 1694 la création du diocèse d'Alès, en Cévennes, dont la cathédrale s'élève sur les ruines de l'ancienne collégiale rasée par les protestants.

La Révolution des années 1789-1791 n'est pas hostile à l'Église, elle a seulement l'ambition de la réformer et de la réorganiser, comme une sorte d'administration publique qu'elle devient, puisque sa subsistance viendra désormais de l'État, conséquence de la nationalisation des biens ecclésiastiques. Rationnellement, les diocèses sont alors calqués sur les départements – c'est un retour à la géographie administrative du moment, comme aux temps paléochrétiens ! Cette nouvelle définition des diocèses entraîne une réduction drastique des sièges épiscopaux : de trente-deux, on passe à treize, sans remords. Dans certains cas, cependant, on ménage un peu l'histoire : ainsi l'évêché de l'Aude reste fixé à Narbonne pour un temps, et non à Carcassonne, ville chef-lieu, ou celui de l'Ariège, à Pamiers.

Cette église constitutionnelle ne vit cependant pas longtemps, à cause de l'épisode des cultes révolutionnaires (il ne s'agit pas en effet d'athéisme) et il faut attendre le Concordat de 1801, sous Napoléon, pour voir se reconstruire l'Église, cette fois avec l'accord du pape. Ce n'est d'ailleurs qu'un retour à l'organisation prévue en 1790, en plus restreint. Là où la France révolutionnaire voulait un évêque par département, l'Empire, plus méfiant, crée des circonscriptions plus larges, de deux départements en moyenne. Ce n'est qu'après l'échec de la Restauration à rétablir telle quelle l'Église de l'Ancien Régime (1817) que le nombre d'évêques sera progressivement augmenté, jusqu'au nombre actuel qui n'a plus varié, du moins dans notre région.

[OP]

Cathédrales disparues, déplacées, provisoires, éphémères, «fausses» cathédrales

Si les cathédrales de la région Occitanie sont déjà particulièrement nombreuses, ce nombre pourrait être encore accru si on y ajoutait celui de sièges épiscopaux du haut Moyen Âge disparus ou transférés, ou des églises qui, de manière éphémère ou transitoire, ont eu ou auraient pu avoir le titre de cathédrale ; rappelons aussi que les villes de Carcassonne et de Saint-Lizier ont, pour des raisons historiques différentes, la particularité d'abriter deux cathédrales. En sens inverse, en raison de l'évolution de la répartition des évêchés, certaines cathédrales ont pu disparaître.

Les diocèses antérieurs aux créations de Jean XXII sont presque tous les héritiers des cités antiques et leurs sièges se sont implantés dans leurs chefs-lieux. Cependant, même dans ce cadre, il y a eu certains déplacements, réels ou supposés et des disparitions : Saint-Lézer fut-il le premier siège épiscopal de Bigorre avant le transfert à Tarbes ? Et Javols/*Anderitum*, capitale des Gabales précéda-t-elle Mende pour l'implantation de l'évêché de Gévaudan ? L'archidiocèse d'Eauze, quant à lui, disparaît vers 850 et n'est jamais rétabli même en tant que simple siège épiscopal.

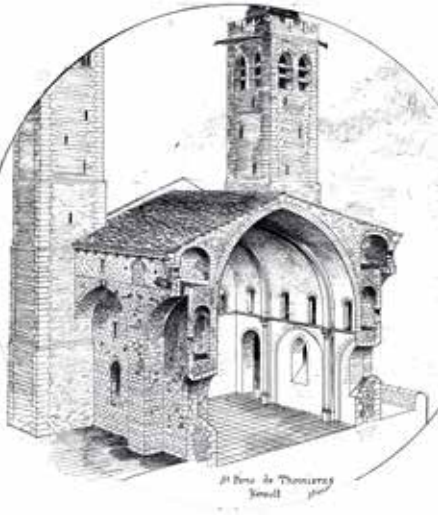
À Pamiers, le Mas Saint-Antonin est, jusqu'au milieu du 16e siècle, siège officiel de l'évêché, créé en 1295. À Montauban, Saint-Théodard de Montauriol, premier emplacement de l'évêché créé par Jean XXII, subsiste jusqu'à sa destruction au moment des guerres de Religion. Dans cette ville, l'église Saint-Jacques a joué provisoirement, à partir de 1629, le rôle de cathédrale, dans l'attente de la reconstruction d'un nouvel édifice.

Enfin, peut-on aussi parler de cathédrales pour des églises qui étaient destinées à devenir le centre de diocèses, comme Saint-Martin de Limoux où, devant l'opposition des religieuses de Prouilhe, Jean XXII renonce, au profit d'Alet, à installer un évêché ? Un siècle plus tard, en 1410, le comte d'Astarac et l'abbé de Berdoues obtiennent de l'antipape Jean XXIII l'érection de Mirande en siège épiscopal, mais en 1413, sous la pression du roi de France, une bulle annule cette création. L'actuelle église Notre-Dame existait alors en grande partie mais a-t-elle jamais porté le titre de cathédrale ? Localement, elle est cependant désignée sous ce nom, de même que Saint-Luperc à Eauze qui, on l'a vu, a perdu son siège épiscopal il y a plus d'un millénaire : église d'un prieuré dépendant de Cluny, sans rapport direct avec la ville antique, elle a cependant reçu en 1865 de Mgr Delamare, archevêque d'Auch, le titre honorifique de cathédrale, par référence à ce passé glorieux.

[GG]

Portrait du pape Jean XXII : Jacques Duèze (Cahors, 1245–Avignon, 1334). Gravure d'après le tableau d'Henri Serrur, 1839-1840, Avignon, Palais des Papes.

Une œuvre millénaire : l'architecture des cathédrales de la région Occitanie



Les trente-six cathédrales de la région Occitanie constituent une formidable collection de monuments, dont la construction s'est longuement échelonnée entre les 10e et 20e siècles. Découvrir ces édifices exceptionnels, c'est entreprendre un voyage à travers l'histoire de l'architecture, des premières maçonneries romanes aux dernières adjonctions néogothiques.

L'art roman (10e - 12e siècle)

Alors que certains diocèses méridionaux sont attestés depuis l'Antiquité, les cathédrales de la région Occitanie conservent peu de vestiges monumentaux antérieurs au 11e siècle, contrairement à la Provence voisine. Seules la crypte de Saint-Fulcran de Lodève (7e et 8e siècles) et la tour de Théodard (890) à Narbonne peuvent modestement illustrer l'architecture religieuse précédant l'art roman.
Ce dernier se développe entre l'an Mil et le milieu du 12e siècle, période où l'on assiste à une véritable renaissance économique et technique, accompagnée d'un mouvement de réforme de l'Église.
Le contexte est donc favorable à l'émergence d'une architecture sacrée de plus en plus raffinée, souvent alliée à des décors dont l'expression monumentale s'affirme (peintures murales, sculpture des chapiteaux et des portails). L'architecture romane se caractérise par une maîtrise améliorée des techniques de construction, et plus précisément de la maçonnerie, qui permet la généralisation du voûtement des édifices, selon le profil de l'arc en plein cintre et, à partir du 12e siècle, de celui de l'arc brisé.
L'architecture romane est profondément marquée par des particularismes régionaux (parfois appelés « écoles ») qui donnent un caractère et une identité forte aux édifices qui en relèvent. Étendue du Bassin aquitain à la Méditerranée, la région Occitanie a le privilège de pouvoir en présenter plusieurs expressions, du premier art roman, très représenté en

Catalogne, aux églises à file de coupoles du Sud-Ouest, en passant par les monuments de type provençal, imprégné de l'héritage antique.
Traditionnellement associée à l'expansion du mouvement monastique, l'architecture romane nous a également légué des cathédrales, particulièrement au cœur des villes qui connaissent une croissance remarquable.
Les territoires de l'actuelle région Occitanie ont ainsi hérité d'un nombre important de cathédrales entièrement romanes (Agde, Alet-les-Bains, Cahors, Elne, Maguelone, Perpignan [Saint-Jean-le-Vieux], Saint-Lizier, Saint-Papoul, Saint-Pons-de-Thomières) ou présentant des parties romanes significatives (Saint-Nazaire de Carcassonne, Béziers, Nîmes, Saint-Bertrand-de-Comminges, Tarbes, Toulouse, Uzès).

Cahors, cathédrale Saint-Étienne, la nef et ses coupoles.

Page de gauche, en haut : Saint-Lizier, cathédrale Saint-Lizier, cul-de-four de l'abside majeure ; en bas, Saint-Pons-de-Thomières, cathédrale Saint-Pons-de-Cimiez, coupe perspective, H. Nodet, début du 20e siècle.

Elne, cathédrale Sainte-Eulalie-et-Sainte-Julie, clocher méridional.

La grande diversité de ces édifices illustre la richesse des formules architecturales développées, certains héritant leurs dispositions architecturales de leur ancien statut d'églises abbatiales. Le plan basilical à trois nefs (Alet-les-Bains, Saint-Nazaire de Carcassonne, Elne, Saint-Bertrand-de-Comminges) coexiste ainsi avec le plan à large nef unique (Agde, Maguelone, Saint-Papoul, Saint-Pons-de-Thomières). Ce dernier modèle, qui connaîtra un franc succès à la période gothique, est favorisé en Bas-Languedoc pour faciliter la fortification des églises. À l'Ouest, en lien avec l'Aquitaine, la cathédrale de Cahors s'inscrit dans l'école des églises à file de coupoles, dont elle présente l'exemple le plus ample. Il semble que la nef de Lectoure ait été conçue pour en recevoir, avant les modifications de la période gothique.

Les chevets comptent généralement trois absides qui répondent aux vaisseaux de la nef (Elne) et s'articulent quelquefois sur un transept (Maguelone, Saint-Lizier, Tarbes). Une abside unique, traitée à la façon d'une demi-rotonde, peut conclure un triple vaisseau (Alet-les-Bains) ; à l'inverse trois absides ferment parfois un vaisseau unique (Saint-Papoul). Agde présente le cas atypique d'un plan en T, où le chœur est intégré au transept, sans abside saillante. La région ne conserve pas de cathédrale

romane avec un chevet à déambulatoire ; la technique étant cependant maîtrisée localement (Saint-Gilles-du-Gard, Conques, Saint-Sernin de Toulouse), il est possible que les reconstructions postérieures les aient fait disparaître.
Parmi les clochers romans conservés, celui d'Uzès, gracile campanile de plan circulaire aux étages en retrait, est particulièrement remarquable. La tour sud d'Elne illustre, avec ses arcatures aveugles et son crénelage, le premier art roman catalan.
Les cathédrales romanes de la région Occitanie ont rarement conservé leurs programmes de sculptures monumentales, contrairement aux édifices monastiques (Saint-Gilles-du-Gard, Moissac, Conques) ; à ce titre, certaines compositions méritent d'être soulignées. L'ancienne façade principale de Saint-Pons-de-Thomières préserve deux tympans primitifs, représentant des scènes de la Passion du Christ. À Maguelone, la porte occidentale est magnifiée par un tympan de marbre qui accueille le Christ entouré des symboles du Tétramorphe. Deux bas-reliefs, taillés dans des marbres de récupération et figurant saint Paul et saint Pierre, en garnissent les piédroits. Le grand portail nord de Cahors s'inscrit dans la lignée de ceux de Moissac ou de Beaulieu-sur-Dordogne. Son tympan illustre la Parousie et remonte à la décennie 1130. Enfin, sur la façade occidentale de Nîmes, il faut signaler l'exceptionnelle frise surmontée d'un large fronton triangulaire : l'ensemble, bien qu'altéré, rappelle l'importance de l'héritage romain de la région, que l'on retrouve parfois dans le décor des chapiteaux sculptés (Alet, Toulouse).
Certains ensembles épiscopaux conservent des bâtiments romans : ainsi, à Narbonne, le Palais Vieux présente, dans la cour de la Madeleine, des élévations du 12e siècle de premier intérêt. À Elne, Saint-Lizier (cathédrale Saint-Lizier) et Saint-Bertrand-de-Comminges, les cloîtres en partie romans témoignent de l'organisation des dépendances canoniales. Grâce à la qualité des chapiteaux et du décor sculpté qu'ils abritent, ils illustrent l'habileté et le talent des artistes de l'époque romane.

[LB]

Saint-Pons-de-Thomières, cathédrale Saint-Pons-de-Cimiez. Tympan de la façade occidentale.

Villeneuve-lès-Maguelone, cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Bas-reliefs romans de saint Pierre et de saint Paul.

Béziers, cathédrale Saint-Nazaire-et-Saint-Celse, détail des voûtes de l'avant-chœur.

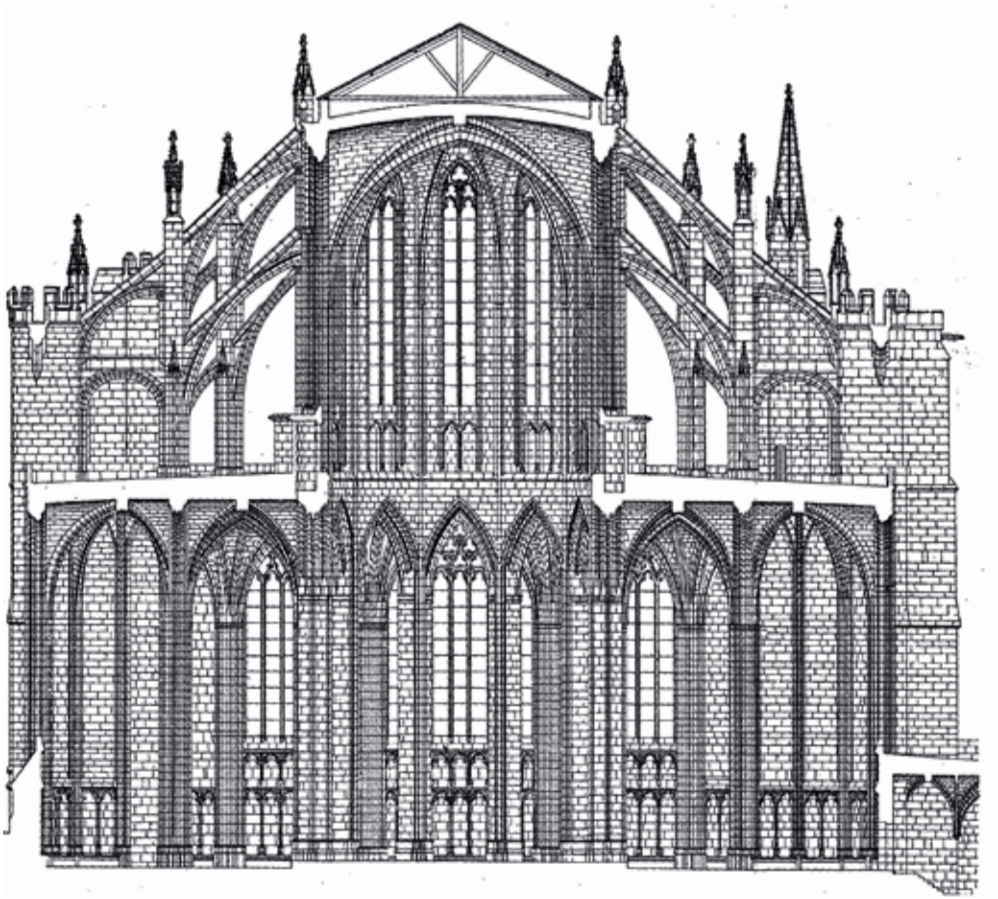
Rodez, cathédrale Notre-Dame, voûtes du déambulatoire.

L'art gothique (13e - 15e siècle)

L'architecture gothique naît dans les régions qui entourent l'Île-de-France, dans la première moitié du 12e siècle. Elle témoigne, à la suite de la période romane, d'une formidable amélioration des techniques de construction, facilitée par le développement économique du royaume.
Elle se base sur le principe de la voûte sur croisée d'ogives, couvrement modulaire né de l'intersection de deux nervures en arc brisé liées par une clef, qui soulagent les murs et permettent ainsi le percement de fenêtres plus généreuses, ornées de vitraux scintillants. Enfin, elle se caractérise aussi par une course à la démesure, tant dans la taille des monuments que dans la hauteur de leurs vaisseaux (48 m sous clef à la cathédrale de Beauvais) soutenus par des batteries d'arcs-boutants.
Le développement du style gothique dans le Midi de la France, resté longtemps ancré dans une brillante tradition romane, est tardif. En effet, si la croisée d'ogives est connue depuis le 12e siècle (tour-porche de Moissac, transept de Maguelone, abbayes de Flaran et de Sylvanès), il faut attendre les lendemains de la croisade des Albigeois et l'annexion du Languedoc à la Couronne (1229) pour assister à l'adoption de l'architecture du Nord de la France, et, parallèlement, à l'épanouissement d'un style gothique local, qualifié de « méridional » ou « languedocien ».

Le gothique septentrional

Incendiée lors du siège de la ville par les croisés français (1209), la cathédrale de Béziers connaît une première étape de reconstruction dès 1215. Y sont employées des formules importées d'Île-de-France : les moulures des voûtes d'ogives rappellent celles des cathédrales de Sens et de Paris. Les coursières et les culots anthropomorphiques relèvent quant à eux de l'influence



Narbonne, cathédrale Saint-Just-et-Saint-Pasteur, coupe transversale, H. Nodet, illustrant l'élévation du monument et ses remarquables arcs-boutants.

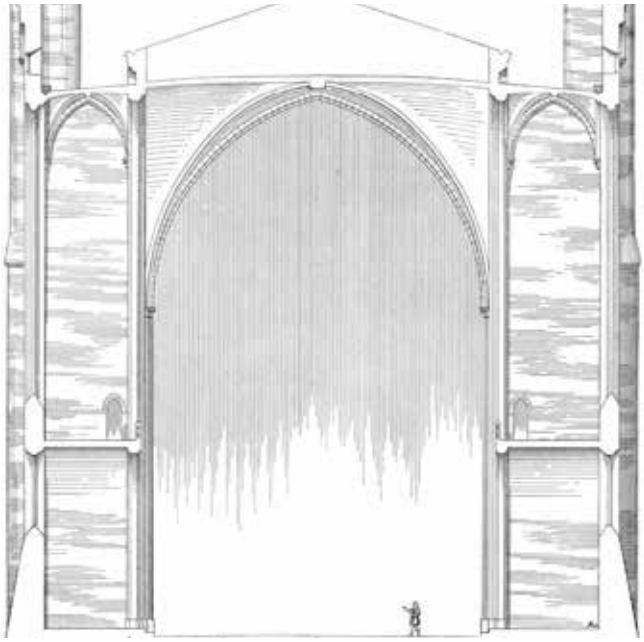
de l'Ouest (Maine, Poitou). La réutilisation des vestiges de la cathédrale romane ne permet cependant pas de déployer toutes les caractéristiques des grands édifices du Nord.
Au travers des constructions des cathédrales de Narbonne (1272), des chœurs de Toulouse (1275) et de Rodez (1277), le gothique septentrional implante dans le Sud des monuments majeurs. Ces édifices colossaux présentent des caractéristiques communes : plan à trois vaisseaux, ample déambulatoire, couronne de chapelles pentagonales entourant le chœur, bas-côtés couverts de terrasses d'où émergent de formidables arcs-boutants, élévation à trois niveaux (grandes arcades, triforium, grandes fenêtres). Les vaisseaux restent sobres, conservent une forte muralité et le décor sculpté y est limité. L'œuvre de Narbonne et l'expertise de ses architectes auront une influence notable, tant en Languedoc qu'en Catalogne. Les chevets gothiques inachevés d'Elne et d'Alet-les-Bains, le chœur détruit de Saint-Pons-de-Thomières et, dans une certaine mesure, le projet d'Auch procèdent de la gigantesque cathédrale narbonnaise, qui aurait été, si elle avait été achevée, l'une des plus grandes d'Europe.

Toulouse, cathédrale Saint-Étienne, vue de la nef raymondine vers l'Ouest, dans la première moitié du 20e siècle, par Georges Estève.

Le chœur et le transept de Saint-Nazaire de Carcassonne, édifiés à partir de 1275, relèvent d'une expression certes moins monumentale mais plus précieuse de l'art rayonnant, marquée par une recherche de diaphanéité qui donne au monument l'apparence d'une châsse reliquaire. Le développement important des baies permet d'accueillir l'un des cycles de vitraux parmi les plus importants du sud de la France.

Le gothique méridional

La nef raymondine de Toulouse, construite par l'évêque Foulques à l'aube du 13e siècle, est l'acte de naissance du gothique méridional, qui se caractérise par le recours à une vaste nef unique, épaulée de puissants contreforts et éclairée parcimonieusement par des baies de taille réduite. Si elle adopte la croisée d'ogives, cette architecture s'inscrit dans la descendance de l'art roman méridional.



Albi, cathédrale Sainte-Cécile, coupe transversale, E. Viollet-le-Duc, montrant le principe du vaisseau unique à chapelles hautes entre les contreforts.

Les ordres mendiants (dominicains, franciscains, carmes) adoptent ces principes pour l'édification des églises de leurs couvents, qui se développent au lendemain de la croisade contre les Albigeois. Ils s'imposent lors de la reconstruction des églises ruinées par les croisés, comme c'est le cas à la future cathédrale de Lavaur, dont le chantier s'ouvre en 1255.

Avec la cathédrale d'Albi, l'évêque et inquisiteur Bernard de Castanet lance en 1282 la construction d'un édifice gigantesque qui adopte, à une échelle inusitée, toutes les caractéristiques méridionales : large nef unique, contrebutée de profonds contreforts, fenêtres réduites, sévère esthétique de forteresse soulignée par l'emploi unique de la brique foraine. Certains traits originaux (chapelles hautes, profil cylindrique des contreforts, éclairage indirect du vaisseau, talutage du chevet) pourraient s'expliquer par l'origine majorquine de son concepteur présumé, Pons Descoll. Au-delà de l'affirmation de la puissance de l'Église en terre hérétique, le choix architectural de l'évêque d'Albi détone dans le contexte contemporain régional : les cathédrales voisines de Toulouse et Rodez s'inscrivent, elles, clairement dans une même filiation « française ». La personnalité de Bernard de Castanet, évêque polémique, défenseur de l'autonomie de l'Église face à l'autorité royale, peut sans doute l'expliquer.

Lodève, cathédrale Saint-Fulcran, vue d'ensemble du vaisseau.

Au-delà de l'exemple exceptionnel d'Albi, les cathédrales reconstruites dans les petits diocèses de la région à partir de la fin du 13e siècle relèvent exclusivement de l'art gothique méridional. C'est le cas de Lodève, dont le vaisseau unique du chœur est lancé vers 1280. L'adoption d'une nef à trois vaisseaux, pour des raisons de contraintes locales, n'altère cependant pas les caractères méridionaux du monument.

La reconstruction progressive ou l'agrandissement des églises érigées en cathédrales par Jean XXII, l'installation de la papauté en Avignon et l'accession au trône papal de prélats-mécènes issus du sud de la France contribuent à un important renouveau architectural au 14e siècle. Les chantiers de Saint-Bertrand-de-Comminges, à l'initiative de Clément V (1309) et de Mirepoix, par Benoît XII (1343), sont ouverts. La cathédrale de Montpellier est bâtie à partir de 1364 par Urbain V pour servir de chapelle au monastère-collège qu'il fonde. Tous ces édifices présentent une nef unique avec des chapelles latérales ouvertes entre les contreforts, close par une simple abside. Dans ce contexte, le projet d'Urbain V pour la cathédrale de Mende peut étonner, avec sa triple nef, ses arcs-boutants et son chœur à déambulatoire. Cependant, si on considère l'édifice actuel (reconstruit en grande partie au 17e siècle) comme l'image simplifiée de l'église initiale, le monument s'inscrivait bien dans un courant gothique sobre et sévère, relevant de la sphère artistique méridionale.

En Catalogne, si Elne cherche à se doter d'un vaste chœur à déambulatoire d'inspiration narbonnaise, le premier chantier gothique de Saint-Jean-le-Neuf à Perpignan prévoit la construction d'un triple vaisseau clos par trois absides. Abandonnés à la chute du royaume de Majorque (1344), les travaux ne reprennent qu'en 1433 à l'initiative du grand architecte majorquin Guillem Sagrera, qui propose d'achever le monument au moyen d'une très large nef unique de sept travées, faiblement éclairée par de petits *oculi* et ouverte sur de hautes chapelles latérales qui peuvent rappeler celles d'Albi. Avec l'œuvre de Sagrera, à qui est aussi attribuée l'exceptionnelle sacristie au voûtement virtuose, l'art gothique brille de ses derniers feux.

Auch, cathédrale Sainte-Marie, nef principale.

Le gothique tardif et la Renaissance (15e - 16e siècle)

Si la région a adopté avec retard l'architecture gothique, elle l'a en revanche maintenue jusqu'à une date très avancée du 16e siècle. Le gothique finissant se caractérise dans le Sud par une tendance à l'austérité et à la simplification géométrique des décors, héritées du gothique méridional. Contrairement à d'autres provinces, comme la Normandie, les excès flamboyants y sont plutôt rares. En parallèle, la Renaissance, née dans l'Italie du Quattrocento, s'étend en Europe. Ce mouvement fait basculer le monde médiéval vers l'ère moderne, par la redécouverte de la culture classique de l'Antiquité, la propagation de l'humanisme et le développement de nouvelles techniques, comme l'imprimerie qui facilite la diffusion des traités d'architecture. Dans les constructions religieuses du Midi, la Renaissance apparaît principalement dans l'utilisation progressive d'un répertoire ornemental hérité de la tradition

Condom, cathédrale Saint-Pierre, voûtes flamboyantes du vaisseau.

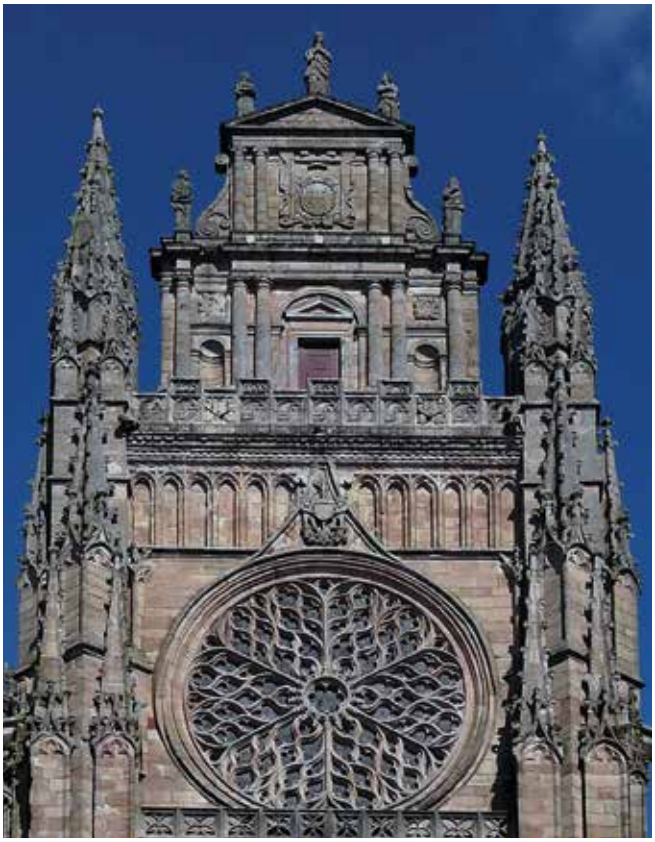
gréco-romaine, souvent plaqué sur une structure d'esprit gothique. On assiste alors, après les ravages de la guerre de Cent Ans et avant ceux des guerres de Religion, à une nouvelle floraison monumentale, concernant principalement les confins occidentaux de la région Occitanie.

La Gascogne se dote ainsi, avec la cathédrale d'Auch, de la dernière des grandes cathédrales gothiques de France : construite à partir de 1489, elle conserve les principes architecturaux de l'art rayonnant du nord de la France, simplifiés à l'extrême par une modénature des plus sobre. Le glissement vers la Renaissance est de plus en plus prégnant à mesure de l'avancement du chantier : la façade, achevée en 1680 d'après un projet de 1560, n'a de gothique que sa structure générale et son décor d'ordre corinthien relève intégralement du vocabulaire classique.

Édifiée entre 1507 et 1531, la cathédrale de Condom s'inscrit quant à elle dans l'architecture méridionale. C'est une vaste nef unique cantonnée de nombreuses chapelles latérales, épaulée par de puissants contreforts. Son ornementation présente en revanche les caractéristiques du gothique flamboyant : vaisseau intégralement couvert de voûtes à multiples nervures, remplages complexes des fenêtres.

Si le chœur de Lectoure, rebâti à partir de 1540, emprunte à Auch le plan à déambulatoire et la sécheresse de sa modénature, il évoque Condom par la complexité de certaines voûtes, qui témoignent d'une grande virtuosité stéréotomique.

Au-delà de ces reconstructions totales, les œuvres architecturales du gothique finissant se limitent généralement à poursuivre les chantiers déjà lancés ou à réaliser quelques adjonctions annexées aux cathédrales préexistantes (chapelles latérales : Lodève, Béziers, Saint-Lizier ; cloîtres : Narbonne, Cahors ; clochers : Mirepoix, Toulouse ; baldaquin d'Albi).



Rodez, cathédrale Notre-Dame, détail du sommet de la façade occidentale.

Si les travaux de la cathédrale de Rodez se poursuivent en respectant le plan général du 13e siècle, le portail méridional à l'ornementation sophistiquée réalisé à partir de 1448, le colossal clocher, reconstruit entre 1513 et 1526, dominé par une exubérante lanterne ajourée, et la façade occidentale, éclairée d'une rosace au remplage flamboyant, montrent l'adoption progressive du gothique finissant. En revanche, le pignon de la nef, *tempietto* incongru établi entre deux pinacles gothiques, et la chapelle du Saint-Soulier à la voûte à caissons, tous deux attribués au chanoine humaniste Philandrier, relèvent de l'art de la Renaissance.
Cette « hybridation » se retrouve à la façade occidentale de la cathédrale de Mende, puissamment dominée par ses deux hautes flèches achevées en 1521 : alors que le clocher du Chapitre s'inscrit dans la tradition médiévale, celui de l'Évêque, malgré son élancement gothique, présente un décor italianisant qui illustre le basculement vers l'ère moderne.

[LB]

Uzès, cathédrale Saint-Théodorit, parties hautes de la tour Fenestrelle.

Les 17e et 18e siècles, entre restaurations et créations

La crise religieuse que subit durement la région au 16e siècle entraîne la destruction de nombreux édifices religieux. Les cathédrales de Montpellier, Alet, Nîmes, Lodève, Mende, Pamiers, Vabres, Saint-Pons et Uzès sont partiellement détruites ; celles de Castres et Montauban disparaissent totalement. À Condom, la cathédrale récemment achevée n'échappe à la dévastation que par le paiement d'une rançon réunie par les habitants.

Les cathédrales reconstruites au lendemain des guerres de Religion

Quand le pouvoir royal reprend la main, un énorme chantier de reconstruction occupe la Province et requiert d'habiles ouvriers parmi lesquels se distingue Pierre Levesville, natif d'Orléans. Présent à Montpellier en 1596-1599, il séjourne à Rome vers 1600, travaille en Gévaudan de 1603 à 1610, puis se fixe à Toulouse jusqu'à sa mort en 1632. Il couvre « à la gothique » plusieurs cathédrales méridionales, au moment précis où son frère Jean relève le chœur de Sainte-Croix d'Orléans. Il est clair que les deux frères maîtrisent la technique constructive médiévale. Son inspiration composite se nourrit de la tradition gothique, des traités français du 16e siècle, de l'architecture romaine de la Contre-Réforme et de la mode française du règne d'Henri IV. Auteur de quelques-unes des réalisations originales de l'architecture française de cette période (Place Nationale de Montauban, chapelle des Pénitents bleus de Toulouse – actuelle église Saint-Jérôme), ses compétences lui font mener une vie itinérante, courant de cathédrale en cathédrale : il bâtit la rose de celle de Mende, voûte d'ogives le chœur de Toulouse après l'incendie de 1609, ainsi que les vaisseaux d'Auch et de Nîmes.
Ce goût pour les formes gothiques n'est pas uniquement mû par le désir de reconstruire à l'identique les parties détruites par les huguenots. Les catholiques souhaitent redonner à leurs villes, privées de leurs clochers, la silhouette qu'elles avaient avant les dévastations. Ainsi, à Nîmes, les segments

disparus de la frise romane de la cathédrale sont sculptés avec une maladresse feinte qui laisse planer le doute entre gaucherie réelle et intention délibérée afin de donner plus de vraisemblance à la restitution ; à Uzès, le pastiche néo-roman des trois étages d'arcatures de la tour Fenestrelle, embarrasse l'archéologue ; à Mende, l'édifice dévasté est relevé « *à l'identique mais sans façons, ni ornements* », et à Lodève, la nef est reconstituée en reprenant précisément les moulures et les profils du chœur conservé, comme l'atteste le prix-fait de 1634.

Face à ces chantiers qui tendent presque à la reconstitution archéologique, il arrive que l'architecture médiévale soit profondément recomposée : comme le montrent les moulures qui accompagnent ogives et formerets, le langage nouveau n'assimile pas l'ancien sans le corriger à sa façon. Toute la démarche de synthèse des bâtisseurs vise à trouver le juste compromis entre tradition médiévale et modernité. Ainsi, à Pamiers, Uzès ou Alès, alors que le plan à nef unique hérité du gothique méridional et le voûtement sur croisée d'ogives sont conservés, les élévations sont scandées à la mode moderne par de grands pilastres aux chapiteaux sobrement moulurés. Dans les Cévennes, territoire très acquis à la religion réformée, des tribunes apparaissent le long des vaisseaux pour permettre l'accueil des populations reconverties (Nîmes, Uzès, Alès). Mais les citations médiévales veulent suggérer l'ancienneté de l'édifice et constituent autant de signaux rappelant ainsi l'âge d'or de la chrétienté.

Dans ce contexte culturel, et malgré les dévastations nombreuses dues aux guerres de Religion, il est ainsi logique de trouver peu de cathédrales se référant intégralement à l'architecture classique. Seules celles de Castres et Montauban en relèvent. Si la première, inachevée, conserve un voûtement hérité de la tradition gothique, la seconde, conçue par les plus grands architectes de la cour, est un chef-d'œuvre du classicisme français. Le déplacement vers la cité intra-muros de la cathédrale montalbanaise, initialement située dans les faubourgs, et l'attention accordée au chantier par le pouvoir royal justifient certainement ce choix, en rupture avec la tradition architecturale locale.

Montauban, cathédrale Notre-Dame-de-l'Assomption, coupole de la croisée du transept.

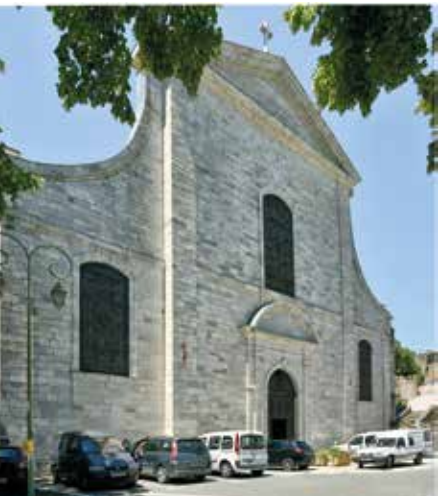
Les travaux du dernier siècle de l'Ancien Régime

En 1739, la consécration de Notre-Dame-de-l'Assomption de Montauban marque la fin du grand effort de reconstruction des cathédrales dévastées par les guerres de Religion. La plupart des évêques et des chapitres ne s'attachent plus qu'à l'aménagement liturgique de leurs cathédrales, sans guère intervenir sur le bâti. Soucieux d'ouvrir aux fidèles le mystère du culte, pratiqué dans les chœurs clos hérités du Moyen Âge, ils vont promouvoir d'importantes modifications dans l'organisation liturgique de leurs églises. La plupart des jubés disparaissent alors, tandis que maîtres-autels, baldaquins, stalles et grilles monumentales sont renouvelés avec faste. Narbonne, Béziers, Tarbes et Saint-Pons-de-Thomières en sont les plus remarquables exemples.

Les deux dernières reçoivent par ailleurs une nouvelle façade : s'il s'agit d'un simple mur-écran fermant l'espace du chevet détruit à Saint-Pons (1716), la cathédrale inachevée de Tarbes est prolongée d'une travée formant porche, marquée par deux étages d'arcades en grès et un toit à l'impériale, qui évoquent plus un bâtiment civil que religieux. La primatiale de Narbonne connaît quant à elle, à l'initiative de Mgr Le Goux de la Berchère, la réouverture de son chantier, fermé depuis le milieu du 14e siècle. Le transept et deux travées de la nef sont ébauchés, dans un surprenant style gothique « modernisé » (1708-vers 1730). L'ensemble, inachevé et partiellement détruit dans les années 1840, constitue l'actuelle cour Saint-Eutrope.

Les chœurs de Montpellier et Alès sont entièrement reconstruits dans le dernier quart du 18e siècle. Dans la capitale cévenole, récemment promue au rang d'évêché (1694), il s'agit de concevoir un cadre somptueux, théâtral, ostentatoire, pour la célébration du culte catholique : à la sobre nef du 17e siècle, l'architecte Giral vient adjoindre un chœur et un transept néoclassiques de grande qualité, marqués par leurs puissantes colonnes corinthiennes (1771-1780). À l'extérieur, pour harmoniser le monument qui se voit presque doublé, il crée une couronne de chapelles latérales qui unifie les deux parties de la cathédrale à la manière d'un ordonnancement urbain.

[JLV] et [LB]



Saint-Pons-de-Thomières, cathédrale Saint-Pons-de-Cimiez, façade orientale de l'architecte Maloir, 1716.

Alet-les-Bains, cathédrale Notre-Dame, élévation façade sud. Aquarelle de P. Deménieux, 1880.

Les cathédrales au 19e siècle

Après la Révolution et l'Empire, une nouvelle géographie ecclésiastique s'est finalement imposée. À de rares exceptions près, les sièges épiscopaux sont désormais installés aux chefs-lieux des départements et, dans ce nouveau paysage, les cathédrales vont incarner l'autorité catholique de la même façon que les pouvoirs civils s'y expriment par des édifices emblématiques : préfectures, palais de justice et autres, dont l'architecture n'est pas laissée au hasard. Beaucoup de cathédrales d'avant 1790 ne sont plus, elles, que de simples églises : c'est, outre Narbonne, le cas de la plupart des petits évêchés, soit antiques, soit nés de la réforme de Jean XXII. Elles seront, pour la plupart, délaissées.

Les cathédrales confirmées par la nouvelle carte des diocèses sont en revanche un enjeu important : elles doivent signifier l'enracinement et la permanence de l'autorité religieuse dans l'espace public et, en même temps, personnifier la mémoire nationale dont elles ont été, par leur monumentalité et leur ancienneté, érigées en témoins privilégiés, dans le sillage de Victor Hugo (*Notre-Dame de Paris*, 1831).

C'est un vaste chantier national qui concerne donc les cathédrales au 19e siècle, pour actualiser leur architecture aussi bien que leur usage. Achever certains édifices, les restaurer, les réhabiliter pour les adapter aux pratiques modernes de la liturgie est le souci principal de l'administration des Cultes, qui désigne les architectes diocésains et qui finance

Toulouse, cathédrale Saint-Étienne, projet d'achèvement et de régularisation par A. Saint-Anne-Louzier, architecte en chef des Monuments historiques, extrait de *La Construction moderne,* 1911.

les interventions, à la charge de l'État. À partir de 1853, Viollet-le-Duc, l'un des inspecteurs généraux des édifices diocésains, exerce une influence déterminante sur ce programme. Achever certains édifices, c'est reprendre des chantiers interrompus de l'époque médiévale (Toulouse, Albi), ou prolonger délibérément des édifices pour leur donner un développement architectural seul jugé capable d'exprimer leur statut (Montpellier, Mende). Si le cas de Toulouse est complexe et n'est résolu (très partiellement) qu'au 20e siècle, celui de Montpellier est exemplaire : à la nef unique médiévale sont ajoutés un transept et un chevet complexe, à trois absides, tandis que la silhouette de l'édifice est redessinée (toiture à comble, clochers).

Restaurer d'autres cathédrales, c'est réparer les outrages du temps ou de la Révolution, reconstituer vitraux et décors sculptés, parfois même avec luxe (Rodez, Cahors, Saint-Nazaire de Carcassonne). Réhabiliter les édifices, c'est aussi les accorder aux nouveaux usages, qui font de la cathédrale un édifice où l'évêque est présent et où le peuple se rassemble, alors que les chanoines et le chœur qui leur était réservé se font plus discrets. Disparaissent ainsi les jubés quand ils avaient subsisté (Toulouse, Rodez), même si Viollet-le-Duc empêcha lui-même, paraît-il, la destruction de celui d'Auch. Dans d'autres cas, c'est une refonte complète de l'agencement intérieur et/ou du décor (Nîmes, Saint-Michel de Carcassonne), y compris par des programmes de commande d'œuvres d'art (Nîmes, Pamiers).

[OP]

L'ensemble cathédral, une ville dans la ville

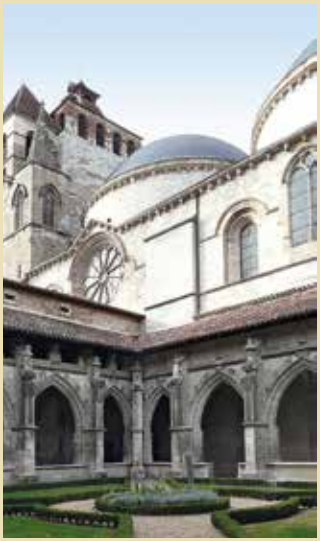
Aux temps paléochrétiens, la cathédrale – longtemps la seule église du diocèse, ou presque – ne reste pas isolée. Édifiée en ville, parfois sur un terrain concédé par l'autorité publique, elle accueille dans son voisinage la demeure de l'évêque – du grec *episcopos*, surveillant –, sa maison, où il vit avec ses assistants et serviteurs. Tout près, on construit un baptistère, édifice fondamental en ces temps de propagation de la nouvelle foi : le baptême est, le plus souvent, donné aux adultes qui, devenant chrétiens, acquièrent le droit de pénétrer dans l'église et de participer aux cérémonies.

Dans quelques diocèses français, le baptistère du haut Moyen Âge a subsisté (Poitiers, Aix-en-Provence), ou son emplacement a été révélé par des fouilles (Lyon, Grenoble, Limoges). Plus tard, la symbolique et la liturgie du centre épiscopal s'enrichissent et l'on voit se grouper autour de l'église cathédrale plusieurs autres édifices religieux, avec des dédicaces spécifiques et des fonctions particulières. Ce sont les « groupes épiscopaux », qui comprennent tous, avec la cathédrale, au moins un baptistère et un édifice marial, mais qui ne survivent pas nombreux à l'an Mil, où la tendance à un édifice unitaire s'affirme. Ces cathédrales nouvelles absorbent même, pourrait-on dire, lors des reconstructions, plusieurs édifices plus anciens dont elles agrègent les fonctions et parfois les dédicaces. Cependant, ensuite, à bien des époques, médiévales ou même modernes, on a souvent encore ajouté près des cathédrales d'autres églises ou chapelles, pour des besoins divers : dévotions particulières, tombeaux ou fondations de personnages importants. Il est bien rare que, même aujourd'hui, les cathédrales soient des lieux de culte solitaires.

Depuis le 8e ou le 9e siècle, en outre, les clercs qui entourent l'évêque et l'aident dans son ministère constituent une véritable communauté, soumise à une règle de vie, réformée en 816 au concile de Metz. Cette communauté de prêtres entourant l'évêque, qu'on désigne sous le nom de chapitre de chanoines, édifie pour ses besoins autour de la cathédrale une sorte de monastère ; d'où la présence d'un cloître au flanc de la cathédrale, le plus souvent, distribuant des locaux communautaires : cellier, archives, bibliothèque, école capitulaire, voire, à l'instar des monastères bénédictins, réfectoire et dortoir. Cahors en offre aujourd'hui le plus bel exemple en Occitanie, avec son ensemble canonial distribué par un cloître de style gothique flamboyant.

Mais les chanoines, s'ils sont bien tenus de réciter ensemble l'office cinq fois par jour comme des moines, n'habitent pas souvent en commun. D'où les « quartiers canoniaux », constitués de maisons indépendantes, qu'on rencontre aussi aux alentours des cathédrales. Quant à la maison de l'évêque, dès l'époque romane, elle s'organise comme un lieu de pouvoir, comme un palais, voire une forteresse (Albi, Narbonne). Souvent très proche de la cathédrale, ce palais a le plus souvent été reconstruit ou transformé au fil des siècles suivant les goûts et les styles appréciés de ses hôtes. À la Révolution, ou lors de la séparation des Églises et de l'État (1905), ils ont parfois changé d'usage.

[OP]



Cahors, cathédrale Saint-Étienne, cloître et massif occidental.

Histoires de chœurs

Saint-Bertrand-de-Comminges, cathédrale Sainte-Marie, vue d'ensemble du chœur de Jean de Mauléon vers l'Ouest.

Si la cathédrale est l'église qui abrite le trône de l'évêque, elle accueille aussi un chapitre de chanoines, la communauté des prêtres et de clercs qui accompagne le prélat dans son ministère.

Initialement réguliers et vivants dans une clôture commune, les chanoines du Moyen Âge s'isolent des fidèles. La célébration du culte canonial implique ainsi un aménagement particulier à l'intérieur de la cathédrale, une sorte d'église dans l'église. Les chanoines occupent un chœur clos, composé de stalles et coupé de la nef par une tribune, le jubé.

En réaction aux critiques des protestants, qui dénoncent la confiscation de l'office par les clercs, la Contre-Réforme catholique entraîne d'importantes modifications dans l'aménagement liturgique (concile de Trente, 1560). Elles visent à rapprocher les laïcs du sanctuaire où se déroule le mystère du culte. Aux 17e et 18e siècles, les chœurs s'ouvrent ainsi par la destruction des jubés qui seront remplacés par des grilles, et leur mobilier est renouvelé : autels, retables, baldaquins et tabernacles investissent les cathédrales. Les bouleversements de la Révolution française et la restauration du culte catholique au 19e siècle achèvent de modifier l'espace des chœurs canoniaux.

Certaines cathédrales de la région Occitanie ont préservé l'aménagement originel de leurs chœurs. Si le mobilier liturgique roman a disparu (à l'exception de quelques tables d'autels, comme à Rodez ou Lavaur), les tribunes canoniales des cathédrales de Maguelone et Elne subsistent, construites à l'extrémité occidentale des nefs.

La période gothique est mieux représentée : l'exceptionnel chœur d'Albi, avec ses stalles de bois, sa clôture et son jubé de calcaire, est un chef-d'œuvre de la sculpture flamboyante (vers 1480). La cathédrale de Rodez a conservé ses soixante-deux stalles gothiques, réalisées par André Sulpice entre 1478 et 1490. Son jubé de pierre, attribué à l'architecte Guillaume Salvanh, est heureusement préservé malgré son déplacement dans le bras sud du transept en 1872.

La Renaissance s'illustre par le jubé et le chœur clos aux soixante-six stalles de Saint-Bertrand-de-Comminges (1525-1539), entièrement réalisés en bois. Ils forment, avec le buffet du grand orgue mitoyen, un ensemble unique en France. Si la cathédrale d'Auch a perdu son jubé, remplacé au 19e siècle par l'actuelle clôture néogothique, elle a conservé ses stalles aux mille cinq cents personnages (1510-1554), qui mêlent architecture flamboyante et iconographie typiquement renaissante. Le retable, en marbre polychrome, conçu par l'architecte Pierre Souffron II, date du début du 17e siècle.
Le dernier chœur entièrement clos de la région est aménagé à Saint-Étienne de Toulouse, au lendemain de l'incendie de 1609. Sculptées d'après les dessins de Pierre Monge, les cent quatorze stalles de noyer et de chêne illustrent les derniers feux de la Renaissance (1611). Elles se caractérisent par un

Albi, cathédrale Sainte-Cécile, vue d'ensemble du grand chœur vers l'Est.

Toulouse, cathédrale Saint-Étienne, retable majeur, de l'architecte Pierre Mercier et du sculpteur Gervais Drouet (calcaire, marbre, stuc, bois et bronze), 1667-1670.

riche répertoire ornemental de personnages fantastiques. La somptuosité de la cathèdre, avec son dais porté par des cariatides et des colonnes torsadées, fait cependant regretter le jubé de pierre, sculpté en 1612 par Antoine Guépin, détruit en 1866. Il répondait au retable, heureusement préservé, dessiné par l'architecte Pierre Mercier et orné d'une lapidation de saint Étienne, œuvre de Gervais Drouet (1667-1670).

Les aménagements du 18e siècle sont plus nombreux : le mobilier d'un grand nombre de chœurs connaît alors d'importantes modernisations (Narbonne, Tarbes, Lodève, Elne, Saint-Papoul, Lombez, etc.). C'est le cas à Saint-Nazaire-et-Saint-Celse de Béziers, dont l'abside est modifiée par la création d'une grande colonnade corinthienne (1734-1737), encadrant une gloire en stuc dédiée aux saints patrons de la cathédrale. Les lancettes gothiques sont à cette occasion modifiées selon un dessin classique, même si des fragments de vitraux médiévaux sont remployés dans les grisailles modernes. Le chœur liturgique de la cathédrale de Saint-Pons-de-Thomières (1760-1772) compte parmi les mieux conservés et les plus spectaculaires. Occupant depuis 1711

Condom, cathédrale Saint-Pierre, détail de la clôture du chœur de la manufacture Auguste Virebent (terre cuite), 1842.

les travées occidentales de la nef (le chevet gothique ayant été détruit pendant les guerres de Religion), il présente, à la suite des stalles du 17e siècle réinstallées, un impressionnant retable en marbre polychrome, surmonté d'un majestueux buffet d'orgue. Une grande grille signée Bongues (1711) sépare le chœur de la nef, tout en permettant aux fidèles de suivre l'office.

Au lendemain des troubles révolutionnaires, le 19e siècle entreprend de restaurer la dignité des cathédrales. Si le souci constant d'ouvrir le chœur aux fidèles explique le déplacement ou la démolition de jubés préservés malgré la Révolution (Rodez, Auch, Toulouse), il se comprend aussi par la volonté de retrouver l'harmonie médiévale du monument. Ainsi, le chœur de Cahors est remanié selon un dessin néogothique, sous l'épiscopat de Mgr Grimardias. De même, l'ancienne cathédrale de Condom reçoit en 1842 une clôture inspirée de celle d'Albi, réalisée en terre cuite par la manufacture Virebent.

[LB]

Des orgues uniques

Les cathédrales de la région Occitanie abritent des orgues justement célébrés pour la beauté de leurs buffets, dont certains ont été classés Monuments historiques dès la première liste de 1840.
Celui de Perpignan (1504) est probablement le plus ancien buffet de cathédrales d'Europe. De style gothique flamboyant, suspendu sur un nid d'hirondelle, il présente la volumétrie simple, plane, des orgues médiévaux. Ses volets mobiles, hauts de plus de douze mètres, ornés de peintures illustrant la vie de saint Jean-Baptiste, sont conservés dans l'édifice.
Les décors en grisaille des revers sont décrits par Eugène Viollet-le-Duc, qui les voit en place avant leur démontage en 1843.
La Renaissance s'illustre par quatre buffets majeurs : Lavaur, Saint-Bertrand-de-Comminges, Rodez et Toulouse. Ornés de rinceaux et de candélabres, de personnages religieux ou mythologiques, ces buffets s'enrichissent de tourelles triangulaires, qui viennent rythmer le grand corps de l'instrument. Le buffet de Lavaur (1518) a retrouvé ses couleurs originales, mises au jour en 1985 sous un vernis sombre au brou de noix. Saint-Bertrand présente le cas rare d'un buffet d'angle (vers 1550), qui prolonge l'aménagement du chœur clos offert par Jean de Mauléon.

Avec la construction de l'orgue d'Uzès (1685), qui a conservé en œuvre ses volets, apparaissent les buffets classiques français, qui constituent la majorité du corpus de la région (Auch, Lombez, Saint-Papoul, Vabres, Saint-Pons, etc). Ils se caractérisent par leur harmonieuse volumétrie, généralement en V, soulignée par le dessin de tourelles devenues circulaires.

La seconde moitié du 18e siècle oppose les orgues du facteur Moucherel, qui tend à répondre à l'ampleur des cathédrales par des buffets démesurés (Narbonne, Albi), aux œuvres d'inspiration rocaille plus équilibrées de J.-F. Lépine, (Lodève, Montpellier).

S'il poursuit dans un premier temps la tradition classique, le 19e siècle s'illustre par deux buffets néogothiques : celui de Saint-Michel de Carcassonne, dessiné par Viollet-le-Duc pour accueillir un instrument de Cavaillé-Coll, et celui de Mirepoix (facteur Link), dont l'étalement surprenant répond à la largeur inédite du vaisseau. Le rayonnement de ces orgues est aussi lié à la qualité de leur partie instrumentale, due à d'importants facteurs d'orgues, notamment, au 19e siècle, à Théodore et Jean-Baptiste Puget.

Depuis les années 1970, des associations ont été créées pour inventorier ces orgues, les faire connaître et les restaurer.

Leurs efforts donnent au public la chance d'entendre les meilleurs organistes faire vivre ces orgues. Ils s'inscrivent dans la lignée de Xavier Darasse (1934-1992), qui fut aussi compositeur et professeur dans les conservatoires de Toulouse, Lyon et Paris. Nommé en 1969 au sein de la Commission nationale des monuments historiques, il y plaida pour la restauration des instruments et contre le remplacement de la facture ancienne par des orgues néoclassiques.

Les organistes qui ont pris sa suite ont uni leurs talents pour développer sa dynamique engagée, fidèles à l'idée que l'orgue a un rôle spécifique à jouer dans tout projet de mise en valeur d'une cathédrale.

[MAS] et [LB]

À gauche : Orgues des cathédrales de Saint-Bertrand-de-Comminges, vers 1550, et de Saint-Pons-de-Thomières, 1772.

Ci-dessus : Perpignan, peintures des volets de l'orgue de la cathédrale, détails, 1504.

Trésors de cathédrales

Révélés au public par deux expositions majeures, *Trésors des églises de France* en 1965 au musée des Arts décoratifs à Paris et *20 siècles en cathédrales* en 2001 au Palais du Tau à Reims, les trésors d'églises et, parmi eux, les trésors de cathédrales, ont une fonction symbolique, représentative du pouvoir et de la puissance ecclésiastique. À la fois volonté d'embellissement et signe de prestige de leurs commanditaires, ces trésors ont la particularité de bénéficier des libéralités des évêques successifs et sont indissociables du culte des reliques. Ces richesses destinées à orner l'édifice et servir le culte ont joué dès le Moyen Âge le rôle de réserve monétaire, devant répondre aux besoins de trésorerie des souverains, des évêques ou des chapitres. Si la spécificité d'un trésor religieux relève de ses fondements historiques, le terme désigne aujourd'hui les œuvres ainsi que la salle qui les conserve.

Les trésors des cathédrales d'Occitanie renferment des pièces d'orfèvrerie parmi les plus importantes du Midi de la France : citons les bustes-reliquaires en argent de *saint Lizier*, dans la cathédrale éponyme (Antoine Favier, Toulouse, 1525), *saint Cizi* à Rieux-Volvestre (Pierre Desnos, Toulouse, 1672), la châsse de *saint Fulcran* à Lodève (Xavier-Louis Dartis, Montpellier, 1808), le reliquaire de la main de *saint Jean-Baptiste* de Perpignan (Armand-Calliat, 1898), ou encore *la Sainte Coiffe* de Cahors (Poussielgue-Rusand fils, 1899).

Citons aussi parmi les chefs-d'œuvre d'art textile, la mitre (13e siècle) et la chape de la Passion (13e-14e siècle) de Saint-Bertrand-de-Comminges, les gants épiscopaux dits de saint Fulcran de Lodève (13e siècle) et la tapisserie de la création de Narbonne (15e siècle).

Exposées à la vénération des fidèles ou utilisées pour des cérémonies, ces œuvres font souvent l'objet d'aménagements particuliers.

Rieux-Volvestre, cathédrale Sainte-Marie, buste-reliquaire de saint Cizi (argent, bois). Pierre Desnos, 1672.

Auch, trésor de la cathédrale Sainte-Marie.

Emblématique de la région, le premier aménagement de trésor d'église est celui de Conques, créé par l'inspecteur des Monuments historiques Jean Taralon (1909-1996), dont le modèle inspirera de nombreux trésors de France. L'espace spécifique dévolu aux trésors se trouve souvent dans des salles hautes comme à Albi, Béziers, Carcassonne, Narbonne, enfermés dans des armoires, niches, vitrines ou chambres fortes. Parmi les trésors des anciennes cathédrales, certains ont été créés par l'inspecteur des Monuments historiques Georges Costa dès les années 1960-1970 (Cahors, Saint-Lizier, Tarbes).

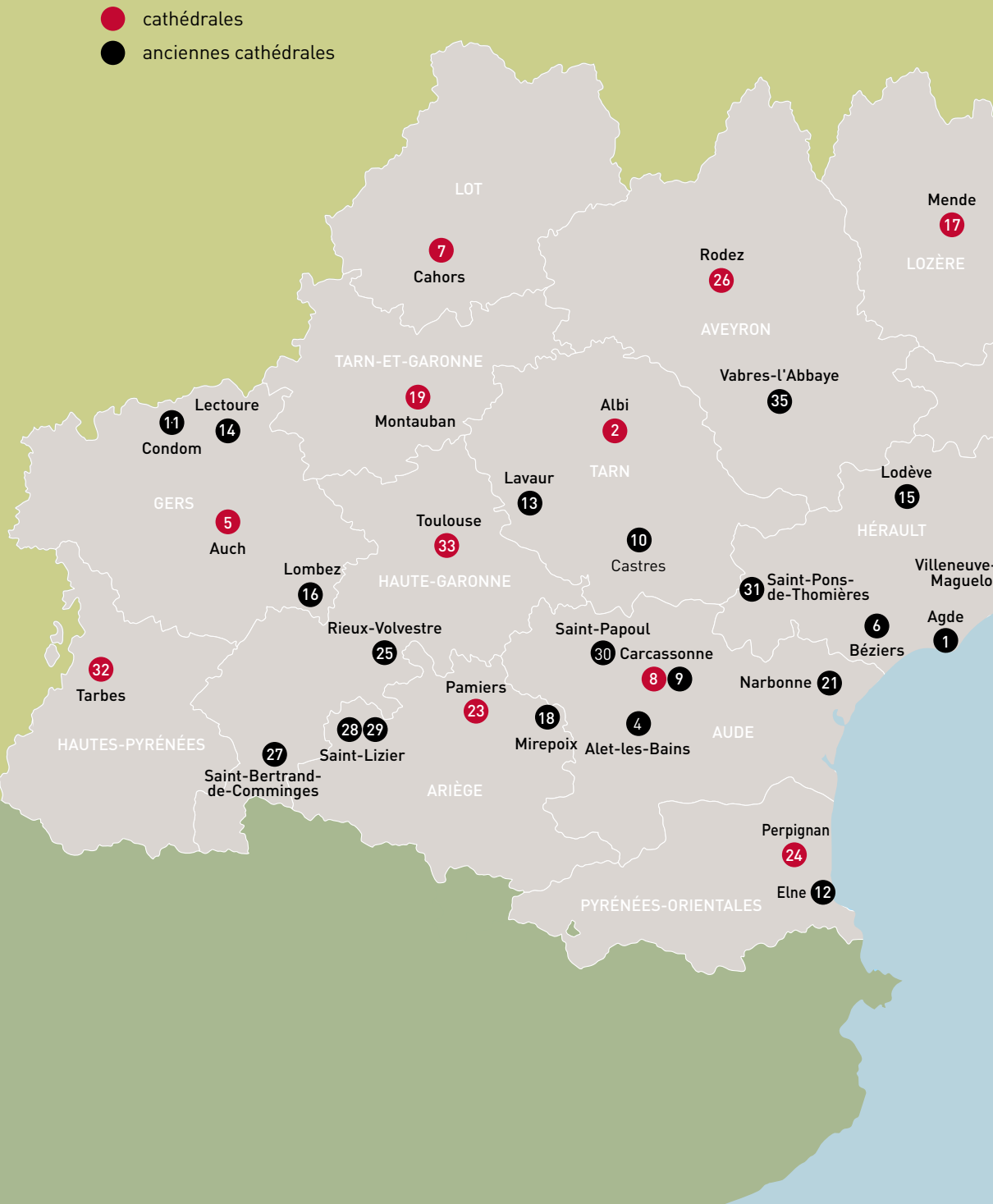
La DRAC Occitanie développe une politique active de restauration ou de valorisation des trésors de ses cathédrales, afin de les ouvrir plus largement au public. Dévoilé en 2015, le trésor d'Auch, installé dans les salles basses de la cathédrale médiévale, offre une muséographie contemporaine. Ces nouveaux aménagements, comme ceux d'Albi et de Montauban, autorisent des regroupements patrimoniaux pour des pièces majeures et vulnérables, toujours en usage. Plusieurs trésors sont en projet à Cahors, Mende et Perpignan.

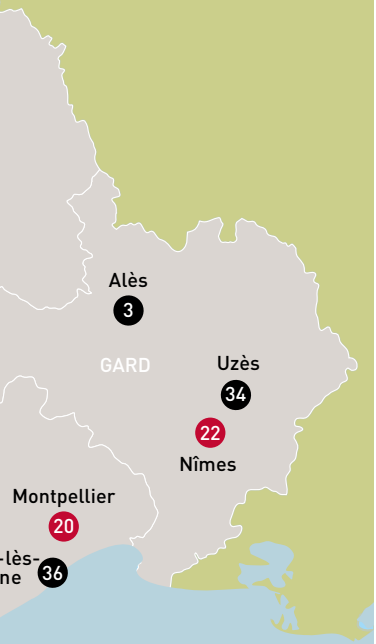
[HP]

Narbonne, trésor de la cathédrale Saint-Just-et-Saint-Pasteur. Tapisserie de la Création, 420 x 785 cm, détail (laine, soie, or), fin 15e siècle.

Saint-Bertrand-de-Comminges, trésor de la cathédrale Notre-Dame, chape de la Passion (broderie d'or, d'argent et de soie) donnée par le pape Clément V, fin 13e siècle-début 14e siècle.

Occitanie | 36 cathédrales





1. **Agde** | Saint-Étienne
2. **Albi** | Sainte-Cécile
3. **Alès** | Saint-Jean-Baptiste
4. **Alet-les-Bains** | Notre-Dame
5. **Auch** | Sainte-Marie
6. **Béziers** | Saint-Nazaire-et-Saint-Celse
7. **Cahors** | Saint-Étienne
8. **Carcassonne** | Saint-Michel
9. **Carcassonne** | Saint-Nazaire-et-Saint-Celse
10. **Castres** | Saint- Benoît
11. **Condom** | Saint-Pierre
12. **Elne** | Sainte-Eulalie-et-Sainte-Julie
13. **Lavaur** | Saint- Alain
14. **Lectoure** | Saint-Gervais-et-Saint-Protais
15. **Lodève** | Saint-Fulcran
16. **Lombez** | Notre-Dame
17. **Mende** | Notre-Dame-et-Saint-Privat
18. **Mirepoix** | Saint-Maurice
19. **Montauban** | Notre-Dame-de- l'Assomption
20. **Montpellier** | Saint-Pierre-et-Saint-Paul
21. **Narbonne** | Saint-Just-et-Saint-Pasteur
22. **Nîmes** | Notre-Dame-et-Saint-Pastor
23. **Pamiers** | Saint-Antonin
24. **Perpignan** | Saint-Jean-Baptiste
25. **Rieux-Volvestre** | Sainte-Marie
26. **Rodez** | Notre-Dame
27. **Saint-Bertrand-de-Comminges** | Notre-Dame
28. **Saint-Lizier** | Notre-Dame-de-la-Sède
29. **Saint-Lizier** | Saint-Lizier
30. **Saint-Papoul** | Saint-Papoul
31. **Saint-Pons-de-Thomières** | Saint-Pons-de-Cimiez
32. **Tarbes** | Notre-Dame-de-la-Sède
33. **Toulouse** | Saint-Étienne
34. **Uzès** | Saint-Théodorit
35. **Vabres-l'Abbaye** | Sainte-Marie
36. **Villeneuve-lès-Maguelone** | Saint-Pierre-et-Saint-Paul

Légende des pages suivantes

- Roman
- Gothique septentrional
- Gothique méridional
- Gothique flamboyant
- Époque classique
- 19e siècle

Agde ❶
Hérault

Ancienne cathédrale Saint-Étienne

Monument historique classé sur la liste de 1840
Propriété de la commune

Développée à partir d'un comptoir grec du 6e s. avant notre ère, la ville est le siège d'un diocèse célèbre pour avoir abrité le concile de 506 dans l'église Saint-André. Une première église carolingienne est bâtie à l'emplacement de l'actuel monument. Au milieu du 12e s., une nouvelle cathédrale est en chantier. Sa reconstruction est engagée dès le dernier quart du 12e s. en vue de sa fortification, lors de la création de l'enceinte sous l'épiscopat de Guillaume de Minerve. Le clocher est ajouté puis surélevé au 14e s., formant une véritable tour maîtresse. La cathédrale est consacrée tardivement, en 1453. Elle souffre des conflits religieux et nécessite une restauration en 1629 sous l'épiscopat de Budos de Portes : la disposition intérieure est alors inversée, une porte étant créée dans le chevet, déplaçant le sanctuaire à l'ouest. L'ordonnance primitive est rétablie au 19e s. par l'architecte inspecteur des Monuments historiques P. Boeswillwald.

Ce grand vaisseau (44,50 m de longueur pour une largeur de 15,50 m et près de 20 m sous voûte) fait de basalte sombre s'élève d'un bloc sur la rive gauche de l'Hérault. Inspiré de l'architecture militaire, il est ceinturé de puissants contreforts réunis en arcades (aveugles à l'origine) formant mâchicoulis sous un parapet crénelé. Le clocher nord est couronné de mâchicoulis sur consoles ; des tours sont établies au-dessus des bras du transept.

Le plan en T est complètement atypique avec son chevet plat que limite le transept formant chœur. L'absence d'abside est liée à la permanence de la trame viaire héritée de l'Antiquité. La nef unique est voûtée d'un berceau légèrement brisé, marqué d'un seul doubleau sur des culots à masques humains et animaux. Les murs gouttereaux sont renforcés d'arcades. L'arc triomphal à double-rouleau s'appuie sur des demi-colonnes

engagées aux chapiteaux de marbre blanc d'une facture antiquisante ; un quadrupède et un oiseau décorent ceux des arcades du transept. L'entrée actuelle se fait par la chapelle Notre-Dame-de-Lourdes bâtie en 1860 après la destruction du cloître gothique (son fenestrage en conserve des éléments).
Le palais épiscopal s'élevait au nord de la cathédrale : il en subsiste des vestiges romans et d'époque classique ainsi que deux remarquables poutres peintes du 17e s. (en remploi dans un double plafond). Au sud, s'élèvent encore les bâtiments médiévaux du chapitre cathédral.

La puissance de l'architecture de la cathédrale d'Agde affirme la prise de pouvoir au 12e s. des seigneurs-évêques et préfigure le palais des papes d'Avignon tout en appartenant à la famille des églises fortifiées du littoral languedocien (Maguelone, Saintes-Maries-de-la-Mer, Vic-la-Gardiole).

[YC]

Albi 2
Tarn

Cathédrale Sainte-Cécile

Monument historique classé sur la liste de 1862 — Patrimoine mondial de l'UNESCO, 2010
Propriété de l'État

Située près de l'éperon rocheux qui domine le Tarn, la première cathédrale d'Albi, siège d'un évêché au 4e s., était implantée à quelques mètres au nord de l'actuelle église. Après la croisade victorieuse contre les Albigeois, les évêques entreprennent la construction de deux nouveaux édifices d'une monumentalité exceptionnelle affirmant leur pouvoir spirituel mais aussi temporel : un palais épiscopal (la Berbie) et une nouvelle cathédrale. Deux siècles séparent la pose de la première brique de cette dernière par l'évêque Bernard de Castanet en 1282, de sa consécration par son successeur Louis 1er d'Amboise en 1480. Les dernières modifications extérieures sont apportées à partir de 1843 par C. Daly avec l'adjonction d'un couronnement aux parties supérieures de la nef.

Fermée à l'ouest par un imposant clocher-tour de 78 m, la cathédrale se compose d'un vaisseau unique de douze travées et d'une vaste abside à cinq pans. Associée à l'absence de transept et à la présence des chapelles entre les contreforts, cette disposition en fait, selon de nombreux auteurs, l'édifice type du gothique méridional. L'unicité du parti, la monumentalité qu'apporte le haut soubassement taluté, l'emploi exclusif de la brique, le dessin arrondi des contreforts et les dimensions imposantes de ce monument long de 113 m lui confèrent cependant un caractère unique. Élevé dans le premier tiers du 16e s., l'élégant baldaquin de l'entrée sud tranche avec le caractère massif de la cathédrale souvent qualifiée de « forteresse de la foi catholique ».

Les dispositions intérieures renchérissent le caractère exceptionnel de Sainte-Cécile. À la longue construction succède la rapide réalisation des ouvrages secondaires et du décor actuel, offrant des œuvres majeures à l'art de la fin du Moyen Âge et de la Renaissance. Louis 1er d'Amboise élève en 1480 l'un des rares jubés et chœur clos maçonnés encore conservés en France, complétés par son successeur et neveu Louis II.

Foisonnante, l'architecture flamboyante du chœur canonial est ornée, sur son pourtour, de grands personnages polychromes de l'Ancien Testament dont le style emprunte à l'art de Bourgogne. Ornant tout l'intérieur du monument, le décor mural de Sainte-Cécile en fait l'édifice disposant de la plus grande surface peinte en France. La grande fresque du Jugement dernier, commandée à la fin du 15e s. par Louis 1er, est sans doute l'œuvre d'artistes flamands. D'une échelle inégalée, elle représente les péchés capitaux et les ressuscités portant, comme à la cathédrale de Cahors, le livre de vie sur leur poitrine. Le vaisseau de l'édifice est orné d'un décor exécuté par des peintres émiliens à la demande de Louis II d'Amboise entre 1509 et 1513. Sur les voûtes hautes de 30 m, sont figurées sur un fond bleu d'azurite les scènes tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament, complétées par un décor ornemental en trompe-l'œil pour les murs des chapelles et des tribunes, d'une rare virtuosité. Achevé en 1736 par Moucherel, l'orgue honore la patronne des musiciens, Cécile, abondamment peinte et sculptée dans l'église.

Cathédrale des superlatifs, Sainte-Cécile laisse difficilement appréhender en peu de mots son caractère exceptionnel, qui la fit reconnaître, composante insigne de la cité épiscopale, au patrimoine mondial de l'humanité.

[VG]

Alès ❸
Gard

Ancienne cathédrale Saint-Jean-Baptiste

Monument historique classé le 9 mai 1914
Propriété de la commune

Alès, ville située dans un bassin minier exploité dès l'époque gallo-romaine, devient au 13e s. le centre économique et administratif du pays cévenol et se convertit très tôt à la Réforme. Endommagée lors des guerres de Religion, la cité se reconstruit après l'édit dit paix d'Alais, signé en 1629. Elle devient le siège d'un diocèse créé en 1694, afin d'encadrer la conversion de la population protestante. Il est supprimé à la Révolution.

L'actuelle cathédrale occupe l'emplacement d'une église priorale, devenue collégiale en 1472. Il n'en subsiste que la façade du 12e s. et la base du clocher-porche qui lui est adossé, élevé entre 1430 et 1438 par J. Girard. Suite aux guerres de Religion, elle est reconstruite à partir de 1630 par les entrepreneurs E. Chirac de Montpellier et J. Carrière. Héritière de la tradition du gothique méridional, elle compte une nef unique de quatre travées, avec chapelles latérales surmontées de tribunes. Pour marquer la création de l'évêché et la transformation de l'église en cathédrale, l'architecte Daviler projette en 1700 de doubler l'édifice par la construction d'un grand transept suivi d'un chœur profond. Ce projet, connu par un dessin, n'a pas de suite. L'architecte Rollin édifie le maître-autel en 1742.
Entre 1771 et 1780, l'édifice connaît d'importantes transformations sous la direction du Montpelliérain J.-A. Giral, assisté de son gendre J. Donnat : les chapelles latérales sont percées pour former des collatéraux, un transept, dont la croisée est couverte d'une coupole sur pendentifs de Valence, et

une grande abside sont élevés à la suite de la nef. De nouvelles chapelles latérales sont construites. Lors de la Révolution, le mobilier est saccagé. Le décor intérieur est repris en grande partie dans la seconde moitié du 19e s. ; les peintures sont réalisées par A. Sublet de Lyon et J. Marinelli de 1875 à 1878.

À l'image de la façade où la grande entrée classique côtoie une baie romane, la cathédrale, longue de 52 m et haute de 22 m, est marquée par le fort contraste entre la sobre nef du 17e s. et l'imposant réaménagement de la fin du 18e s. Les chapelles latérales, scandées de fausses ouvertures moulurées et surmontées de tableaux rectangulaires, s'ouvrent par des portes décorées de guirlandes, couronnées d'un fronton et encadrées d'*oculi* ovales.

L'intérieur est dominé par le traitement ample des parties orientales qui contraste avec la simple nef couverte d'ogives. Giral a puissamment articulé l'architecture du chœur en y installant une colonnade monumentale ; posées sur de hauts piédestaux, les colonnes cannelées aux chapiteaux corinthiens soutiennent l'entablement et le cul-de-four de l'abside. L'ensemble était peint de motifs décoratifs et de toiles marouflées historiées mais leur dégradation les rend peu visibles. L'emplacement du maître-autel, sous la coupole, accentue l'impression de profondeur de l'abside. La table de communion réalisée en marbre est de 1780. L'orgue de 1727, repris en 1783, a été restauré en 1860 par Puget puis en 1936.

Si la cathédrale d'Alès, témoin de l'histoire mouvementée des Cévennes, peut manquer d'unité à l'extérieur, les colonnes corinthiennes du chœur confèrent une solennité peu commune à son vaisseau.

[JC]

À gauche : Vue ancienne du chevet. Emmanuel-Louis Mas, début 20e siècle.

Alet-les-Bains ❹
Aude

Ancienne cathédrale Notre-Dame

Monument historique classé sur la liste de 1875
Propriété de la commune

Le site choisi pour établir l'abbaye Sainte-Marie, en bordure de l'Aude, est connu dès l'époque romaine pour ses sources thermales. Fondée vraisemblablement en 813 par Béra comte du Razès, l'abbaye qui possède une relique de la Vraie Croix devient vite importante.

La première campagne de construction se situe autour de la visite du pape Urbain II en 1096.
L'église rappelle, au 12e s., avec sa nef très élevée, les églises de pèlerinage de Toulouse ou Conques. En 1318, Jean XXII qui vient de créer l'évêché de Limoux, en déplace le siège à Alet, à la demande des dominicaines de Prouilhe. L'ancienne abbatiale romane se transforme en cathédrale, pour laquelle on prévoit un chœur gothique à déambulatoire et cinq chapelles rayonnantes.

En 1577, les protestants détruisent la cathédrale, abandonnée, qui sert de carrière de pierre pour les remparts de la ville. Au 17e s., les évêques aménagent dans les bâtiments conventuels une église provisoire Saint-Benoît, dotée d'un décor baroque de stucs et de faux marbres. Le chœur gothique est détruit par le passage de la route royale en 1776 ; seule subsiste une chapelle rayonnante au sud du chevet roman. À la Révolution, l'évêché est supprimé, la cathédrale provisoire détruite, l'ancienne abbaye reste à l'état de ruines, le culte étant assuré dans l'église paroissiale

construite dès le 14e s. à proximité immédiate. Il faut attendre le début du 20e s. pour que les ruines soient dégagées et consolidées par H. Nodet.

Les vestiges de l'édifice se composent d'une nef à six travées longue de 38 m, dont la voûte a totalement disparu. Au nord, le bas-côté compte cinq chapelles dont trois conservent leur voûte. Les grandes arcades de la nef, aux piliers alternativement circulaires et cruciformes, sont renforcées pour élever des tribunes, éclairées de grandes fenêtres en plein cintre. Le décor abonde, empruntant tant au répertoire de l'Antiquité qu'au vocabulaire ornemental roman. Deux clochers carrés cantonnent la nef au niveau de la cinquième travée. Un transept peu saillant est séparé par un arc triomphal, relevé de stucs, du chœur pentagonal voûté d'ogives aux chapiteaux corinthiens. Le chevet à cinq pans, proche de celui de Saint-Jacques de Béziers, est renforcé aux angles par des colonnes engagées reposant sur des contreforts à ressauts. La modénature évoque l'ornementation des édifices antiques.

Donnant sur le cloître disparu, la salle capitulaire présente une façade composée de trois baies romanes ornées de représentations végétales, animalières et historiées. Cette salle est couverte de deux voûtes d'ogives parallèles et agrandies de deux absidioles, contemporaines de l'édification du chœur gothique

Abbaye prospère devenue cathédrale, inachevée et ruinée à la suite des guerres de Religion, la beauté de ses ruines doit beaucoup à la couleur dorée du grès d'Alet, à la somptuosité et la finesse de la sculpture antiquisante.

[MF]

Auch 5
Gers

Cathédrale Sainte-Marie

Monument historique classé le 30 octobre 1906 — Patrimoine mondial de l'UNESCO, 1998
Propriété de l'État

Fondé au 4e s. par saint Taurin, l'évêché d'Auch devint archevêché au 9e s., après le pillage d'Eauze par les Normands. Dédiée à la Nativité de la Vierge et bâtie sur le promontoire dominant le Gers, la cathédrale romane est consacrée en 1120. Au sud du monument, sont élevés dès le milieu du 11e s., un cloître (disparu) et des bâtiments canoniaux. Le palais archiépiscopal est édifié au nord au début du 12e s.

Dès la fin du 14e s., le chantier d'un nouvel édifice est lancé par la construction de la crypte, du déambulatoire et des chapelles. Les travaux sont arrêtés durant plusieurs décennies et se poursuivent, à partir de 1489, grâce à Mgr P. de Savoie. Les murs de la crypte sont exhaussés pour édifier les chapelles du chœur, élevées en 1507 et non voûtées. La cathédrale inachevée est consacrée le 12 février 1548. Le déambulatoire reçoit sa voûte dans la seconde moitié du 16e s. et celle du chœur est édifiée par l'architecte orléanais P. Levesville à partir de 1617. La nef et le transept sont achevés entre 1629 et 1641, sous l'épiscopat de Mgr de Vic, P. II Souffron, ingénieur et architecte du roi de Navarre, étant maître d'œuvre.

L'édifice, long de 105 m et large de 37 m pour une hauteur de 26 m, comprend une nef de cinq travées voûtée d'ogives, flanquée de bas-côtés, un transept non saillant et un chœur profond de quatre travées bordées de bas-côtés et de chapelles rayonnantes, clos d'une abside avec déambulatoire à cinq pans. D'inspiration septentrionale, l'élévation intérieure reprend la division gothique à trois niveaux (arcades, triforium et fenêtres hautes). Les deux tours, hautes de 44 m, dominent la façade occidentale, construite de 1560 à 1680, et inspirée de dessins du 16e s. de J. de Beaujeu. Elle présente un décor sculpté classique en partie haute (1670-1680).

La cathédrale est célèbre pour ses vitraux historiés et ses stalles, chefs-d'œuvre de la Renaissance, exceptionnellement bien conservés, commandés par les cardinaux archevêques de la Trémouille et de Clermont-Lodève. Issu de l'illustre famille d'Amboise, ce dernier, à la tête d'un évêché parmi les plus riches de France, devint ambassadeur du roi Louis XII auprès du pape Jules II à Rome.

Les dix-huit somptueuses verrières du déambulatoire illustrent l'Ancien et le Nouveau Testament et sont signées du peintre verrier Arnaut de Moles (1513). Les cent treize stalles de chêne, réalisées entre 1510 et 1552, présentent plus de soixante personnages en pied, sculptés sur les hauts dossiers. La cathédrale abrite aussi un grand orgue créé par Jean de Joyeuse (1694) et un orgue de chœur dû à A. Cavaillé-Coll, réalisé en 1860 à la demande de Napoléon III. Il couronne un très rare jubé néogothique orné de peintures d'inspiration préraphaélite.

La cathédrale d'Auch illustre la transition architecturale entre la fin du gothique et l'arrivée des styles Renaissance et classique. Elle est l'une des dernières grandes cathédrales édifiées en France.

[CG]

En haut : Vitrail d'Adam et Ève, détail. Arnaut de Moles, 1513.

Ci-contre : Retable de la chapelle du Saint-Sépulcre, la Mise au tombeau (pierre), fin 15e s.

Béziers 6
Hérault

Ancienne cathédrale Saint-Nazaire-et-Saint-Celse et son cloître

Monument historique classé sur la liste de 1840
Propriété de la commune

La ville se développe à l'emplacement d'un oppidum protohistorique, occupé par les Grecs avant de devenir une importante cité romaine. La cathédrale est mentionnée pour la première fois à l'époque carolingienne. L'église du 12e s., œuvre de maître Gervais, est incendiée lors de la croisade contre les Albigeois (1209). Ses vestiges sont intégrés au transept et à l'avant-chœur, édifiés entre 1215 et 1252 dans un style gothique primitif. Lors de la construction de l'abside à la fin du 13e s., le style évolue vers le gothique rayonnant. Le cloître et la nef relèvent d'une nouvelle campagne au 14e s. Le clocher est reconstruit à partir de 1354. L'évêque G. de Montjoie ajoute la sacristie et la salle capitulaire de style flamboyant en 1443. Le portail nord est transformé au 17e s. ; l'évêque P. de Bonsi reconstruit entre 1663 et 1669 le palais épiscopal accolé au sud-est du chevet. L'ensemble, établi sur ses hautes arcades, a façonné le paysage urbain. Au nord-est, la massive tour carrée du clocher (48 m) est surmontée d'une tourelle et d'un élégant campanile. Le vaste cloître élève au sud ses galeries voûtées d'ogives richement sculptées. La façade ouest, encadrée de tours, fortifiée, est éclairée par la plus grande rosace du Languedoc (10 m de diamètre) et conserve deux rares sculptures gothiques représentant l'Église et la Synagogue. L'ensemble peut être perçu comme une interprétation méridionale des façades harmoniques du nord de la France. Les contreforts de la nef sont surmontés de tours de guet, intégrées à la défense du site. Le monument est couvert de toitures en dalles de pierre, qui contribuent à en souligner l'aspect guerrier.

Long de 48 m et haut de 24 m, l'édifice se compose de trois parties. La grande abside à neuf pans s'inscrit dans la tradition locale (Sérignan, Capestang, Lodève). Somptueusement réaménagée au 18e s., elle est ornée d'une monumentale colonnade baroque, réalisée entre 1734 et 1737, et accueille un cycle de six peintures de J. Raoux. Au centre s'élève une gloire en stuc

dédiée aux patrons de la cathédrale. Bien que transformées au 18e s., les fenêtres de l'abside conservent des vitraux médiévaux recomposés.

Le transept et l'avant-chœur conservent des vestiges de la cathédrale romane. Ils se rattachent aux expériences gothiques de la France de l'Ouest (profils des modénatures, sculptures des clefs et des chapiteaux, coursières dans l'épaisseur des murs, atlantes à la retombée des ogives). La courte nef de deux travées est un compromis entre le gothique méridional (fortification, nef unique à chapelles latérales) et septentrional (élévation à trois niveaux, éclairage généreux grâce aux grandes baies rayonnantes). Des peintures murales du 14e s., rattachées à l'école d'Avignon, ornent deux de ses chapelles latérales ; elles ont été malheureusement endommagées pendant les guerres de Religion. Le grand orgue de G. Ponchet (1637) est repris au 19e s. (A. Cavaillé-Coll, T. Puget).

Fortifiée et juchée sur un promontoire surplombant l'Orb, l'imposante cathédrale Saint-Nazaire-et-Saint-Celse, chef-d'œuvre de l'art gothique en Languedoc, est devenue emblématique de la ville de Béziers.

[YC]

Cahors 7
Lot

Cathédrale Saint-Étienne et son cloître

Monument historique classé sur la liste de 1862 — Patrimoine mondial de l'UNESCO, 1998
Propriété de l'État

La cité des Cadurques est le siège de l'évêché depuis la plus haute antiquité. Sans doute le groupe épiscopal occupe-t-il son emplacement dans la boucle du Lot depuis l'époque mérovingienne.

C'est au 12e s. qu'est entreprise la construction de l'édifice actuel. En 1119, le pape Calixte II bénit l'autel de la nouvelle cathédrale, dont l'abside est construite. La nef et les portails nord et sud sont élevés à la suite. D'une largeur exceptionnelle, l'édifice est couvert par des coupoles, faisant de Saint-Étienne la plus méridionale des églises à files de coupoles subsistant en France.

Les 13e et 14e s. transforment notablement les parties hautes de l'édifice roman : le chœur, surélevé, est doté d'un voûtement gothique, puis, alors qu'en 1316 est ajoutée l'une des rares façades harmoniques du Sud-Ouest, une toiture à deux pans vient couvrir la totalité de l'église, masquant les coupoles à la vue. Cette recherche d'harmonie visant à réduire les disparatités est également sensible à l'intérieur dont les élévations sont ornées d'un décor peint. L'importance du chapitre se traduit dans la construction d'un cloître au sud.

Peu nombreux, les apports de la fin du 15e s. n'en sont pas moins remarquables. Roses et bâtons écotés de la chapelle Notre-Dame servent de modèles au décor sculpté civil et religieux du Quercy. La reconstruction du cloître, enrichi d'un remarquable décor peint, témoigne du même raffinement. Les dernières transformations sont apportées par Mgr Grimardias (1866-1896) et l'architecte diocésain P. Abadie qui tentent de retrouver un état roman en réduisant ou transformant les aménagements baroques et gothiques par la mise au jour des coupoles, des interventions et compléments sur le décor gothique retrouvé. Reconstruite, la chapelle d'axe accueille une nouvelle présentation de la Sainte-Coiffe. Complétant les verrières du chœur du 19e s., de nouveaux vitraux commandés par la DRAC au plasticien G. Collin-Thiébaut et au peintre-verrier P.-A. Parot sont inaugurés en 2013. Remplaçant les verres blancs de la nef,

cette commande à la facture innovante illustre le souhait constant de l'État d'enrichir ses édifices.

La cathédrale présente un plan à nef unique de deux travées précédée d'un narthex et fermée à l'est par une travée droite, une abside et une absidiole. Les espaces entre les contreforts sont aménagés en chapelles depuis le 13e s. La chapelle Notre-Dame remplace la seconde absidiole depuis 1484. Si les historiens avancent l'hypothèse d'un déambulatoire disparu, l'absence de transept confirmerait un rapprochement avec Saint-Front de Périgueux. Cahors se distingue cependant par ses dimensions : le record de largeur (21 m) atteint par la nef imposa un couvrement par coupoles (18 m de diamètre) qui s'élèvent à 32 m. La coupole occidentale, comme le narthex orné de scènes de la Création, conserve un décor réalisé en 1324. On y voit la célèbre représentation du martyre de saint Étienne entouré de prophètes en pied.

Intéressant exemple de l'art roman du Sud-Ouest, la cathédrale de Cahors, avec son cloître, l'archidiaconé et la prévôté, s'inscrit dans l'un des rares ensembles canoniaux conservés en France.

[VG]

Carcassonne 8
Aude

Cathédrale Saint-Michel

Monument historique classé le 12 juillet 1886
Propriété de l'État

La bastide de Carcassonne établie en 1262 par saint Louis sur la rive de l'Aude opposée à la Cité était destinée à remplacer ses anciens faubourgs, rasés après le siège de 1240. Les deux églises alors bâties, placées respectivement au nord et au sud du plan régulier, hexagonal, de la ville nouvelle tracée par les ingénieurs du roi, prenaient la suite des anciennes églises de ces faubourgs, Saint-Vincent et Saint-Michel, citées dès le 10e s. En 1803, au Concordat, Saint-Michel fut choisie « provisoirement » comme cathédrale du nouveau diocèse, en remplacement de la grande église de la Cité, Saint-Nazaire, trop excentrée désormais. Elle l'est restée.
C'est une grande église à nef unique, caractéristique du gothique méridional, couverte en charpente sur arcs diaphragmes (munie de voûtes plus tardivement) et chevet triple.

Large de plus de 16 m, le vaisseau comporte sept amples travées. L'accès se faisait primitivement au nord, par un porche ensuite muré et transformé en chapelle. Si l'on observe bien la construction, on peut penser que l'édifice des années 1260 était plus court, peut-être moins haut, et ne comportait pas de chapelles. Il n'a atteint le développement qu'on lui voit aujourd'hui qu'au milieu du 14e s. Après la grande « razzia » effectuée par le fameux Prince Noir en 1359, la ville de Carcassonne subit d'importants dommages, et doit rebâtir son enceinte en réduisant son périmètre : c'est alors que Saint-Michel acquiert la position qu'elle a aujourd'hui, limitrophe du rempart – aujourd'hui boulevard qui ceinture le centre-ville.

À la suite d'un incendie en 1849, l'intérieur de la cathédrale est entièrement restauré, et fait l'objet d'un projet complet d'E. Viollet-le-Duc à partir de 1856. L'architecte, comme à son habitude, ne craint pas de réordonner l'architecture de l'édifice, en la régularisant et en donnant à la cathédrale les dispositions qu'il pense adaptées à sa fonction. C'est l'élévation sud qui est l'objet de tous ses soins : il démolit l'ancien chemin de ronde de l'enceinte de la ville qui passait au-dessus des chapelles et restitue l'architecture des contreforts avec leurs gargouilles. Au-dessus de chaque chapelle, il perce le mur de la nef d'une rose la plus largement dimensionnée possible, pour éclairer en abondance le vaisseau. Dans les chapelles, il met fin au disparate des baies d'époques différentes pour les refaire sur le même motif et donne des modèles de décoration. Il réorganise le chœur des chanoines dans l'abside, selon une disposition propre aux cathédrales anciennes. Il donne le dessin des sculptures des stalles, ainsi que celles du grand buffet d'orgue. L'instrument est construit par A. Cavaillé-Coll. Viollet-le-Duc décore enfin entièrement l'édifice de peintures géométriques aux couleurs acides, qui correspondent pour lui au décor médiéval, en réaction aux badigeons clairs de l'époque classique.

La cathédrale possède de nombreuses œuvres d'art, parmi lesquelles il faut remarquer les statues en marbre décorant autrefois le maître-autel de l'abbaye de Fontfroide et de nombreux tableaux de J. Gamelin (1738-1803), l'enfant du pays.

Construite d'après le type des églises gothiques méridionales, Saint-Michel de Carcassonne est magnifiée par Viollet-le-Duc pour l'adapter à son nouveau statut de cathédrale.

[OP]

Carcassonne ❾
Aude

Ancienne cathédrale Saint-Nazaire-et-Saint-Celse

Monument historique classé sur la liste de 1840 — Patrimoine mondial de l'UNESCO, 1997
Propriété de l'État

Si dès le 6e s. un évêque est mentionné à Carcassonne, on ignore tout de la cathédrale paléochrétienne. Comme dans la plupart des villes antiques, il faut la situer dans l'enceinte de la Cité, peut-être près du rempart. C'est lors de sa fameuse « tournée » en France que le pape Urbain II bénit, le 12 juin 1096, les pierres préparées pour la construction de l'édifice roman, dont la crypte constitue le plus ancien vestige et correspond sans doute à l'abside de l'ancienne église. Si elle est prolongée d'un chœur gothique, la nef romane, elle, subsiste. Voûtée en berceau, elle est divisée en trois vaisseaux d'égale hauteur par d'impressionnants piliers ronds couronnés de chapiteaux sculptés, alternant avec des piles carrées.

À la fin d'un 13e s. bien mouvementé pour Carcassonne – la Cité conquise par Montfort sur le vicomte Trencavel, est disputée avant d'être définitivement acquise au pouvoir du roi – l'évêque et son chapitre promeuvent la construction d'un nouvel édifice. Malgré l'étroitesse du terrain, ils obtiennent en 1269 le droit d'empiéter sur la voie publique pour édifier le chœur gothique qui contraste entièrement avec la nef romane sur laquelle il se greffe. Profitant sans doute d'un architecte de très haut niveau amené par le pouvoir royal, les commanditaires font réaliser une des œuvres majeures du gothique rayonnant, une châsse de verre, élevée à partir de 1275 et achevée sous l'épiscopat de P. de Rochefort, peu après 1300. Faute de pouvoir développer une abside à déambulatoire et chapelles rayonnantes, le maître de Carcassonne édifie un transept sur lequel s'ouvrent une grande abside et

six chapelles contiguës. Il place toutes ces voûtes à la même hauteur. Les murs sont évidés, ce qui donne à l'édifice une transparence exceptionnelle. Les piliers élancés qui divisent les chapelles sont munis d'entretoises métalliques ; ils portent un ensemble de sculptures constituant un collège apostolique. Les pignons du transept, au nord et au sud, sont ajourés de roses. Les baies sont garnies de vitraux contemporains de la construction, avec dans l'abside l'histoire du Christ, celle des saints Pierre et Paul – habituelle pour une cathédrale – et des saints Nazaire et Celse, titulaires de l'édifice. Au sud, la première chapelle s'orne d'un vitrail exceptionnel de l'Arbre de Vie.

L'édifice est en très mauvais état lorsque E. Viollet-le-Duc est chargé en 1844 de sa restauration. L'architecte réalise ici, en plus de vingt années, une restauration scrupuleuse, pour laquelle il doit, en raison de la dégradation de la pierre, renouveler une part des parements de l'édifice, y compris des parties sculptées. Ainsi, la frise de visages qui soutient la corniche de l'édifice est recréée, tout comme de nombreux remplages des roses, des baies du transept et du chœur. Plus incertaine est sa restauration du massif occidental, où il campe un clocher massif de l'époque romane.

Grâce à ses parties orientales, la cathédrale Saint-Nazaire-et-Saint-Celse de Carcassonne, surnommée parfois « la Sainte-Chapelle du Midi », est un exemple exceptionnel de l'art gothique rayonnant en Languedoc.

[OP]

Vitrail de l'Arbre de Vie, détail, chapelle de la Sainte-Croix, vers 1320.

Castres ⑩
Tarn

Ancienne cathédrale Saint-Benoît

Monument historique classé le 24 juin 1953 ; clocher monument historique classé le 15 septembre 1987
Propriété de la commune

Étape sur le chemin de Saint-Jacques, Castres prend son essor autour de l'abbaye bénédictine fondée au 9e s. et reconstruite au début du 11e s. En 1317, le pape Jean XXII érige l'abbatiale en cathédrale par démembrement du diocèse d'Albi. Du bâtiment primitif, détruit lors des guerres de Religion, ne subsiste que le beffroi de la mairie, haut de près de 35 m, qui fait face à la cathédrale. Si le décor de bandes lombardes des premiers niveaux illustre l'influence tardive du premier art roman dans la région, le dernier étage et sa flèche sont élevés au 17e s.

La cathédrale, relevée à son ancien emplacement à partir de 1601, est à nouveau saccagée par les protestants entre 1621 et 1629. Mgr de Tuboeuf, nommé en 1664, entreprend sa reconstruction sur les plans de l'architecte carcassonnais G. Cailhau, ainsi que celle du palais épiscopal confiée, selon la tradition, à J. Hardouin-Mansart. Le chantier du chœur, commencé en 1678, est interrompu à la mort de l'évêque (1682). Son successeur, A. Maupeou, renonce au projet par manque d'argent et décide simplement d'agrandir la nef de l'ancienne cathédrale. Sous l'épiscopat de Mgr Quiqueran de Beaujeu, l'architecte castrais E. Lagon achève le chœur et donne à l'édifice son aspect définitif. La cathédrale est consacrée en 1718.

L'église à chevet plat s'inscrit dans un rectangle de 54 m de long sur 29 m de large. La nef est inachevée et dépourvue de façade occidentale. À l'est, le chœur, moins élevé, est encadré par deux sacristies. Le décor est réservé aux deux portails latéraux en pierre de taille ; le reste de l'édifice est construit en moellons enduits.

La nef, haute de 25,60 m, compte quatre travées barlongues bordées de chapelles voûtées d'arêtes, et, à la première travée, de deux vestibules. Les arcades ouvrant sur les chapelles, scandées de pilastres ioniques, sont surmontées d'une imposante corniche ; au second niveau, des fenêtres en plein cintre éclairent la nef. Les chapelles latérales incluses entre les contreforts, la vaste nef unique voûtée d'ogives, le chœur plus étroit sont autant de traits empruntés à l'architecture gothique méridionale dont on observe la survivance dans cet édifice baroque. Le chœur abrite un très bel ensemble – retable, maître-autel et baldaquin – commandé par Mgr de Barral (1752-1775). Les tableaux d'artistes de l'école toulousaine du 18e s. conservés dans les chapelles latérales proviennent de l'ancienne chartreuse de Saïx, détruite à la Révolution.
Le diocèse de Castres est supprimé en 1801 et Saint-Benoît devient église paroissiale. À l'exception du décor en trompe-l'œil réalisé en 1865 par les frères Céroni, elle n'a, depuis, fait l'objet que de simples travaux d'entretien, le projet d'agrandissement de la nef ayant été définitivement écarté sous le Second Empire.

L'ancienne cathédrale de Castres est, avec celle de Montauban, un exemple rare d'église ruinée par les protestants qui n'ait pas été restaurée dans le respect de son architecture médiévale.

[CA]

Condom ⓫
Gers

Ancienne cathédrale Saint-Pierre et son cloître

Monument historique classé sur la liste de 1840 ; cloître, chapelle Sainte-Catherine et chapelle de l'Évêque, monuments historiques classés le 18 décembre 1997
Propriété de la commune

Ancienne abbatiale érigée en cathédrale en 1317, Saint-Pierre de Condom est reconstruite à partir de 1506. Elle est l'œuvre de J. Marre, évêque de 1497 à 1524, et de son successeur, H. de Grossoles. L'édifice est consacré le 15 octobre 1531.

En 1569, Montgomery s'empare de la ville et saccage la cathédrale. La couverture est épargnée contre paiement d'une rançon par les habitants. Les réparations ne seront entreprises qu'à partir de 1617 par l'évêque A. de Cous. Quatre vitraux sont réalisés en 1617 par F. Bierges, verrier de Gimont et P. Autipout, verrier d'Auch, qui travailleront tous deux par la suite à la cathédrale d'Auch. Les onze derniers vitraux sont commandés en 1619 à A. Soton, maître verrier de Bordeaux et J. Pisset, apresteur de Carcassonne. Une partie du mobilier est reconstitué : stalles, grand orgue, retable et maître-autel.

La Révolution, qui supprime l'évêché de Condom, provoque la destruction de toutes ces réalisations. L'église est pratiquement vide lorsqu'elle est rendue au culte catholique en 1801. L'ancienne église paroissiale Saint-Nicolas, adossée depuis 1540 au flanc sud de Saint-Pierre, est démolie en 1825.

En 1842 un nouveau chœur est construit sur le modèle du chœur de Sainte-Cécile d'Albi par les frères Virebent, en grès de Toulouse. En 1869 l'architecte H. Durand, auteur de la basilique de Lourdes, donne au clocher un nouveau couronnement et confie au sculpteur tarbais Menvielle le tympan actuel du portail occidental. La même année les frères Goussard de Condom, maîtres-verriers réputés, réalisent les verrières du chœur inspirées des vitraux d'Arnaut de Moles de la cathédrale d'Auch.

Héritière du gothique méridional, la cathédrale présente une large nef unique longue de 68 m, large de 16 m et haute de 25 m s'ouvrant sur des chapelles latérales ; elle est prolongée par un chevet pentagonal, vestige de l'ancienne église. La succession des travées voûtées d'ogives avec liernes et tiercerons chargées de volumineuses clefs confère à cet édifice de style gothique flamboyant unité et harmonie. Les fenêtres hautes, aussi larges que les travées correspondantes, offrent des remplages complexes

et variés qui rythment l'espace. Le portail ouest est surmonté par un puissant et majestueux clocher.

Au nord, entre le palais épiscopal et la cathédrale est adossé le cloître gothique qui s'ouvre sur la chapelle de l'évêque, remarquable par sa porte nord (1534) qui illustre l'adoption du style Renaissance dans l'architecture religieuse gersoise.

D'un style gothique méridional adouci par l'ornementation flamboyante, la cathédrale de Condom se distingue par quelques audaces architecturales comme ses imposants contreforts et ses exceptionnelles fenêtres hautes, qui forment une couronne de lumière.

[CPS]

Elne ⓬
Pyrénées-Orientales

Ancienne cathédrale Sainte-Eulalie-et-Sainte-Julie et son cloître

Cloître, monument historique classé sur la liste de 1840 ; cathédrale, monument historique classé sur la liste de 1875
Propriété de la commune

L'évêché d'Elne remonte au 6e s., son plus ancien titulaire connu ayant participé à un concile tenu à Tolède en 599. Il était naturel que la cité antique, *Illiberis*, devant laquelle, selon Tite-Live, Hannibal sur la route de Rome s'arrêta, devenue *Castrum Helenae* au 4e s., accueille une cathédrale dès les temps paléochrétiens. Ses vestiges archéologiques ont été découverts à l'été 2017. L'édifice actuel date du 11e s., et sa construction n'est documentée que par quelques mentions de libéralités, notamment celle de la comtesse de Barcelone Ermessende en 1057. Il est probable que le chantier s'est échelonné au long du 11e s., la consécration de l'autel majeur ayant eu lieu en 1069. Cet autel est toujours conservé, il s'agit d'une table « à lobes », en marbre sculpté, production narbonnaise dont on connaît d'autres exemples dans la région.

La cathédrale est une vaste basilique à trois nefs, voûtée en berceau, sans transept, terminée par trois absides. L'édifice a été de nombreuses fois remanié, peut-être couvert en charpente à l'origine, et augmenté de chapelles au sud. Le chœur des chanoines était situé à l'ouest, surélevé sur deux travées de voûtes, tandis que le sanctuaire primitif était à deux niveaux, avec en partie inférieure une crypte dont ne subsiste plus que l'absidiole visible à l'extérieur. Sa façade est dominée par un imposant clocher des 11e et 12e s., inspiré des tours antiques. Le petit clocher en briques, qui lui fait face et donne à l'église sa silhouette caractéristique, est moderne. Le portail de la façade ouest porte encore, semble-t-il, les stigmates de l'incendie de l'édifice lors de la prise de la ville par Philippe le Hardi en 1285. Au chevet, on remarque la base d'un grand chœur gothique, à chapelles rayonnantes, entrepris au 14e s. et jamais mené à terme.

La cathédrale d'Elne est célèbre pour son cloître canonial, chef-d'œuvre de sculpture, dont la réalisation s'étend sur trois siècles : entrepris vers la fin du 12e s., il s'achève au 14e s. par la réalisation de voûtes d'une grande élégance. Les maîtres d'œuvre ont eu à cœur de poursuivre, en pleine période gothique, le chantier avec l'architecture romane qui était la sienne au départ, un rythme d'arcades en plein cintre, en marbre, groupées par trois, avec des supports de colonnes jumelées. Les sculptures des chapiteaux de la galerie sud, les premières achevées, ont ensuite servi de modèle pour les galeries ouest et nord, avant que le style ne soit enfin renouvelé pour la dernière galerie, à l'est. La galerie romane est typique des créations roussillonnaises, combinant les éléments symboliques (bestiaire fantastique : lions, griffons, sirènes ; thèmes végétaux) sur la trame du chapiteau corinthien, avec une grande variété. On y relève, cependant, signe de l'évolution du goût, les premières créations narratives, comme le célèbre chapiteau de la Création d'Adam, sans doute sculpté vers 1200.

Le cloître abrite de nombreuses pierres tombales sculptées, d'évêques ou de dignitaires, du 12e au 14e s. Les anciennes dépendances du chapitre situées autour du cloître abritent un musée d'archéologie locale.

La cathédrale Sainte-Eulalie-et-Sainte-Julie, justement reconnue pour son cloître sculpté, est une des cathédrales romanes parmi les mieux préservées du sud de la France. Dominant fièrement de ses deux tours la plaine littorale du Roussillon, elle s'inscrit avec majesté dans le paysage surplombé par le pic du Canigou.

[OP]

Lavaur 13
Tarn

Ancienne cathédrale Saint-Alain

Monument historique classé le 18 novembre 1911
Propriété de la commune

De l'église romane du prieuré de Saint-Alain, fondé en 1098 par des moines bénédictins de l'abbaye de Saint-Pons-de-Thomières, ne subsiste que la table d'autel en marbre, sculptée vers 1100. Ruinée par Simon de Montfort en 1211, elle est reconstruite à partir de 1255. Inspirée du premier art gothique en pays toulousain, l'église de

brique se compose d'une vaste nef unique de cinq travées dont la voûte d'ogives culmine à 23 m. Contrebutée par de larges contreforts, elle est flanquée d'une petite tour, qui accueille depuis le 16e s. un jacquemart.

En 1317, le pape Jean XXII crée l'évêché de Lavaur, détaché de celui de Toulouse. Érigée en cathédrale, l'église est agrandie du 14e au 16e s. Le premier évêque, R. d'Armagnac, prolonge le chevet plat d'une abside à sept pans, haute de 15 m, achevée en 1332 (ses vitraux datent de 1854) ; il fait également ouvrir des chapelles entre les contreforts. Vers 1450, une chapelle (actuelle sacristie) est édifiée à l'emplacement de l'ancien cloître ; l'arrière-sacristie, de 1480, est ornée de peintures murales représentant les armoiries des évêques et d'épisodes de l'histoire de Lavaur (1730).

J. Vigier, évêque de 1469 à 1497, prolonge la nef d'une sixième travée et édifie à sa suite l'imposant clocher-porche. Octogonal, couvert d'une flèche détruite par un orage en 1540, il culmine à près de 42 m ; sa balustrade, sculptée de fleurs de lys, est ajoutée par Mgr de Bourbon vers 1497. Pour remplacer le portail du 13e s. inclus dans une chapelle latérale, une nouvelle entrée, richement ornée et portant le blason de Mgr Vigier, est créée au sud de la nouvelle travée.

Sous l'épiscopat de P. de Rousergue (1500-1514), le grand arc ouest du porche est clos par une rose flamboyante tandis qu'est mis en place le portail occidental, décoré au trumeau d'une statue de saint Alain et, sur le linteau, d'une adoration des Mages. Le buffet d'orgue en bois sculpté polychrome est installé en 1523 (l'instrument est refait

par A. Cavaillé-Coll en 1876). Jusqu'au milieu du 16e s., l'ajout de nouvelles chapelles donne à l'édifice son aspect actuel.
La cathédrale redevient une église paroissiale après le Concordat de 1801. Dernier embellissement, le décor peint en trompe-l'œil du vaisseau est réalisé en 1843 par les frères Ceroni, peintres décorateurs d'origine italienne travaillant dans le sud-ouest.

La silhouette massive de l'église Saint-Alain témoigne d'une première expression du gothique méridional, qui culminera trente ans plus tard avec la construction de Sainte-Cécile d'Albi.

[CA]

Lectoure 14
Gers

Ancienne cathédrale Saint-Gervais-et-Saint-Protais

Monument historique classé le 31 octobre 1912
Propriété de la commune

Le premier évêque connu de Lectoure est Vigilius, qui participe au concile d'Agde en 506. Jusqu'au 11e s., le siège épiscopal reste en ville basse auprès du monastère de Saint-Gény. On connaît mal la cathédrale romane mais les dispositions de la nef unique font penser que l'on prévoyait de la couvrir de coupoles : elle comporte deux travées de plan carré, d'environ 20 m de côté, délimitées par six piliers massifs qui devaient soutenir les pendentifs des coupoles.

Lectoure serait ainsi l'exemple le plus méridional d'un mode de couvrement répandu d'Angoulême à Cahors. Au midi se trouvait le cloître, remplacé par l'arrière-cour du palais épiscopal, édifié à la fin du 17e s. Jusqu'au 13e s., la liste des évêques est mal connue. Seules émergent les personnalités de G. d'Andozille, futur archevêque d'Auch, au 12e s. et de G. de Monlezun, évêque de 1265 à 1294, à qui on attribue les voûtes de la nef. Des colonnettes, accolées aux piliers, y reçoivent les voûtes d'ogives, réduisant ainsi leur portée. Des chapelles séparées par des piles semi-cylindriques, surmontées de tribunes, ouvrent sur la nef. L'étage supérieur est percé de grandes baies. Un très large arc brisé assure la transition avec le chœur à déambulatoire.

La cathédrale est très endommagée en 1473 lors de la prise de la ville par les troupes de Louis XI. En 1487 Mgr d'Abzac de La Douze appelle le tourangeau M. Ragueneau pour la restauration de la nef et la reconstruction du clocher monumental, témoin majeur de l'œuvre de l'architecte. Situé à l'angle nord-ouest de la façade, il se terminait par une flèche portée à près de 90 m, mais celle-ci, ébranlée par la foudre, est démolie à la fin du 18e s. par Mgr de Cugnac, dernier évêque

de Lectoure. Dans son état actuel, il a quatre étages en retraits successifs soulignés par de puissants contreforts et par de fortes corniches. Sobre à l'étage inférieur, le décor se concentre aux niveaux supérieurs sur les arcs en accolade de ses baies. Une terrasse a remplacé la haute flèche disparue.

Attribuable à Ragueneau, la façade ouest frappe par sa nudité : le mur écran n'est percé que par le portail d'entrée, au-dessus duquel s'ouvrent une grande fenêtre et un *oculus*. On reconstruit le chœur à partir de 1540 sous l'épiscopat de J. de Barton (1513-1544) ; à cette occasion sont découverts les autels tauroboliques romains, conservés au musée de Lectoure. Les chapelles du déambulatoire sont pour la plupart voûtées d'ogives à liernes et tiercerons. Dans sa longueur totale la cathédrale atteint alors 75 m.

L'église est ravagée pendant les guerres de Religion. La reconstruction est entreprise dans la première moitié du 17e s., avec l'érection d'un jubé en 1648 et la réfection des voûtes, sous les épiscopats de Mgr d'Estresses et de Mgr de La Rochefoucauld. En 1742 est achevé le voûtement du chœur. L'évêché est définitivement supprimé à la Révolution.

Parmi le mobilier, on peut remarquer dans le déambulatoire nord une statue de l'Assomption en marbre blanc, travail italien du 18e s. et, dans la quatrième chapelle sud, une série de huit toiles du 17e s. sur le thème de la Passion du Christ.

Monument complexe, dominé par sa tour décapitée, la cathédrale de Lectoure illustre la permanence et la diversité de l'architecture gothique entre les 12e et 17e s.

[GG]

À gauche : Groupe sculpté de l'Assomption de la Vierge (marbre blanc), 18e s.

Lodève ⓯
Hérault

Ancienne cathédrale Saint-Fulcran et son cloître

Monument historique classé sur la liste de 1840 ; cloître et ensemble épiscopal classés le 27 juin 2005
Propriété de la commune

Ville gauloise, puis chef-lieu de cité romaine, Lodève accueille dès la plus haute antiquité une communauté chrétienne. Le diocèse est attesté en l'an 400. Dans la crypte, les plus anciens vestiges de la cathédrale, dédiée à saint Geniès, remontent aux 7e-8e s. Entre 945 et 975, elle est rebâtie par l'évêque Fulcran.

L'œuvre gothique débute par le clocher vers 1250. Dans la décennie 1280, le chœur à vaisseau unique est entrepris. À partir de 1318, l'adjonction de la chapelle paroissiale Saint-André bouleverse le plan initial et impose l'édification d'une nef à bas-côtés et chapelles latérales. La façade occidentale, érigée face à l'enceinte urbaine, est fortifiée vers 1350. Le cloître est construit au 15e s. et la chapelle conservant les reliques de saint Fulcran agrandie en 1480. Cet ouvrage de style flamboyant illustre la dévotion pour le saint évêque, dont le vocable supplante celui de Saint-Geniès après les guerres de Religion. Ces dernières ruinent l'édifice (1573) ; seuls le chœur et le clocher sont épargnés. L'ensemble est restauré grâce à l'évêque Plantavit de la Pause entre 1634 et 1640. La nef est relevée à l'identique par C. Viguier, maître maçon de Thézan. Le cloître est repris à partir de 1667.

Mgr de Fumel, dernier évêque de Lodève (1750-1790), fait installer le grand orgue de J.-F. Lépine (1753), les boiseries du chœur et le maître-autel en marbres polychromes (1757) ; il fait achever le palais épiscopal. La Révolution supprime le diocèse, rattaché à celui de Montpellier. Si la démolition de la cathédrale est un temps envisagée, d'importants travaux sont menés depuis le 19e s. pour restaurer l'édifice.

Long de 61 m pour une largeur maximale de 48 m, le plan de la cathédrale est atypique. Sa triple nef de trois travées, cantonnées de chapelles irrégulières, prolonge les deux travées du chœur à vaisseau unique, que clôt l'abside polygonale à neuf pans. L'extérieur se caractérise par des contreforts qui constituent une colossale ceinture de murs-boutants, dont la massivité est compensée par le jeu savant de retraits et de bandeaux. À l'intérieur, si les grandes arcades des bas-côtés allègent la nef, le chœur présente d'importantes surfaces murales qui contrastent avec la lumineuse abside, généreusement éclairée par neuf fenêtres ornées de vitraux de A. Mauvernay (1856). La grande voûte s'élève à 25 m. Au nord, l'entrée principale offre un portail à trumeau sous un porche voûté, tandis que sur la façade occidentale, surmontée d'échauguettes, s'épanouit une rosace rayonnante de 7 m de diamètre.

Presque indépendant, l'énorme clocher carré se greffe au bas-côté sud. Haut de 57 m, il conserve des traces de fortifications et est orné, sur le tympan des baies du second étage, des statues des saints patrons du diocèse.

La cathédrale s'insère dans un ensemble épiscopal. Le cloître, situé au sud du chœur, desservait des dépendances canoniales, partiellement conservées. Au nord-ouest, se déploie le palais épiscopal (mairie), élevé entre 1667 et 1779.

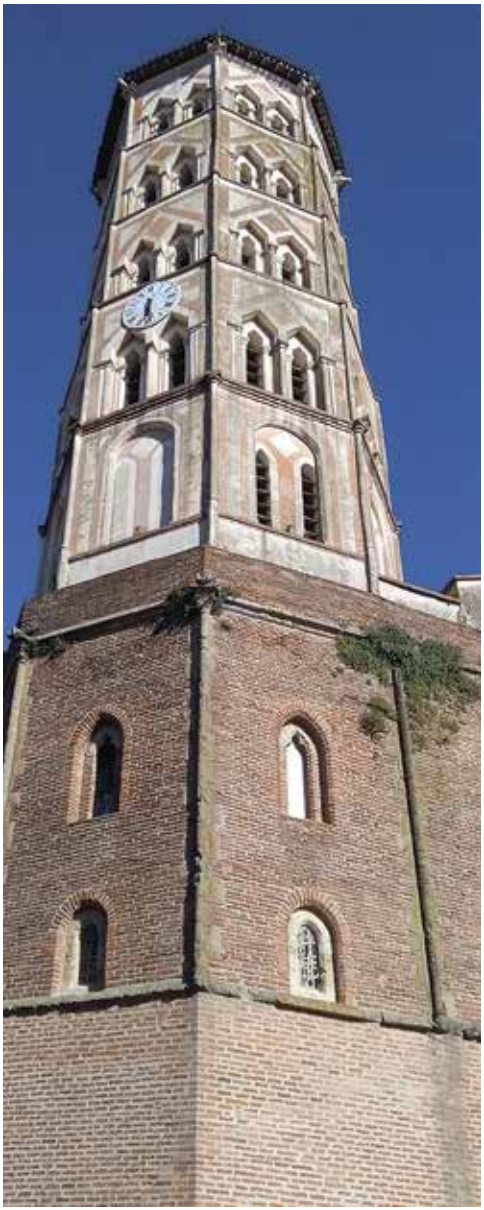
La cathédrale de Lodève, malgré sa nef à trois vaisseaux, relève du gothique méridional ; l'austère puissance de son esthétique de forteresse l'inscrit parfaitement dans l'architecture développée en Languedoc, en réaction à l'art du domaine royal.

[LB]

Lombez 16
Gers

Ancienne cathédrale Sainte-Marie

Monument historique classé sur la liste de 1846
Propriété de la commune



À la fin du 6e s., saint Majan évangélise la région et le site du *Lumbarium* romain est alors donné à l'abbaye de Saint-Thibéry qui y fonde un monastère bénédictin. Au 12e s., l'abbaye de Lombez se donne au chapitre de la cathédrale Saint-Étienne de Toulouse, dont elle adopte la règle des chanoines réguliers de saint Augustin. Lombez est érigé en évêché en 1317 par le pape Jean XXII, par démembrement de celui de Toulouse.

Le diocèse compte parmi ses évêques les plus célèbres J. Colonna, de 1328 à 1341, ami de Pétrarque, qui visite Lombez et est élu parmi ses chanoines, J.-B. A. de Fénelon (neveu du célèbre écrivain et théologien), aumônier de la reine Marie Leszczynska (épouse du roi Louis XV) y est prélat dans le dernier tiers du 18e s. Il construit l'évêché contigu (siège de l'éphémère sous-préfecture) et marque la cathédrale par ses aménagements intérieurs.

Reconstruite entre la première moitié du 14e et le début du 15e s., l'église, entièrement voûtée d'ogives, comprend deux nefs inégales séparées par de lourds piliers circulaires, closes chacune d'une abside. Le vaisseau principal, au sud, compte cinq travées et mesure 16 m de haut pour 47 m de long ; celui du nord ne s'étend que sur 28 m et prolonge le clocher de la façade occidentale. Avec ses cinq étages octogonaux percés de baies géminées en mitre, il s'inscrit parmi les tours de type toulousain. Le sol a été remblayé de plus d'un mètre en raison des fréquentes crues de la Save au 19e s.

Les fenêtres hautes du vaisseau principal sont dotées de vitraux du début du 16e s., inspirés de ceux d'Auch. La baie axiale présente notamment les armoiries de l'évêque J. de Bilhères-Lagraulas, cardinal de Saint-Denis,

qui commanda à Michel-Ange la Pietà pour la chapelle des rois de France de Saint-Pierre de Rome.

Le chœur est doté d'un bel ensemble de cinquante stalles (1651-1666), attribuées à G. Fontan, et un mobilier de grande qualité : maître-autel orné d'un élégant médaillon à l'effigie de la Vierge, sculpté par F. Lucas, grilles et crédences signées du ferronnier Bertin ou Mise au tombeau de la fin du Moyen Âge. L'orgue est l'un des trois seuls orgues d'Ancien Régime du Gers. Classé en 1976 pour sa partie instrumentale, il présente un buffet de style classique, réalisé par P. de Montbrun (1743) et élargi par G. Montarus (1780-1782). L'orgue a été reconstruit par J. Magen en 1879 et restauré dans son état du 18e s. par P. Vialle en 1995. Un trésor, situé dans l'ancien baptistère à la base du clocher, présente de l'orfèvrerie, des statues et une belle cuve baptismale en plomb du 13e s., ornée d'un décor roman en partie supérieure.

La cathédrale de Lombez est la plus toulousaine des églises du Gers. Elle reprend, en le simplifiant, le modèle des Jacobins de Toulouse : architecture de brique, nef à double vaisseau, aspect extérieur évoquant une forteresse et clocher octogonal.

[CG]

Mende 17
Lozère

Cathédrale Notre-Dame-et-Saint-Privat

Monument historique classé le 9 août 1906
Propriété de l'État

Initialement établi à *Anderitum* (Javols), chef-lieu de la cité des Gabales, le siège du diocèse est fixé à Mende, capitale du Gévaudan, à partir du 8e s. Au cours du Moyen Âge, la ville s'est construite autour de sa cathédrale, dont l'ampleur, à l'époque gothique, contraste avec la taille modeste de son cœur historique. L'édifice symbolise la toute-puissance des évêques qui sont également comtes du Gévaudan jusqu'en 1789.
La renommée de Mende est liée à deux personnages qui en ont changé le destin : saint Privat et Urbain V. Si l'existence du premier évêque mendois connu, réfugié et martyrisé au 5e s. sur le mont Mimat, n'est pas établie avec certitude, son culte et l'importance des pèlerinages qui lui ont été consacrés sont bien attestés.
Guillaume de Grimoard, originaire du Gévaudan, élu pape en Avignon en 1362 sous le nom d'Urbain V, est le commanditaire de la cathédrale gothique. Elle s'élève à partir de 1369, sous la direction du Majorquin P. Morell, remplacé en 1372 par P. Juglar. Le chantier est

dirigé par P. Gaspard et l'Auvergnat J. Durant à partir de 1452. Bien que consacrée en 1469, ses travaux s'achèvent en 1521, après l'édification de la façade occidentale et de ses deux spectaculaires tours, cantonnées de puissants contreforts. Le clocher de l'Évêque (85 m), remarquable par son décor flamboyant et renaissance, se distingue du clocher du Chapitre, plus massif et moins ouvragé (65 m).

La cathédrale est ruinée en 1581 pendant les guerres de Religion. Seules la façade occidentale avec ses clochers, la moitié gauche de la nef et les chapelles rayonnantes du déambulatoire sont épargnées. De la fameuse cloche la « Non-Pareille de la Chrétienté », fondue pour faire des canons, il ne reste que le battant de 470 kg, exposé à l'entrée de la nef. Reconstruite à partir de 1599 « à l'identique mais sans façons, ni ornements », par J. Despeisses et par P. Levesville, elle est à nouveau consacrée en 1620. Dans la deuxième moitié du 19e s. et au début du siècle suivant, d'importants travaux donnent à la cathédrale son visage définitif, dont témoigne le porche néogothique édifié en façade.

De plan basilical, l'édifice voûté d'ogives est composé d'une nef à bas-côté de neuf travées, éclairée par des fenêtres hautes. Elle s'achève à l'est par une abside à cinq pans sans transept. Deux chapelles absidiales bordent le déambulatoire. Les chapelles latérales s'ouvrent sur les bas-côtés par de grandes arcades en arc brisé. À l'ouest, la première travée est délimitée par la base des deux clochers de plan carré.

Si la reconstruction du 17e s. présente peu d'ornementation, l'intérieur est richement décoré et abrite les somptueuses tapisseries d'Aubusson représentant la Vie de la Vierge, commandées en 1706 à A. Barjon, la Vierge Noire mentionnée dès 1219 et l'orgue de 1653 (œuvre des frères Eustache). La cathédrale abrite un panneau peint sur bois du début du 15e s. : le portrait d'Urbain V portant les chefs des saints Pierre et Paul.

La puissante cathédrale de Mende illustre la pérennité du style gothique à travers les siècles et demeure le principal monument d'architecture religieuse médiévale du Gévaudan.

[JE]

Mende, cathédrale Notre-Dame-et-Saint-Privat. Portrait d'Urbain V. Panneau sur bois, détail, 15e s.

Mirepoix ⑱
Ariège

Ancienne cathédrale Saint-Maurice

Monument historique classé le 22 mars 1907
Propriété de la commune

Détruite par la rupture d'un barrage en 1279, la ville de Mirepoix est refondée en 1289, autour d'un prieuré de Saint-Victor de Marseille. Son église, à nef unique couverte d'une charpente apparente, est rebâtie en 1298.

Érigée en cathédrale par Jean XXII (1317), elle est reconstruite à partir de 1343, à l'initiative de l'évêque J. Fournier, futur pape Benoît XII. L'architecte mirapicien P. Peisson, auteur du Palais des Papes d'Avignon, en aurait donné le plan. Les chapelles rayonnantes sont achevées en 1349. La guerre de Cent Ans interrompt le chantier. L'évêque G. du Puy (1412-1429) lance la construction des chapelles nord ; une salle capitulaire et un cloître sont édifiés au sud. L'édifice reste cependant inutilisable et il faut attendre le brillant épiscopat de P. de Lévis (1493-1537) pour qu'il soit relevé de ses ruines : les chapelles septentrionales sont complétées, le porche et la façade occidentale élevés. La cathédrale est consacrée en 1506. Le clocher, construit par le maître maçon G. Terret, est

achevé en 1516. P. de Lévis édifie aussi le palais épiscopal au nord de la cathédrale.

Résignés à conserver la vieille nef charpentée, les évêques portent désormais leurs efforts sur le mobilier. La Révolution supprime le diocèse et le monument, pillé, est transformé en temple de la Raison. La ville, devenue propriétaire, reçoit en 1840 un legs important pour voûter la cathédrale. Les architectes Coma (1858-1859) et Cals (1861-1867) élargissent la nef par la reconstruction des chapelles sud et élèvent les murs gouttereaux pour supporter la voûte d'ogives. Le mobilier ancien est presque entièrement renouvelé. L'orgue de la manufacture munichoise Link, abrité dans un surprenant buffet néogothique, est achevé en 1891.

Longue de 48 m, la cathédrale se compose d'une nef unique de cinq travées, accostée de chapelles latérales, fermée par une abside à cinq pans. Au nord, le portail principal est abrité sous un porche ouvert à la dernière travée de la nef. Élevé au sud de la nef, haut

de 60 m, le clocher fait la renommée de l'édifice. Inspiré des modèles toulousains, il se compose d'une base carrée, surmontée de deux étages octogonaux percés de baies flamboyantes, et est couronné d'une grande flèche à crochets.

Haute de 24 m, la nef est épaulée par des arcs-boutants du 19e s. et éclairée par des rosaces créées par Cals, inspirées de celles de Saint-Michel de Carcassonne. Sa particularité réside dans sa largeur démesurée (21,60 m), qui n'est dépassée en Europe que par celle de la cathédrale de Gérone (22 m). Les chapelles latérales conservent des voûtes anciennes qui s'ornent, au chevet, de remarquables clefs sculptées attribuées au maître de Rieux. La chapelle Sainte-Agathe, construite sur le porche, communique avec le palais épiscopal. Elle conserve un exceptionnel dallage de terre cuite sur lequel est représenté le dernier labyrinthe réalisé dans une église française (1537).

Malgré la longueur d'un chantier de six siècles et les interventions du 19e s., la cathédrale de Mirepoix conserve les sobres caractéristiques de l'architecture gothique méridionale développée sous l'influence des Papes d'Avignon. Les adjonctions réalisées par P. de Lévis témoignent des derniers feux du gothique, à l'aube de la Renaissance.

[LB]

Montauban 19
Tarn-et-Garonne

Cathédrale Notre-Dame-de-l'Assomption

Monument historique classé le 9 août 1906
Propriété de l'État

Ville nouvelle créée en 1144 par le comte de Toulouse A. Jourdain, Montauban dépend alors de l'évêché de Cahors. Le diocèse de Montauban est créé par le pape Jean XXII, lors du démantèlement du diocèse de Toulouse (1317) ; l'ancienne abbaye bénédictine romane de Montauriol, située dans le faubourg dominant le Tarn, est transformée en cathédrale. Un vaste chantier de reconstruction gothique s'en suit.

Dès le 16e s., Montauban est une place forte protestante. Cette suprématie oblige le clergé catholique à quitter la ville durant presque soixante-dix ans. En 1561, la cathédrale gothique est pillée et incendiée. Détruite six ans plus tard, son site est remblayé pour servir de fortin. Le 20 août 1629, Montauban signe sa reddition. L'évêque A. de Murviel rentre en ville et transforme l'église Saint-Jacques en cathédrale provisoire.

En 1685, Louis XIV révoque l'édit de Nantes. Le souverain, voulant marquer sa victoire sur la religion réformée et se venger de la cité qui humilia Louis XIII lors du siège de 1621, ordonne la construction d'une nouvelle cathédrale. Son architecte ordinaire F. d'Orbay en dresse les plans. Trois îlots contre le rempart sont acquis et démolis, au point le plus élevé de la ville. La première pierre est posée le 10 avril 1692. D'Orbay décède rapidement et J. Hardouin-Mansart, architecte et surintendant des bâtiments du roi, lui succède en 1697. À sa mort (1708), R. de Cotte reprend le chantier jusqu'en 1739, date de la

consécration de la cathédrale. Ces grands architectes de la cour ne se déplaçant jamais sur le site, le chantier est suivi par des architectes locaux. Au début du 19e s., les bulbes originaux des tours sont remplacés par des terrasses et les chapelles reçoivent des décors portés.

Long de 87 m pour 40 m de large, l'édifice présente un plan en croix latine composé d'une nef de quatre travées, d'un transept peu saillant, et d'un chœur à quatre travées. Le chevet plat est muni de trois chapelles et d'un large déambulatoire. Le vaisseau, qui culmine à 25 m, est couvert de voûtes à lunettes qui dispensent un éclairage généreux. La coupole de la croisée s'orne de médaillons de stuc du sculpteur toulousain M. Arcis, représentant les vertus cardinales. Le toit de cuivre est porté par une charpente de forte section, savamment ordonnancée. La façade occidentale, en pierre, compte deux tours encadrant un grand entablement, supporté par quatre colonnes, et orné des statues des évangélistes dues à M. Arcis. L'ensemble est surmonté d'un fronton central (abritant la couronne royale) dont les rampants portent les allégories de la Religion et de l'Espérance. Les façades latérales et le chevet comportent des éléments porteurs en pierre et des remplissages réalisés en briques. L'ensemble était à l'origine enduit et badigeonné.

Parmi les nombreuses œuvres qu'abrite la cathédrale, il faut bien sûr citer *Le Vœu de Louis XIII*, œuvre majeure d'Ingres réalisée en 1824. Le buffet du grand orgue, d'abord installé à l'église Saint-Jacques, date de 1672.

Cathédrale aux tonalités de pierre dans un paysage de terre cuite, située sur un des points les plus hauts de la ville, elle attire le regard et impressionne par sa teinte blanche et sa toiture vert-de-gris. Elle est un des exemples majeurs de l'architecture classique en France.

[IV]

À gauche : *Le vœu de Louis XIII* (huile sur toile). Jean-Dominique Ingres, 1824.

Montpellier 20
Hérault

Cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul

Monument historique classé le 9 août 1906
Propriété de l'État

L'évêché de Montpellier succède aux anciens diocèses qui occupaient le territoire de l'actuel département de l'Hérault. Mais le siège épiscopal n'est transféré qu'en 1536 de Maguelone à Montpellier. Il s'installe dans le monastère-collège Saint-Benoît-Saint-Germain, fondation majeure d'Urbain V en 1364, et l'église abbatiale devenue cathédrale reprend alors le vocable de celle de Maguelone. L'église, qui a conservé sa nef d'origine, est l'œuvre des architectes pontificaux B. de Manse et B. de Nogayrol. Elle présente deux traits exceptionnels pour une architecture méridionale : l'ampleur du massif antérieur et du porche dont les piles circulaires sont inspirées du palais pontifical d'Avignon et l'implantation de quatre tours, deux formant clochers sur la façade principale sud, deux construites au-dessus des chapelles latérales nord.

La cathédrale est ruinée pendant les guerres de Religion et sa reconstruction envisagée sur les vestiges de l'ancienne chapelle Sainte-Croix, actuelle place de la Canourgue. L'édifice est finalement restauré à partir de 1629, sous l'épiscopat de P. de Fenouillet (1608-1652). De célèbres artistes montpelliérains, S. Bourdon (1616-1671), J. de Troy (1638-1691) et A. Ranc (1634-1716), ornent le chœur gothique de trois peintures magistrales (conservées aujourd'hui dans le transept) avant qu'il ne soit remplacé en 1775, selon les plans de M. Audran, par une abside de plan carré à deux travées. C'est en en 1778 que le facteur piscénois J.-F. Lépine (1732-1817) réalise l'orgue actuel.

L'architecte diocésain H. Revoil (1822-1900) réalise à partir de 1855 l'agrandissement de la cathédrale. Il détruit l'ancien chœur qui jurait « avec l'effet grandiose d'un des plus beaux vaisseaux du 14e s. ». Le nouveau chœur est fermé par une abside centrale à sept pans, et ses deux bas-côtés clôturés chacun par une absidiole. Avec le chevet épaulé d'arc-boutants et la toiture en charpente couverte de tuiles vernissées, il reprend des formules architecturales issues du gothique septentrional, incarnant le modèle de cathédrale idéale imaginé par Viollet-le-Duc. Le projet de Revoil comprend aussi la reconstruction de la tour Saint-Benoît détruite en 1567.

L'église fortifiée, voûtée d'ogives, d'une ampleur de 95 m de long pour 26 m de large, présente un plan à nef unique composée de six travées, ouvrant sur douze chapelles latérales implantées entre les contreforts. L'imposant et original baldaquin médiéval de la façade principale confère à l'église une silhouette austère et massive, mais cette impression de monumentalité s'estompe dans l'édifice. L'ample vaisseau, élancé et lumineux, admirablement

servi par la finesse des arcs, piliers et colonnettes, offre élégance et légèreté.

Si le monument du 14e s. répondait aux caractéristiques du gothique méridional, les transformations du 19e s., inspirées de l'art rayonnant, ont durablement modifié le seul témoin intra-muros de l'architecture religieuse médiévale à Montpellier.

La cathédrale a reçu en 1847 le titre honorifique de basilique, honneur accordé par le pape.

[HP]

À gauche : *La chute de Simon le Magicien* (huile sur toile). Sébastien Bourdon, 1657-1658.

Narbonne 21
Aude

Ancienne cathédrale Saint-Just-et-Saint-Pasteur et son cloître

Monument historique classé sur la liste de 1840 ; cloître monument historique classé le 18 avril 1914
Propriété de la commune

Capitale de la première province romaine de Gaule, Narbonne est dès le 4e s. le siège d'un évêché, élevé au rang d'archidiocèse puis au statut de primatiat en 1097. Le prestige des archevêques, présidents-nés des États du Languedoc, disparaît avec la suppression du diocèse à la Révolution. Des trois cathédrales édifiées entre les 4e et 9e s., ne subsiste que la tour de l'archevêque Théodard (890), élevée à l'angle sud-est du cloître.

La première pierre de l'œuvre gothique, envoyée de Rome par le pape Clément IV, ancien archevêque de Narbonne, est posée en 1272. La cathédrale est conçue « *à l'imitation des églises nobles de France* », dans le style gothique rayonnant. Le premier architecte connu est Jean Deschamps (1286), confondu à tort avec son homonyme de Clermont. En 1295, lui succède Dominique de Fauran, puis son fils Jacques qui termine le chœur (1332) et lance les tours du transept achevées en 1349. Cependant, dès 1345, les consuls s'opposent à la destruction de l'enceinte, nécessaire à l'édification de la nef. Les troubles de la guerre de Cent Ans interdisent la démolition du rempart et l'achèvement de l'édifice. En contrepartie, les chanoines édifient un cloître, à l'emplacement de l'église de Théodard. La cathédrale est consacrée en 1587. De 1708 à 1730, le transept et la nef sont ébauchés dans un style néogothique précoce. La Révolution rétrograde la primatiale au rang d'église paroissiale. Elle connaît un dernier projet d'achèvement esquissé par Viollet-le-Duc et abandonné faute de moyens en 1843.
Incluse dans le Palais des Archevêques, la cathédrale est reliée par le cloître de style flamboyant au Palais Vieux, organisé autour de la cour de la Madeleine. Le Palais Neuf, au sud, s'orne d'un formidable donjon construit par G. Aycelin au 14e s.

De proportions gigantesques, le chœur à déambulatoire compte quatre travées, une abside à cinq pans, et une couronne continue de chapelles pentagonales. Le vaisseau à trois niveaux culmine à 41 m. Chapelles et bas-côtés, hauts de 20 m, sont couverts par la même terrasse dallée. L'ensemble, de

54 m de long pour 48 m de large, est soutenu par un système complexe d'arcs-boutants fortifiés, qui participent à la mise en défense du Palais. À l'ouest, la cour Saint-Eutrope conserve l'amorce du transept. À l'intérieur, la rigueur de la composition architecturale est soulignée par de simples modénatures, excluant toute sculpture ornementale. Les chapelles du collatéral nord communiquent par un passage, isolant ainsi les piliers à la verticalité affirmée, formule originale reproduite au chœur de Saint-Étienne de Toulouse.

La cathédrale conserve d'importants cycles de vitraux (13e-16e s.). Outre le trésor exposé dans la chapelle de l'Annonciade, citons parmi le riche mobilier, les vestiges d'un retable de pierres polychromes du 14e s. et une vierge en albâtre gothique, les tombeaux de P. de la Jugie († 1375) et de G. Briçonnet († 1514), et le retable de la *Résurrection de Lazare*, orné à l'origine d'une toile de S. del Piombo, offert par le cardinal J. de Médicis (1521).

La cathédrale de Narbonne est le plus éloquent exemple méridional de l'adoption du gothique rayonnant et en constitue le foyer de pénétration vers la Catalogne. Elle compose, avec le Palais des Archevêques, un des ensembles médiévaux les plus monumentaux d'Europe du Sud.

[LB]

Nîmes 22
Gard

Cathédrale Notre-Dame-et-Saint-Castor

Monument historique classé le 9 août 1906
Propriété de l'État

La cathédrale de Nîmes est consacrée à saint Castor d'Apt, qui vivait à la fin du 4e s. et au début du 5e s. Originaire de Nîmes, il devient évêque d'Apt après avoir mené une vie érémitique. Son martyre se situe lors de l'invasion d'Apt par les Barbares. Ses reliques sont transférées dans la crypte de la cathédrale de Nîmes en 1179.

L'édifice a souffert d'une histoire mouvementée, marquée par les destructions et les conflits religieux des 16e et 17e s. On peut distinguer trois époques principales de construction, reconstruction et aménagement intérieur.
La cathédrale romane est élevée à la place d'un édifice plus ancien, datant probablement de la période romaine. Ses élévations sont surtout lisibles à l'ouest : il y subsiste des pans importants de façade correspondant à un mur-pignon surmonté d'un ancien clocher. Dominé par un clocher de 40 m, le monument est rythmé par des arcatures lombardes encore très présentes au nord. Il se caractérise par un fronton triangulaire soutenu par une corniche, sous laquelle court une frise où se déploie une suite de scènes sculptées en bas-relief qui illustrent l'Ancien Testament. Les parties correspondant à l'iconographie du Péché originel, de l'histoire d'Adam et Ève et de Caïn et Abel sont romanes, la suite relève essentiellement des réfections du 17e s. Ce décor, auquel s'ajoutent les motifs des rosaces, feuilles d'acanthe et mascarons de lions, très proche des sculptures du portail de Saint-Gilles-du-Gard, est révélateur de l'esthétique antiquisante du Languedoc oriental.

À la suite des destructions liées aux guerres de Religion (1567 et 1621), la cathédrale est reconstruite au 17e s. La grande période de

travaux correspond à l'épiscopat de Mgr Cohon (1633-1644), qui impose le style classique mais entreprend aussi de restituer une grande partie des reliefs romans. De cette époque datent les dispositions actuelles de la nef et des chapelles latérales surmontées de tribunes. La chapelle du Rosaire, à l'axe du chevet, est de style baroque.

Enfin, au 19e s. est construit le portail néoclassique à fronton triangulaire en 1822. Les modifications les plus marquantes sont réalisées entre 1877 et 1882 par l'architecte des Monuments historiques H. Revoil, qui transforme les intérieurs de la cathédrale en y imprimant un style que l'on peut qualifier de romano-byzantin. Les vitraux sont réalisés par E. Didron en 1882.
La cathédrale présente une nef unique à chapelles latérales de trois travées, un court transept et un chœur de deux travées, clos par une abside pentagonale et ceinturé d'un déambulatoire. Le vaisseau voûté d'ogives, haut de 20 m, s'appuie sur le massif occidental, qui conserve les vestiges romans les plus remarquables. La cathédrale abrite de nombreuses œuvres, dont le grand orgue (buffet de 1643, instrument reconstitué par le facteur A. Kern en 1974), les tombeaux du cardinal de Bernis et du cardinal Cohon, et les tableaux de C.-J. Natoire, de P. Parrocel et de X. Sigalon.

Si la cathédrale de Nîmes conserve une structure classique, malgré les modifications du 19e s., le répertoire antiquisant du fronton sculpté et de sa frise historiée constitue un chef-d'œuvre de la sculpture romane méridionale.

[PH]

Pamiers 23
Ariège

Cathédrale Saint-Antonin ou Notre-Dame-du-Mercadal

Monument historique classé le 9 août 1906
Propriété de l'État

Le 23 juillet 1295 Boniface VIII crée le diocèse de Pamiers, par démembrement de celui de Toulouse. Son premier évêque est Bernard Saisset, abbé du Mas Saint-Antonin, au sud de la ville. Ce site excentré reste le siège du diocèse jusqu'au milieu du 16e s. Son territoire, très vaste, est amputé une première fois en 1308. Ses limites définitives sont fixées en 1318, lors de la réforme des évêchés méridionaux de Jean XXII. Jacques Fournier, futur pape Benoît XII, est évêque de Pamiers de 1317 à 1326. La cathédrale est ravagée au cours des guerres de Religion et seul le clocher est épargné. Au 17e s., la reconstruction est entreprise par l'évêque H. de Sponde et continuée par son successeur F. de Caulet. On ignore le nom du maître d'œuvre de la nouvelle construction, inachevée à la mort de Mgr de Caulet.

Le portail occidental et le clocher octogonal sont les seuls vestiges de l'église médiévale. Le portail roman en plein cintre à multiples voussures s'ouvre sous un grand arc gothique. Les chapiteaux représentent la vie et le martyre des deux saints Jean. Le soubassement du clocher est aveugle du côté ouest et ouvert par deux arcs brisés au nord et au sud. Le passage à l'octogone est souligné par des pinacles qui contrebutent le sommet crénelé du premier étage, lui conférant un aspect fortifié. Les trois étages supérieurs, percés de doubles fenêtres aux arcs en mitre, se réfèrent aux modèles toulousains et notamment aux Jacobins.

Une nef unique de quatre travées, bordée de chapelles, précède un transept peu débordant et un chœur à pans coupés. L'ensemble a une longueur dans œuvre de près de 50 m.

L'élévation est à deux étages séparés par une forte corniche. Les nervures des voûtes d'ogives quadripartites retombent sur des pilastres aux chapiteaux simplement moulurés. Les chapelles ouvrent sur la nef par des arcs en plein cintre.

Au début du 18e s., Mgr de Verthamon commande à frère André, peintre de l'ordre dominicain, les grandes toiles ornant les bras du transept. Après la Révolution, l'évêché de Pamiers n'est rétabli qu'en 1823 et l'église est pratiquement dépouillée de tout mobilier : aussi le décor est-il principalement marqué par le 19e s.

Cinq toiles marouflées de Bénézet, peintre recommandé à Mgr Rougerie par J. de Lahondès, occupent les arcatures du chœur et constituent l'élément majeur du décor : elles sont consacrées, sur les conseils du chanoine Pouech, à la vie et au martyre de saint Antonin.

L'orgue, acheté aux bénédictins de la Daurade à Toulouse, est installé en 1776. Transformée au 19e s., sa partie instrumentale est rétablie à partir de 1980 dans l'esprit d'un orgue classique du 18e s. Le buffet sculpté est restauré ; l'instrument rénové est inauguré en 1992.

Construite en brique, l'église du 17e s. reprend les canons de l'architecture classique, mais, par l'emploi de voûtes d'ogives, par le profil de ses baies à remplages gothiques, elle s'inscrit dans la tradition de l'architecture médiévale.

[GG]

Perpignan 24
Pyrénées-Orientales

Cathédrale Saint-Jean-Baptiste

Monument historique classé le 9 août 1906
Propriété de l'État

Saint-Jean-Baptiste de Perpignan n'est cathédrale que depuis 1601, date du transfert de la résidence de l'évêque et du chapitre d'Elne dans la ville qui était le chef-lieu du territoire, mutation attendue depuis des siècles. Cette attente explique pourquoi l'édifice, entrepris en 1324, l'a été, dès l'origine, aux dimensions d'une cathédrale. Cette grande église n'est cependant que le plus important des édifices d'un véritable ensemble, historique et fonctionnel rassemblés au fil du temps dans l'espace de la *cellera* primitive qui donna naissance à Perpignan au 10e s.

D'abord l'église Saint-Jean-le-Vieux (*Sant Joan lo Vell*), édifice des 12e et 13e siècles ayant succédé à celui qui, érigé en paroisse en 1025, avait cristallisé autour de lui le premier noyau urbain. Pour le reconstruire au 14e s., dans ce moment d'apogée où Perpignan devient capitale du royaume de Majorque, les constructeurs investissent le cimetière voisin, pensant que le chantier serait long : ils ne se trompaient pas. Le déplacement du cimetière, donc, précède le chantier de Saint-Jean-le-Neuf (*Sant Joan lo Nou*) et conduit à la construction du grand cloître, ou *Campo Santo*, édifié à partir de 1321, toujours conservé. Entre les deux, on entreprend peu après la grande église, à trois nefs et trois absides, dont le projet ne ressemble pas aux cathédrales gothiques « françaises », mais, à tout prendre, s'apparenterait plutôt à la cathédrale de Majorque.

Après deux courtes décennies, le chantier s'arrête : le royaume de Majorque disparaît (1344) et la Grande Peste (1348) porte un coup terrible à la société locale et à ses ressources. Ce n'est que cent ans plus tard (1433) que le chantier est relancé, par l'évêque G. Albert, sur de nouvelles bases : conseillé par son maître d'œuvre, le Majorquin G. Sagrera, il réduit le projet à

une nef unique, large et haute. Il faudra près de soixante ans pour achever de voûter l'édifice (1492), consacré en 1509. Autour de la cathédrale s'agrègent le palais épiscopal, l'hôpital (démoli en 1890), les chapelles du Dévôt-Christ et de la *Funeraria*, le syndicat des chanoines, le presbytère enfin (1899-1900), œuvre de L. Bénouville, arbitrairement rasé en 2015.

La nef unique de Saint-Jean-Baptiste de Perpignan comporte sept travées, larges de 16 m et hautes de 26 m, vaisseau majestueux dont les proportions ont certainement été fixées par Sagrera lui-même. La nef se raccorde sur un transept où s'ouvrent les trois absides du projet primitif du 14e s. Les quatorze chapelles et les cinq autels du transept et du chœur sont décorés de retables dont la réalisation s'échelonne entre le 15e et le 19e s. Certains sont de véritables chefs-d'œuvre, de peinture ou sculpture. L'exceptionnel buffet gothique du grand orgue est daté 1504 ; ses immenses volets peints sont déposés, depuis 1843, au-dessus de la porte de Bethléem. L'instrument, d'A. Cavaillé-Coll, date de 1857.

En revanche, l'édifice n'a jamais comporté de façade, et n'a reçu un porche d'entrée qu'en 1630-31. Sa silhouette est marquée par le grand campanile en fer forgé, érigé en 1743, où la grosse cloche des heures, ou *seny major*, fondue en 1418, égrène le pas du temps.

Inscrite au cœur d'un rare complexe monumental, Saint-Jean-Baptiste de Perpignan compte parmi les plus vastes cathédrales de style gothique méridional. Elle abrite un ensemble mobilier de première importance que la restauration prochaine de l'église romane Saint-Jean-le-Vieux, futur trésor, contribuera à valoriser.

[OP]

Retable de la Vierge de la Magrana, fin 15e siècle.

Rieux-Volvestre 25
Haute-Garonne

Ancienne cathédrale Sainte-Marie

Monument historique classé le 18 septembre 1923
Propriété de la commune

En 1317, l'église Sainte-Marie est élevée au rang de cathédrale lors du démembrement du diocèse de Toulouse par le pape Jean XXII. La présence d'un prieuré fondé par l'abbaye bénédictine de Lézat et d'une jugerie royale (vers 1270) explique le choix de Rieux comme siège du nouveau diocèse.

Implantée dans un méandre de l'Arize, la cathédrale plonge une partie de ses puissants murs de briques dans la rivière. Elle participe avec l'évêché à la défense de la ville. L'irrégularité de son plan témoigne des campagnes successives d'agrandissement et d'embellissement, échelonnées du 12e au 17e s.
L'église est agrandie dès le 13e s., par l'ajout d'un chœur à chevet plat, percé d'une baie gothique encadrée de deux ouvertures en plein cintre et surmontée d'une rose. L'accès primitif se trouvait sur la façade nord sous un clocher-porche, détruit au 17e s.
De 1333 à 1336, Mgr J. Tissandier prolonge la nef unique de trois travées. Couverte de voûtes d'ogives d'une hauteur modeste (16 m), contrebutée de puissants contreforts, percée de baies étroites, elle relève du style gothique méridional. Un portail en calcaire finement sculpté, placé à la première travée, est ouvert au sud. Les quarante-deux statues ornant ses voussures, attribuées au maître de Rieux, auteur de la chapelle funéraire de J. Tissandier aux Cordeliers de Toulouse, sont bûchées à la Révolution.
À la fin du 14e s., la nef est endommagée par l'effondrement de la flèche du clocher. Une nouvelle consécration de l'église par Mgr H. de Rouffignac (1426-1460) laisse supposer une campagne de travaux conséquente. Une petite sacristie est ajoutée au sud du chœur, à la fin du 15e s. Au 17e s., les travaux reprennent sous l'impulsion des trois prélats de la famille de Bertier, liée au riche milieu parlementaire toulousain. Débutés en 1539, le chœur des chanoines, construit perpendiculairement à la nef, et la grande sacristie sont achevés en 1645, après les guerres de Religion. Le portail gothique est déplacé d'une travée pour être dans l'axe du chœur canonial, qui conserve ses cinquante-huit stalles. L'orgue est commandé en 1662 au facteur toulousain R. Delaunay. La nouvelle sacristie accueille un trésor qui conserve un ensemble de pièces remarquables, dont l'imposant buste en argent de saint Cizi, œuvre de l'orfèvre toulousain P. Desnos (1672).

Inspiré du clocher des Jacobins de Toulouse, le clocher octogonal (40 m), considéré comme « un des plus beaux du Royaume », compte cinq niveaux : le haut soubassement aveugle et le premier étage à baies géminées datent du 14e s. alors que les trois autres, bâtis en retrait et décorés de baies en mitre, ont été reconstruits au 17e s.

À la Révolution, la cathédrale est saccagée, ses décors bûchés et les signes de féodalité (tours, créneaux) détruits. Elle a fait l'objet de plusieurs campagnes de restauration au 19e s. et au 20e s.

Monument au plan atypique, magnifié par les bords de la rivière, la cathédrale de Rieux-Volvestre illustre la permanence du style gothique dans le Midi toulousain, entre les 13e et 17e s.

[MED]

Rodez 26
Aveyron

Cathédrale Notre-Dame

Monument historique classé sur la liste de 1862
Propriété de l'État

Le diocèse de Rodez aurait été fondé par saint Martial au 3e s. Suite à la chute du clocher roman en 1276, la construction de l'actuel monument est lancée en 1277, sur le modèle des cathédrales gothiques du nord de la France. La couronne des chapelles rayonnantes et les quatre chapelles polygonales suivantes sont construites avant le milieu du 14e s. Les travaux se ralentissent suite à la guerre de Cent Ans et à la baisse des revenus du diocèse, amputé par la création de l'évêché de Vabres (1317). L'homogénéité du plan initial est rompue par l'introduction d'un pilier rond au sud, abandonné au nord au profit d'un pilier ondulé, marquant le départ des quatre chapelles rectangulaires des deux dernières travées du chœur. Le 14e s. voit aussi l'édification du clocher gothique (1360-1386) et du portail nord du transept.

Après un ralentissement au début du 15e s., le chantier connaît un essor considérable sous les épiscopats de G. de la Tour d'Olliergues (1429-1457) et de B. de Chalençon. Les évêques obtiennent des consuls le percement de la muraille de la ville, qui entravait le développement de la nef, à condition de maintenir une façade fortifiée à l'ouest. Le chantier est alors dirigé par le grand lapicide J. Morel, qui édifie le bras sud et son portail. Il adopte un nouveau parti d'ornementation résolument flamboyant : la sculpture de calcaire est sertie entre deux solides contreforts de grès, imposés par les fondations du 14e s. Suite à l'incendie du clocher en 1510, l'évêque F. d'Estaing (1501-1529) commande sa reconstruction au maître d'œuvre A. Salvanh.

La nef est achevée sous l'épiscopat de G. d'Armagnac (1529-1562), qui confie à son ami G. Philandrier, éditeur des *Annotations sur Vitruve* en 1544, la conception d'un ornement sommital insolite : une miniature de façade à la romaine posée sur le pignon occidental.

La nef à bas-côtés et chapelles latérales, haute de 30 m, compte sept travées ouvertes sur un transept non débordant. Le chœur de quatre travées est clos par un chevet à déambulatoire et chapelles rayonnantes, qui conservent une partie de leurs peintures médiévales. L'ensemble s'étend sur 107 m. Le vaisseau présente l'élévation habituelle à trois niveaux, sobrement soulignée par l'ouverture réduite des fenêtres. À l'extérieur, les arcs-boutants s'élèvent au-dessus des collatéraux couverts de dallages, trait partagé avec les chœurs de Narbonne et Toulouse. Œuvre remarquable du gothique flamboyant, le clocher est la plus haute tour-terrasse de France (87 m). Si la façade occidentale est restée inachevée, sa tour nord abrite un exceptionnel escalier en colimaçon à double révolution, dont les deux volées sont unies par une troisième vis, œuvre attribuée à Philandrier.

De nombreuses œuvres d'art sont conservées dans l'édifice : les stalles flamboyantes de bois sculpté, réalisées par A. Sulpice (1468-1478), le jubé gothique déplacé dans le transept sud en 1872, le retable du Saint-Sépulcre (1523) et le grand buffet d'orgue qui orne le bras nord du transept (1628-1631). Le déambulatoire accueille, depuis 2006, sept vitraux contemporains de l'artiste S. Belzère, dans lesquels l'iconographie chrétienne se mêle à l'imagerie scientifique.

Monument d'exception, parmi les plus vastes d'Occitanie, la cathédrale de Rodez marque profondément le paysage artistique du Rouergue ; elle illustre l'importance de cette province entre les 13e et 16e s.

[AD]

Saint-Bertrand-de-Comminges 27
Haute-Garonne

Ancienne cathédrale Sainte-Marie et son cloître

Monument historique classé sur la liste de 1840 — Patrimoine mondial de l'UNESCO, 1998
Propriété de la commune

Ville romaine fondée par Pompée, *Lugdunum Convenarum* accueille un évêché avant le 6e s. C'est à saint Bertrand, ancien chanoine de Saint-Étienne de Toulouse, élu évêque de la cité des Convènes en 1083, que l'on attribue les premières campagnes de travaux de la cathédrale actuelle. Il y sera inhumé en 1123, et le pèlerinage sur sa tombe prend de l'importance dès lors. Après sa canonisation (1218), la ville est nommée pour la première fois Saint-Bertrand-de-Comminges (1222).

De la période romane subsiste la première travée occidentale à trois vaisseaux, dominée par un lourd clocher. Son portail s'orne d'un tympan représentant un évêque, vraisemblablement saint Bertrand, aux côtés de la Vierge et des rois mages. Au sud, le cloître, bien que restauré au 19e s., conserve deux galeries romanes. La reconstruction gothique est l'œuvre B. de Got, évêque de Comminges entre 1295 et 1299, devenu premier pape d'Avignon sous le nom de Clément V (1305). Il fait translater en 1309 les reliques de son saint patron, et consent d'importantes libéralités pour achever une église qu'il appelait sa « fille chérie ». Une partie des objets précieux qu'il offre à la cathédrale est présentée dans le trésor, aménagé en 1968 dans la salle capitulaire.

L'homogénéité du chevet, jusqu'à la quatrième travée de la nef, et les blasons qui scandent la construction donnent une lecture claire de la campagne de travaux, qui emprunte toutes les caractéristiques de l'art gothique méridional. Les neuf chapelles orientales adoptent un même plan pentagonal. La nef, vaste vaisseau unique construit selon le même parti en un demi-siècle, est terminée sous l'épiscopat de H. de Castillon, (1336-1352). Il fait également construire une chapelle funéraire, au nord du chœur, sur un plan rectangulaire. Elle abrite son remarquable tombeau, dont le gisant est attribué au Maître de Rieux. Son successeur, B. de Cosnac (1352-1374) fait édifier au sud une chapelle haute au-dessus de l'aile nord du cloître, timbrée à sa clef de ses armes.

La cathédrale achevée, les évêques s'attachent à en embellir l'intérieur. En 1476, le corps de saint Bertrand est déplacé dans le mausolée construit sous les épiscopats de P. de Foix (1422-1451) et de J. de Foix-Béarn (1466-1501). Conçu comme une châsse en pierre, le mausolée renferme les reliques du saint et s'orne de peintures datables fin 16e-début 17e s.
C'est sous l'épiscopat de J. de Mauléon (1523-1551) que la cathédrale reçoit son décor le plus spectaculaire. Il dirige la construction d'une nouvelle sacristie sur le flanc sud-est de la cathédrale et d'une salle capitulaire sur la galerie nord du cloître, mais surtout, il commande un mobilier fastueux pour la nef. C'est à lui que l'on doit la création du chœur des chanoines, de l'orgue, du retable du maître-autel, ainsi que quelques vitraux du 16e s. et la commande d'une tenture de chœur dont deux tapisseries subsistent aujourd'hui.

Vaste vaisseau hérissé de puissants contreforts, dominant fièrement les vestiges de l'ancienne ville romaine dans un magnifique cirque pyrénéen, la cathédrale du Comminges n'usurpe pas son surnom de « Mont-Saint-Michel des terres ».

[AD]

Saint-Lizier 28
Ariège

Ancienne cathédrale Notre-Dame-de-la-Sède

Monument historique classé le 18 juillet 1994 — Patrimoine mondial de l'UNESCO, 1998
Propriété du Conseil départemental de l'Ariège

L'établissement d'un évêché dans le chef-lieu de la cité des *Consoranni* pourrait remonter à la seconde moitié du 4e s., avec, pour premier évêque, saint Valier. La première mention fiable est cependant, en 506, celle de « Glycerius, episcopus consoranicae », qui donnera son nom à la ville.

Bâtie sur le rempart du Bas-Empire, Notre-Dame-de-la-Sède fut, malgré l'importance de l'église Saint-Lizier, desservie elle aussi par un chapitre de chanoines, la « véritable » cathédrale du diocèse de Couserans depuis ses origines jusqu'à la suppression du diocèse à la Révolution. Au début du 17e s., Bruno de Ruade, en conflit avec ses chanoines, est contraint de se retirer dans sa résidence de Tourtouse. En 1657, Mgr de Marmiesse réunit définitivement à Notre-Dame-de-la-Sède les deux chapitres et, en 1675, il entreprend la reconstruction du palais épiscopal.

Au 19e s., le palais et l'ensemble des bâtiments inclus dans l'enceinte antique sont transformés en hôpital psychiatrique, dont Notre-Dame devient la chapelle.

Bordée au nord par l'aire du cloître, la cathédrale, à nef unique, est en liaison avec le palais épiscopal situé à l'ouest. Au mur nord, sont remployées des frises sculptées antiques ; un enfeu abrite un bas-relief du *Christ aux Outrages*. L'abside, vestige de l'église romane, cantonnée au sud d'une tour, est construite en appareil moyen. Son niveau supérieur, servant de clocher, comporte six grandes baies.

La porte d'accès à la cathédrale, à quatre voussures en arc brisé, très proche de celle de l'église Saint-Lizier, ouvre au nord. La nef, de trois travées voûtées d'ogives, est séparée du chœur, moins élevé, par un arc triomphal. La travée occidentale et le voûtement sont à attribuer à l'épiscopat de Jean d'Aula (1480-1515), de même que les trois chapelles établies du côté sud, sur le rempart.

L'église était entièrement recouverte de peintures murales, dégagées à partir de 1992. Un premier décor remonterait au 12e s. mais l'essentiel revient aussi à Jean d'Aula. Sur le mur nord sont peints sur trois registres des épisodes de la vie de saint Jacques le Majeur. Du côté sud subsiste un arbre de Jessé. La voûte est divisée en deux par une fausse lierne qui donne naissance à de faux remplages, les demi-voûtains recevant la représentation d'une sibylle répondant à celle d'un patriarche. Cette association est plus rare que celle des sibylles et prophètes habituelle dans l'iconographie de l'époque. Les vêtements des personnages correspondent bien à la mode du début du 16e s. Le chœur est revêtu de lambris du 17e s., sculptés de médaillons représentant les évangélistes et de panneaux consacrés à la vie de la Vierge.

Du cloître, ne subsiste plus, à l'est, que la salle capitulaire voûtée d'ogives. Le palais épiscopal est construit sur le front sud du rempart, encadré par deux tours semi-circulaires. Il a gardé un escalier monumental et quelques pièces d'apparat de la fin du 17e s., ornées de gypseries.

La cathédrale Notre-Dame-de-la-Sède est la plus petite des cathédrales d'Occitanie. Modestement inscrite dans le vaste palais des évêques, ses proportions l'apparentent à une simple église. Ses décors peints en soulignent cependant tout l'intérêt.

[GG]

Saint-Lizier 29
Ariège

Ancienne cathédrale Saint-Lizier et son cloître

Monument historique classé sur la liste de 1886 — Patrimoine mondial de l'UNESCO, 1998
Propriété de la commune

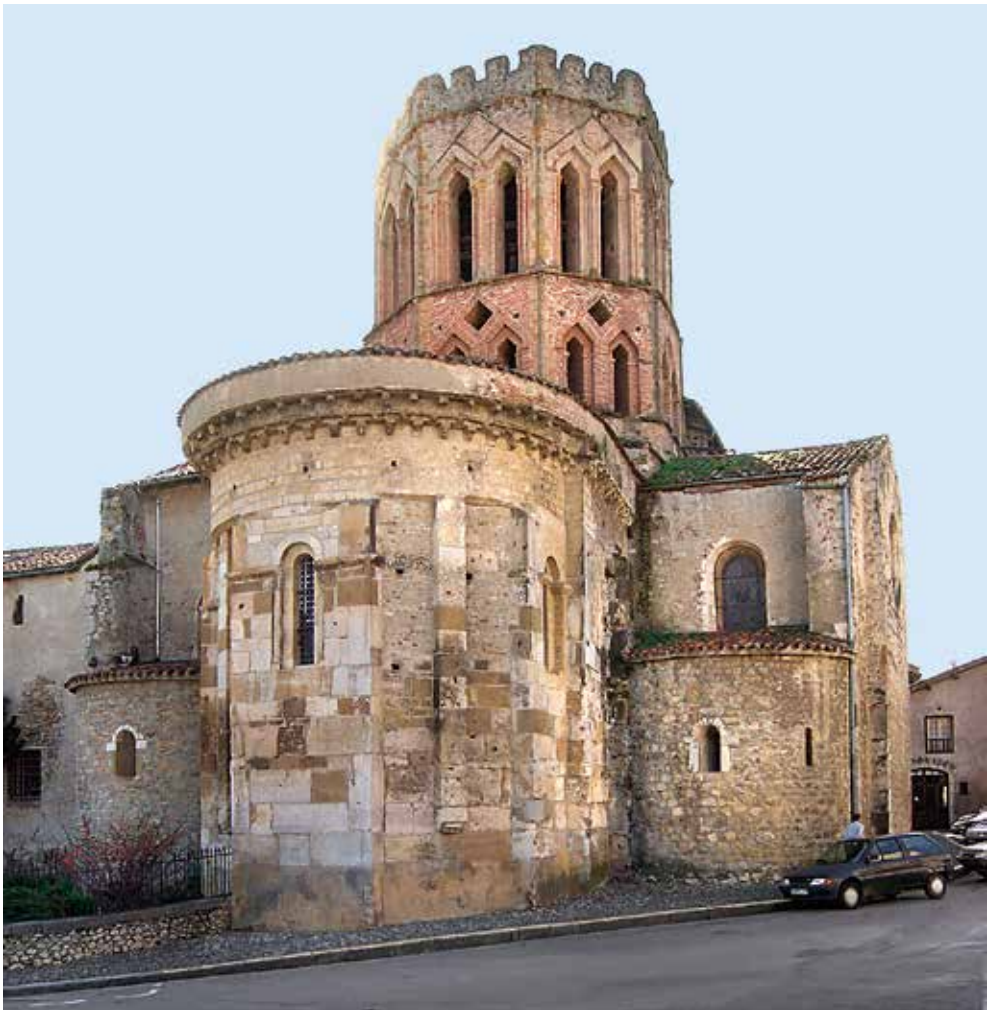
Au pied de l'enceinte du Bas Empire de la capitale des *Consoranni*, l'église Saint-Lizier, semble avoir été l'église principale de l'agglomération dès le haut Moyen Âge. Plus vaste que Notre-Dame-de-la-Sède, desservie par des chanoines du Moyen Âge au milieu du 17e s. et lieu privilégié des principaux actes de l'histoire de l'évêché de Couserans, elle ne paraît pas avoir eu rang de cathédrale.

De l'édifice roman consacré en 1117 par l'évêque de Roda de Isábena, subsistent le mur sud et le chevet : l'abside centrale à pans coupés remploie des reliefs de marbre antique récupérés probablement sur des monuments funéraires. Les absidioles sont construites en moyen appareil. La croisée du transept est surmontée par un clocher octogonal de brique, inspiré des modèles toulousains ; inachevée, son élévation se limite à deux étages.

Le portail principal, aux voussures de brique en arc brisé, s'ouvre au nord. Désaxée, la nef unique compte trois travées voûtées d'ogives. Les voûtes de la nef et de la croisée sont peintes d'un faux appareil, avec de fausses liernes portant des blasons. Aux angles des bases des colonnes de la croisée, des agrafes revêtent la forme de pieds chaussés de pantoufles. Le transept s'ouvre sur deux absidioles encadrant l'abside, qui est précédée d'une travée droite.

Dans l'abside, rythmée par une arcature, éclairée par trois fenêtres, le décor peint d'époque romane, découvert en 1960, a été mis en relation avec l'œuvre du Maître de Pedret, dont on retrouve certaines caractéristiques stylistiques et iconographiques. En partie supérieure sont figurés les apôtres groupés deux à deux ; au registre médian, une frise de grecques alterne avec des médaillons ; au registre inférieur prennent place l'Annonciation, la Visitation, le bain de l'Enfant, les Rois Mages. Le Christ bénissant du cul-de-four remonte à la fin du 13e s., sous l'épiscopat d'A. de Montfaucon.

La voûte de l'absidiole nord offre une représentation de la Jérusalem céleste ; au cul-de-four, une Vierge au lait d'époque gothique, laisse transparaître un décor sous-jacent plus ancien.
Les chapiteaux du cloître, au sud, sont un écho malhabile de la grande sculpture



toulousaine ; ils sont ornés de tresses, vanneries, entrelacs, palmettes ; deux d'entre eux sont historiés : Daniel dans la fosse aux lions et le péché originel. Ceux des galeries sud et ouest, aux corbeilles et tailloirs d'un seul bloc sont d'un style plus archaïque qu'au nord et à l'est. L'étage du cloître est orné d'une peinture murale très dégradée où l'on trouve le motif « en puzzle » très répandu au 14e s. dans le Sud-Ouest.

Le buffet d'orgue du 17e s. est l'un des plus anciens de l'Ariège. Les pièces les plus remarquables du trésor sont deux crosses épiscopales, l'une du 12e s. en ivoire et argent, l'autre du 13e s., en métal émaillé, ainsi que le buste-reliquaire de saint Lizier, du 16e s.

Romaine, romane et gothique, la cathédrale Saint-Lizier illustre les grandes périodes de l'histoire de la petite cité épiscopale du Couserans. Son cloître roman à étage est certainement un des mieux préservés de la chaîne des Pyrénées.

[GG]

Saint-Papoul 30
Aude

Ancienne cathédrale Saint-Papoul et son cloître

Monument historique classé sur la liste de 1846 ; cloître, monument historique classé sur la liste de 1862
Propriété de la commune

Situé dans le Lauragais audois, à proximité de Castelnaudary, le village fortifié de Saint-Papoul possède une abbaye bénédictine fondée à l'époque carolingienne. Grâce à la figure de saint Papoul, disciple de saint Sernin, puis à celle du moine Bérenger, objet au 11e s. d'une dévotion attirant de nombreux pèlerins, l'abbaye jouit d'une grande prospérité. En 1119, elle est réunie à l'abbaye audoise d'Alet. De la période préromane ne subsistent qu'une porte dans le cloître et l'absidiole nord de la nef, les vestiges romans en place dateraient de la 2de moitié du 12e s., période d'activité du célèbre Maître de Cabestany qui sculpte les chapiteaux du chevet.

En 1317, Saint-Papoul devient le siège d'un des plus petits évêchés de France, par démembrement de celui de Toulouse. Au 14e s., la cathédrale est fortifiée et l'absidiole sud agrandie par G. de Cardaillac (1329-1347) pour abriter son tombeau. Au 15e s., l'évêque P. Soybert (1426-1431) restaure l'ensemble des bâtiments, y compris le palais épiscopal en ruine et décore le chœur. Dans la seconde moitié du 16e s., l'évêché est laissé à l'abandon. De grands travaux sont entrepris aux 17e et 18e s., en particulier par F. de Gramont de Lanta (1677-1716) et B. de Langle (1739-1774). L'évêché est supprimé à la Révolution, l'église devient paroissiale et le palais épiscopal est vendu à la famille d'Hautpoul.

L'ancienne cathédrale est insérée dans les bâtiments canoniaux. Longue de 45 m pour une largeur de 25 m, elle se compose d'une tour porche, d'une vaste nef unique à quatre travées, cantonnée au nord et au sud de chapelles peu profondes et d'un chevet à deux absidioles. Le clocher actuel est situé près de l'absidiole nord du chevet. Le chœur comprend deux travées droites et une abside semi-circulaire, les voûtes reposent sur des chapiteaux sculptés archaïques. À l'extérieur, des colonnes engagées posées sur de hauts stylobates possèdent des chapiteaux sculptés par le Maître de Cabestany. Au 18e s., le chœur est percé de trois grandes fenêtres et embelli d'un décor de faux marbres peints et dorés ; l'arc triomphal est peint et un baldaquin couronne le maître-autel en marbre de Caunes (1763). L'orgue construit par P. de Montbrun en 1740 est rehaussé en 1763 par J.-F. Lépine et sculpté par G. Rastouil.

Établi au sud de l'église, le cloître, bien que construit au 14e s., conserve des caractères romans marqués comme son arcature en plein cintre. Le palais épiscopal, entité à part, s'appuie sur la galerie méridionale du cloître. Des douze maisons canoniales entourant la cathédrale, il n'en reste que deux, à l'entrée de la cité épiscopale.

L'ancienne cathédrale de Saint-Papoul est célèbre pour ses chapiteaux romans du Maître de Cabestany. Son remarquable décor du 18e s. confère, par ses marbres, stucs et retables, un aspect élégant et précieux à l'église romane d'origine.

[MF]

Saint-Pons-de-Thomières 31
Hérault

Ancienne cathédrale Saint-Pons-de-Cimiez

Monument historique classé sur la liste de 1840
Propriété de la commune

Fondée en 936 par Garsinde, épouse du comte de Toulouse Raimond Pons, l'abbaye de Saint-Pons est construite en l'honneur du martyr saint Pons de Cimiez et confiée à des moines venus du monastère bénédictin de Saint-Géraud d'Aurillac. L'église abbatiale, à l'origine même de la ville devient la cathédrale du nouveau diocèse de Saint-Pons, créé par Jean XXII en 1317, par démembrement de l'archevêché de Narbonne.

L'église primitive, consacrée en 1096 par le pape Urbain II, est remplacée au 12e s. par un édifice plus vaste, offrant une large nef unique à berceau brisé. Datant de cette période, l'ancien portail occidental muré conserve un ensemble remarquable de sculptures romanes dont les deux tympans historiés de la Cène, du Lavement des pieds et de la Crucifixion. La Porte des Morts, au nord, conserve deux bas-reliefs romans aux symboles du Soleil et de la lune, dont l'un est signé *« Gillo me fecit »*. Restaurée après le pillage du vicomte de Béziers Roger Trencavel (1170), elle est fortifiée au 13e s. : les deux tours au nord conservent leurs ouvertures de tir et leurs crénelages ; l'ensemble de l'édifice est ceinturé d'une coursive formant chemin de ronde, circulant à la base des voûtes. Le monument est ainsi régulièrement surnommé « le Fort », jusqu'à la Révolution.

À la fin du 15e s., un grand chevet gothique à chapelles rayonnantes construit en marbre, inspiré de celui de Narbonne, remplace l'ancien chœur ; il est encore en chantier en 1567 lors de l'incursion protestante qui dévaste l'ensemble. En 1615, les religieux ne suivent plus la clôture canoniale et deviennent chanoines séculiers.

Au début du 18e s., l'église prend son aspect définitif : les restes du chevet gothique sont rasés et une simple façade classique vient clore la nef à l'est. L'orientation de l'église est inversée : le sanctuaire est installé dans la nef romane, un mur est construit pour le séparer des deux premières travées du narthex roman, qui accueille la sacristie. Le chœur est enrichi au 18e s. de dispositions somptueuses comme la décoration de marbre de Caunes et d'Italie (1768), les grilles en fer forgé (1771) et l'orgue (1772). Les stalles de 1655 provenant du chœur gothique sont remontées à l'emplacement actuel en 1716.

En 1790, les bâtiments canoniaux disparaissent et l'église perd son titre de cathédrale. Transformée en temple de la Raison

en 1793 puis en magasin à fourrages, elle devient église paroissiale au Concordat. Elle est restaurée de 1839 à 1841 ; sa voûte est partiellement reconstruite à cette occasion.

La façade principale de l'édifice donne sur une large place publique aménagée à l'emplacement de l'ancien chœur. Long de plus de 71 m, le grand vaisseau unique compte avec l'ancien narthex onze travées. Dominé d'une manière atypique par l'orgue préservé de J.-B. Micot, le sanctuaire a conservé l'intégralité de ses dispositions somptueuses du 18e s.

Saint-Pons-de-Thomières est la plus grande cathédrale romane de la région Occitanie. Sa large nef unique et ses éléments de défense l'inscrivent, avec Maguelone et Agde, parmi les églises romanes fortifiées du Languedoc.

[JE]

Tarbes 32
Hautes-Pyrénées

Cathédrale Notre-Dame-de-la-Sède

Monument historique classé le 30 octobre 1906
Propriété de l'État

La cathédrale Notre-Dame est située dans l'un des bourgs qui forment Tarbes. Le nom de « Sède » rappelle que la ville est un siège épiscopal depuis le 4e s. Sans preuve, on a pu supposer qu'un premier édifice s'est alors élevé sur l'emplacement d'une église paléochrétienne.

L'édifice actuel possède majoritairement des dispositions datables du 12e s. Aux 13e et 14e s. s'élèvent l'ensemble canonial partiellement conservé, puis le palais épiscopal ainsi que, dans la cathédrale, la tour-lanterne polygonale de la croisée du transept. On note la remarquable rose au bras nord du transept attribuée au premier tiers du 13e s., parfois rapprochée de celle de Saint-Étienne de Toulouse. Enfin, il faut mentionner un projet de chevet gothique dont pourraient subsister les fondations sous le jardin actuel.

L'époque moderne donne à l'édifice, dégradé pendant les guerres de Religion, son visage actuel. C'est surtout à Mgr de Cambout (1719-1729) et à ses successeurs que l'on doit l'aspect intérieur de l'église et l'agrandissement de la nef vers l'ouest fermée par un porche. Le siècle suivant cherche tout d'abord à « achever » la cathédrale avant d'engager des interventions visant à restituer l'état d'origine. Enfin, succédant aux Pédoya en 1843, le Tarbais Borde réalise, un siècle après, des peintures en partie conservées dans la nef et le transept.

La cathédrale se compose d'un porche, d'une nef unique à deux travées, d'un transept saillant ouvrant sur un chœur à une abside et deux absidioles orientées. La façade occidentale inachevée tranche par son style classique et son grès sur le reste de l'édifice

construit en brique associée à la pierre de taille ou au galet. Dans les années 1960 furent remontés une galerie du cloître démoli au début du 19e s. et des éléments lapidaires, dont une très belle statue de Vierge, trouvés à l'occasion de fouilles.

Voûtée d'ogives quadripartites, la nef présente, appuyé contre les murs latéraux, un ensemble remarquable de lambris et bancs d'œuvre surmontés de galeries aux appuis de ferronnerie signés et datés 1771. Ouvrant sur le côté nord de la nef, la chapelle baptismale conserve des fonts signés et datés de 1581. La chapelle Saint-Louis, accessible depuis le bras nord du transept, a retrouvé en 2016 ses peintures murales réalisées en 1901. Au-dessus de son autel se trouve le singulier monument expiatoire à la mémoire de Louis XVI, sur lequel le conseil général des Hautes-Pyrénées fit graver sous la Restauration le testament du roi. Le chœur, où sont conservées les stalles de la fin du 17e s., est orné du remarquable baldaquin en bois doré réalisé par M. Arcis (projet de 1717). Des tombeaux d'évêques découverts dans l'absidiole sud furent tirés en 1897 deux crosses pastorales du 13e s. et un anneau aujourd'hui présentés au trésor de la cathédrale. Ce dernier compte également un reliquaire de cristal contenant le chef de saint Maurice probablement offert à la cathédrale en 1674.

La cathédrale de Tarbes présente des similitudes avec des églises du Lavedan dont l'abbatiale de Saint-Savin. La tour-lanterne, le plan, la sculpture mais aussi les marques de tâcherons sont communs à ces deux édifices.

[VG]

Toulouse 33
Haute-Garonne

Cathédrale Saint-Étienne

Monument historique classé sur la liste de 1862
Propriété de l'État

Métropole politique, artistique et religieuse depuis l'Antiquité, Toulouse est christianisée par saint Saturnin, martyrisé en 250. Citée pour la première fois en 844, la cathédrale Saint-Étienne est reconstruite en 1078 par l'évêque Isarn, qui édifie une église à trois vaisseaux, flanquée au sud d'un grand cloître.

Dans la décennie 1210, l'évêque Foulques élève la nef unique dite « raymondine », fondée sur les murs latéraux de l'église romane. Désaxé, le vaste chœur rayonnant est construit à partir de 1275, à l'initiative de B. de l'Isle. Le chantier est ralenti par le démembrement du diocèse (1317). Au milieu du 15e s., le portail occidental est commandé par l'évêque P. du Moulin. Son successeur B. de Rousergue édifie le triforium, couvert d'une charpente provisoire. Au début du 16e s., J. d'Orléans surélève les contreforts du chœur et lance le pilier préparant la croisée du transept. Il achève le lourd clocher en 1531.
Un incendie ravage en 1609 la charpente du chœur. L'architecte P. Levesville réalise les voûtes du sanctuaire, achevées en 1611. Le chœur reçoit un somptueux mobilier, sans cesse enrichi jusqu'à la Révolution. Au début du 19e s., le cloître roman et ses dépendances sont détruits ; d'exceptionnelles sculptures rescapées sont exposées au musée des Augustins. L'achèvement de la cathédrale est envisagé tout au long du siècle. La conservation de la nef raymondine, classée Monument historique en 1862, impose un projet hybride de régularisation du flanc nord du monument, par l'édification d'un bras de transept et d'un collatéral. Le chantier, finalement limité à la construction du seul transept, est achevé en 1937.

Longue de 105 m, la cathédrale de Toulouse comprend deux parties distinctes. La nef raymondine de trois travées est large de 19 m pour une hauteur de 20 m. Sa façade occidentale s'appuie sur le puissant clocher, haut de 55 m. Ajourée d'une rosace d'influence cistercienne (1230), elle est percée d'un portail flamboyant désaxé. Ses voûtes bombées reposent sur des pilastres qui réemploient de splendides chapiteaux romans. Une travée la raccorde au grand chœur, décalé vers le nord, long de 72 m et apparenté à celui de Narbonne. Son vaisseau principal de six travées, couvert de voûtes hautes de 28 m, est terminé par une abside à sept pans, flanqué d'un déambulatoire ouvert sur dix-sept chapelles pentagonales aux remarquables clefs sculptées. À l'extérieur, les puissants contreforts, bien que tronqués, montrent l'ambition du programme original. La façade du bras nord du transept, du 20e s., s'inspire du portail occidental.

La cathédrale conserve plusieurs cycles de vitraux historiés (14e-17e s.). Le chœur s'orne de remarquables stalles en bois sculpté (1611), que domine le grand retable de P. Mercier et G. Drouet (1662-1670). Le buffet d'orgue, niché sur une tribune en nid d'hirondelle, est le plus ancien de Toulouse (1612). Le monument conserve une trentaine de tapisseries (16e-18e s.) et accueille la tombe de Pierre-Paul Riquet, le concepteur du canal du Midi.

Monument déconcertant, la cathédrale de Toulouse illustre les deux tendances de l'architecture ogivale dans le sud de la France : si la nef raymondine représente le gothique méridional à ses origines, le vaste chœur, bien qu'inachevé, démontre l'adoption maîtrisée du style rayonnant.

[LB]

Uzès 34
Gard

Ancienne cathédrale Saint-Théodorit

Monument historique classé le 3 juillet 1963 ; tour Fenestrelle, monument historique classé sur la liste de 1862
Propriété de la commune

Depuis l'an 450, Uzès est le siège d'un évêché avant de devenir dès 756 un chef-lieu de comté, source de rivalité entre l'évêque et le comte. À l'origine pourvue d'un chapitre de l'ordre des chanoines réguliers de saint Augustin, réformé en 1336, la cathédrale est dédiée à saint Théodorit. Des églises antérieures aux guerres de Religion, il ne reste que les vestiges romans de la tour Fenestrelle (partie basse d'un des archétypes de la vis de Saint-Gilles). À l'instar des autres édifices religieux de la ville, la cathédrale est ruinée dès 1563, le chapitre ayant adopté la religion protestante (1546). Il revient au catholicisme en 1633 et se soumet à la règle des chanoines réguliers de la Congrégation de France.

La reconstruction de la cathédrale, entre 1642 et 1680, est l'œuvre de l'évêque N. de Grillet et de l'architecte J. Tardieu dit Le Brun, de Saint-Alban. L'église terminée en 1652 n'est rendue au culte qu'en 1660 par l'évêque J. Adhémar de Monteil de Grignan, qui construit le palais épiscopal (1671). C'est son successeur, M. Poncet de la Rivière qui enrichit la cathédrale d'un maître-autel, de balustrades en fer forgé (1678) et d'un orgue (1679). Il orne également le palais épiscopal de cheminées sculptées et de plafonds peints. Le diocèse est supprimé en 1790. Transformée en Temple de la Raison en 1799, l'église est rendue au culte sous Napoléon. La façade occidentale est modifiée en 1874 par l'incorporation du porche dans une construction néoromane, formant le massif actuel.

Long de 53 m et large de 22 m, l'édifice adopte le parti architectural des grandes églises jésuites postridentines, au chœur en abside et à large nef centrale voûtée (haute de 18 m) bordée de chapelles communicantes aménagées entre les contreforts et surmontées de tribunes. Pour éclairer la tribune de fond, un grand *oculus* percé dans le mur-pignon surplombe le porche extérieur, composé de trois étroites travées voûtées. Les sacristies, édifiées au sud du chœur, sont composées de quatre grandes salles voûtées lambrissées en bois noyer de style Louis XVI.
Haute de 49 m, la tour Fenestrelle flanque l'angle sud-ouest de l'édifice. Ce clocher circulaire roman, restauré au 17e s., est composé de six étages et orné de baies géminées à colonnettes savamment orchestrées pour donner une impression de finesse et de légèreté.

La cathédrale conserve deux tableaux majeurs du peintre avignonnais, d'origine champenoise, Simon de Mailly (dit Simon de Châlons) : *La Résurrection de Lazare* et *La Résurrection du Christ* (1550). Elle présente un rare exemple de buffet d'orgue à avoir conservé en place ses volets d'origine, peints en 1685 par J. Pouveille de Montpellier.

La cathédrale Saint-Théodorit d'Uzès, célèbre par son clocher comparable aux campaniles italiens de style lombard, est remarquable par ses doubles tribunes aux balcons de fer richement ouvragés qui lui confèrent majesté, élégance et sobriété.

[HP]

La Résurrection du Christ (huile sur bois), détail. Simon de Châlons, 1550.

Vabres-l'Abbaye ㉟

Aveyron

Ancienne cathédrale Sainte-Marie

Monument historique inscrit le 13 avril 1992
Propriété de la commune

Une abbaye bénédictine est fondée, en 862, par le comte de Toulouse Raymond 1er et son épouse, qui offrent une *villa* à des moines bénédictins périgourdins fuyant les invasions normandes. Le 13 août 1317, le pape Jean XXII divise le diocèse de Rodez et crée celui de Vabres. P. d'Olargues, alors supérieur de la grande abbaye de Vabres, est consacré premier évêque.

Des travaux sont entrepris dans les années 1330 pour transformer l'abbatiale en cathédrale. Ralentis par la guerre de Cent Ans, ils se poursuivent jusqu'au début du 16e s. L'appareil régulier en pierre du mur sud, les remplages des baies et le larmier courant tout le long signalent la campagne des 14e-15e s. Le chœur est achevé sous l'épiscopat de L. de Narbonne (1499-1518) qui fait paver l'église et la dote de vases et d'ornements.

La cathédrale est incendiée par les protestants en octobre 1568 ; le palais épiscopal et les bâtiments conventuels sont saccagés. Qualifiée de *masure,* la cathédrale n'est restaurée qu'à partir de 1594. Financés par la vente de terrain, les travaux sont confiés à M. Mazet, maçon de Vimenet. Ralentis par manque de moyens, ils ne semblent pas achevés le 3 octobre 1672 alors que les boiseries du chœur sont commandées à G. Cadaluenc, sculpteur à Rodez.

Au cours du long épiscopat de Mgr Le Filleul de la Chapelle (1711-1764), les travaux sont terminés : construction des chapelles nord, de deux croisées de la voûte de la nef et de la façade. Une élégante tribune en pierre est édifiée pour porter les orgues conçues entre 1760 et 1762 par le facteur J.-B. Micot (1712-1784) secondé de ses deux fils. L'aménagement intérieur se poursuit jusqu'à la Révolution, avec l'installation d'un maître-autel en marbre polychrome et bois.

Le diocèse est supprimé en 1790 et la cathédrale est pillée. Le clocher, dont le mauvais état inquiétait déjà en 1761, est reconstruit en 1898-1899 par l'architecte G. Grinda ; une rose est alors percée dans le mur est.

La façade occidentale, flanquée au sud par le clocher du 19e s, présente un dessin très simple, desservi par un enduit ciment des années 1970 qui n'a épargné que le portail classique en grès rose, au fronton sculpté des armes de Mgr Le Filleul de la Chapelle et du chapitre.

L'église se compose d'une large nef unique, de 36,5 m de long sur 13 m de large, couverte de voûtes d'ogives, avec d'épais contreforts délimitant dix chapelles inégales. Le chœur à chevet plat est éclairé par une rose et deux baies en arc brisé.

La cathédrale de Vabres, la seule d'Occitanie à ne pas être classée au titre des Monuments historiques, est un monument modeste qui illustre la difficile histoire d'un petit siège épiscopal. En dépit des reconstructions du 17e s., elle conserve les caractéristiques du style gothique languedocien.

[MED]

Villeneuve-lès-Maguelone 36
Hérault

Ancienne cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul

Monument historique classé sur la liste de 1840
Propriété du diocèse de Montpellier

S'élevant sur un site gallo-romain au milieu des étangs du littoral méditerranéen, la cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul de Maguelone est le siège d'un évêché établi dès le 6e s. Au 8e s., le territoire étant sous domination musulmane et l'île fortifiée devenue « Port Sarrasin », l'évêché est un temps déplacé à Substantion, antique ville gallo-romaine sur la voie domitienne. Relevée par l'évêque Arnaud 1er, cédée au Saint-Siège en 1085 par Pierre, Comte de Melgueil (Mauguio), la cité de Maguelone devient terre pontificale en 1096. Au 12e s., les évêques Galtier, Raymond et J. de Montlaur, reconstruisent la cathédrale, fortifiée et consacrée en 1162. L'île menacée par les invasions est progressivement délaissée mais reste le siège de l'évêché jusqu'à son transfert à Montpellier en 1536.

Maguelone est en partie démantelée en 1632. Les bâtiments claustraux sont détruits avant même la vente du domaine comme bien national à la Révolution. En 1852, une riche famille de notables montpelliérains, les Fabrège, rachète la cathédrale et entreprend sa restauration dès 1859. Les héritiers en feront donation au diocèse en 1949. Le domaine est aujourd'hui confié à l'association « Les Compagnons de Maguelone », qui assure une triple mission, sociale, patrimoniale et culturelle.

Si la cité a disparu, le vaisseau cathédral subsiste avec ses contreforts puissants et ses rares ouvertures étroites, solide protection de pierre dure conçue pour résister aux vents marins. Le portail ouest qui s'ouvrait jadis au fond d'un passage gardé par deux tours est orné de fragments de bas-reliefs de marbre en remploi représentant saint Pierre et saint Paul ; au tympan, domine un Christ

en Majesté entouré du tétramorphe ; le linteau monolithe orné d'un rinceau d'acanthes date de 1178.
La cathédrale se caractérise par ses vastes proportions (40 m de long sur 10 m de large). Sa nef unique de trois travées est voûtée en berceau brisé à une hauteur de 20 m. L'abside principale semi-circulaire, est noyée à l'extérieur dans un massif à pans coupés alors que deux absidioles sont incluses dans l'épaisseur du mur est. Les croisillons du transept, à la base de deux tours qui flanquent le chevet, sont voûtés de croisées d'ogives primitives, bombées, aux nervures épaisses sans clef. L'imposante tribune, ou chœur des chanoines, est établie à l'ouest dans la seconde moitié du 12e s. sur des voûtes couvrant les deux travées antérieures de la nef. De nombreuses dalles funéraires conservées dans le chœur témoignent de l'inhumation des évêques et chanoines jusqu'au 17e s.

Reflets de l'eau et de la lumière qui baignent le site, les vitraux teintés de bleu et d'or créés par l'artiste américain Robert Morris nuancent depuis 2002 l'austérité romane du monument.

Si le site de Maguelone est célèbre par son émouvante et solitaire cathédrale, chef-d'œuvre de l'art roman, il conserve les vestiges archéologiques de l'ancienne cité épiscopale (bâtiments canoniaux, cloître à étages, logis de l'évêque) dont l'importance historique et archéologique est majeure pour le Languedoc médiéval.

[YC] et [HP]

Éléments bibliographiques

Cahors, cathédrale Saint-Étienne. Rosace créée en 2013 par l'artiste Gérard Collin-Thiébaut associé à l'atelier de Pierre-Alain Parot. Commande publique par l'État de onze vitraux réalisés avec le concours de la Fondation d'entreprise GDF Suez.

Congrès archéologiques de France, Société Française d'Archéologie, Paris : 73e, 1906 (Carcassonne, Perpignan) ; 92e, 1929 (Toulouse) ; 108e, 1950 (Montpellier) ; 112e, 1954 (Roussillon) ; 128e, 1970 (Gascogne) ; 131e, 1973 (Pays d'Aude) ; 140e, 1982 (Albigeois) ; 147e, 1989 (Quercy) ; 154e, 1996 (Comminges, Toulousain) ; 167e, 2009 (Aveyron).

Dictionnaire des églises de France, tomes II et III. Paris, Robert Laffont, 1966.

« La naissance et l'essor du gothique méridional au XIIIe siècle », *Cahiers de Fanjeaux*, tome 9. Toulouse, Privat, 1974.

« Les cathédrales », *Monuments historiques*, n°153, octobre 1987.

Autour des maîtres d'œuvre de la cathédrale de Narbonne. Les grandes églises gothiques du Midi, sources d'inspiration et constructions. Actes du 3e colloque d'histoire de l'art au Moyen Âge de Narbonne, 1992. Narbonne, ville de Narbonne, 1994.

« La cathédrale (XIIe-XIVe siècle)», *Cahiers de Fanjeaux*, tome 30. Toulouse, Privat, 1995.

Araguas (Philippe), *Architecture religieuse gothique, diversités régionales*. Paris, Desclée de Brouwer-Rempart, 2000.

Arminjon (Catherine), Lavalle (Denis) [dir.], *20 siècles en cathédrales*. Palais du Tau, Reims, (Cat. exp.). Paris : Centre des monuments nationaux / Monum, Éditions du Patrimoine, 2001.

Aubert (Marcel), Goubet (Simone), *Cathédrales et trésors gothiques de France*. Paris, Arthaud, 1958.

Aubert (Marcel), Goubet (Simone), *Cathédrales et abbatiales romanes de France*. Paris, Arthaud, 1965.

Chevalier (Michel), *La France des cathédrales du IVe au XXe siècle*. Rennes, Ouest France, Université, 1997.

Duby (Georges), *Le Temps des cathédrales. L'art et la société, 980-1420.* Paris, Gallimard, 2e édition, 1976.

Durliat (Marcel), *Roussillon roman*. La Pierre-qui-Vire, Zodiaque, 1975.

Erlande-Brandenburg (Alain), *La cathédr*ale. Paris, Fayard, 1989.

Esquieu (Yves), *Autour de nos cathédrales. Quartiers canoniaux du sillon rhodanien et du littoral méditerranéen.* Paris, CNRS, 1992.

Freigang (Christian), « Jean Deschamps et le Midi », *Bulletin Monumental,* tome 149, n° 3, année 1991, p. 265-298.

Gardelles (Jacques), *Aquitaine gothique*. Paris, Picard, 1992.

Florisoone (Michel), *Dictionnaire des cathédrales de France*. Paris, Larousse, 1971.

Leniaud (Jean-Michel), *Les cathédrales au XIXe siècle*. Paris, Economica, 1993.

Lours (Mathieu), *Dictionnaire des cathédrales*. Paris, Gisserot, 2008.

Lugand (Jacques), Nougaret (Jean) et Saint-Jean (Robert), *Languedoc roman, le Languedoc méditerranéen*. La Pierre-qui-Vire, Zodiaque, 1975.

Mérimée (Prosper), *Notes d'un voyage dans le Midi de la France*. Paris, Librairie de Fournier, 1835.

Nougaret (Jean), Poisson (Olivier), « Les villes et leur cathédrale : l'emblématique des quatorze évêchés », *Monuments historiques*, n°187, mai - juin 1993.

Palouzié (Hélène) [dir.], *La cathédrale de Montpellier, présentation historique, artistique et littéraire*. Montpellier, DRAC Languedoc-Roussillon, Conservation régionale des monuments historiques, 2013, collection Duo.

Poisson (Olivier), Hugues (Laurent), *La cathédrale Saint-Michel de Carcassonne*. Montpellier, DRAC Languedoc-Roussillon, Conservation régionale des monuments historiques, 2012, collection Duo.

Pérouse de Montclos (Jean-Marie) [dir.], *Le guide du patrimoine Languedoc-Roussillon*. Paris, CNMHS, Hachette, 1996.

Pradalier-Schlumberger (Michèle), *Toulouse et le Languedoc : la sculpture gothique (XIIIe-XIVe siècles)*. Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1998.

Rech (Roland) [dir], *Les bâtisseurs des cathédrales gothiques* (catalogue d'exposition). Strasbourg, Les Musées de la ville de Strasbourg, 1989.

Rey (Raymond), *L'art gothique du Midi de la France*. Toulouse, Privat, 1934.

Rousteau-Chambon (Hélène), *Le gothique des Temps modernes*. Paris, Picard, 2003.

Taylor (Isidore), Nodier (Charles), Cailleux (Alphonse de), *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France, Languedoc*, 1833-1840. Paris, Impr. Firmin-Didot, 1878.

Vauchez (André), « La Cathédrale ». *Les Lieux de mémoire* (dir. Pierre Nora). Tome III. Paris, Gallimard, 1992.

Vidal (Marguerite), Maury (Jean), Porcher (Jean), *Quercy roman*. La Pierre-qui-Vire, Zodiaque, 1969.

Ouvrage publié par la Direction régionale des affaires culturelles (DRAC) Occitanie
Conservation régionale des monuments historiques (CRMH)
Hôtel de Grave
5 rue de la Salle l'Évêque - CS 49020
34967 Montpellier Cedex 2
Tél. 04 67 02 32 00 / Fax 04 67 02 32 04
Hôtel Saint-Jean
32 rue de la Dalbade - BP 811
31080 Toulouse cedex 6

Directeur de la publication
Laurent Roturier, directeur régional des affaires culturelles

Rédacteur en chef
Laurent Barrenechea, conservateur régional des Monuments historiques

Coordination scientifique
Hélène Palouzié, conservatrice régionale adjointe des Monuments historiques, par intérim

Coordination éditoriale
Michèle François, chargée d'études documentaires

Graphisme
Charlotte Devanz

Relecture
Stéphanie Quillon

Photogravure et impression
Pure impression, Mauguio

Achevé d'imprimer
Septembre 2017

Dépôt légal
Septembre 2017

ISBN n° 978-2-11-139702-6

Crédits photographiques

Sauf mention contraire, les photographies sont de Jean-François Peiré, DRAC Occitanie.

Ministère de la Culture, Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, Paris : 10, 16, 25, 42
Inventaire général Région Occitanie : Michel Descossy, 76 ; Claude Bertrand, 7, 18, 67d ; Jean-Michel Périn, 18, 108b
Conseil départemental des Pyrénées-Orientales : Dinh Thi Tien, 85
Conseil départemental de la Lozère : Ludovic Lesur, 70
Médiathèque centrale Émile Zola, Montpellier Méditerranée Métropole : 5
Archives municipales de Toulouse : 26
Bibliothèque patrimoniale et de recherche du Grand Cahors : Nelly Blaya, 9
Art graphique et patrimoine : 80, 81
DRAC Occitanie : Laurent Barrenechea, 1, 12, 14, 20, 21, 27, 30, 31, 32g, 40, 46, 47h, 48, 58, 59, 61, 66, 67g, 68, 78, 88, 89, 90, 98 ; Michèle François, 84 ; Pascal Lemaitre, 22, 104, 105 ; Anne Rigaud, 71d ; UDAP 82 : 75 ; Jean-Louis Rebière, ACMH : 71g

Remerciements

Nous remercions toutes les institutions qui ont participé à cet ouvrage. Que soient également remerciées les personnes qui soutiennent cette collection par leur investissement : Clément Alberny, Laure Barthet, Christian Bonnefous, Nicolas Bru, Jean-Marc Calmettes, Vérène Charbonnier, Isabelle Darnas, Didier Delhoume, Gilles Désiré dit Gosset, Denis Dodeman, Thierry Dubessy, Laurent Félix, Jean Ferrant, Philippe Gisclard, Gilles Gudin de Vallerin, Anne Matheron, Jean-Bernard Mathon, Emmanuel Pénicaut, Mathilde Pons, Christophe Robert, Catherine Séverac, Fabienne Tuset.

Toute notre gratitude est adressée à Jean-François Peiré, qui a réalisé les campagnes de photographies complètes de la plupart des cathédrales. Il a accepté de parcourir par monts et par vaux notre immense région, au gré des demandes, parfois excentriques, de l'équipe de rédaction. Qu'il en soit vivement remercié !

monuments duo objets

Édités par la direction régionale des affaires culturelles Occitanie (conservation régionale des Monuments historiques), les ouvrages de la collection « Duo » proposent au public de découvrir des chantiers de restauration du patrimoine monumental et mobilier, des édifices labellisés « Patrimoine du XXe siècle » ou encore des immeubles et objets d'art protégés au titre des monuments historiques, dans l'ensemble de la région.

Occitanie, terre de cathédrales

La cathédrale est une référence, un objet particulièrement magique disait Roland Barthes : par sa grandeur matérielle d'abord, « combinaison miraculeuse entre force et légèreté », par sa situation au sein de la ville, mémoire urbaine avec son ancien palais épiscopal, ou son ancien hôtel-Dieu et enfin comme monument au sein de l'espace social, comme lieu de vie.

Occitanie, terre de cathédrales offre une synthèse architecturale des 36 cathédrales de la région auxquelles se rattachent notre histoire et notre héritage patrimonial. Certaines ont abrité, sous leurs cloîtres, les plus célèbres écoles de l'Europe, toutes ont fait l'éducation religieuse et littéraire du peuple et ont été l'occasion d'un développement dans les arts sans égal.

Monument historique par excellence, chef-d'œuvre d'architecture, riche en trésors artistiques, la cathédrale est avant tout un lieu de rassemblement cultuel, politique, social, où se déroulent les événements solennels. C'est un lieu de mémoire patrimonial en partage, à la fois symbole religieux, symbole de la ville et de la nation.

MONUMENT HISTORIQUE

Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

PRÉFET
DE LA RÉGION
OCCITANIE

Direction régionale des affaires culturelles Occitanie
ISBN : 978-2-11-139702-6
Diffusion gratuite - NE PEUT ÊTRE VENDU